



UNIVERSITÀ
DEGLI STUDI
DI PADOVA

Università degli Studi di Padova

Dipartimento di Studi Linguistici e Letterari

Corso di Laurea Magistrale in
Lingue Moderne per la Comunicazione e la Cooperazione Internazionale
Classe LM-38

Tesi di Laurea

Au bonheur des ogres et Ils m'ont menti :
la mince frontière entre réalité et fiction,
vérité et mensonge chez Daniel Pennac

Relatrice
Prof.ssa Anna Bettoni

Laureanda
Sara Malengo
n° matr. 1131433 / LMLCC

Anno Accademico 2017 / 2018

Table des matières

Introduction	3
Chapitre 1 : <i>Au bonheur des ogres</i> entre fiction et réalité	13
1.1 Le succès d'un bouc émissaire	13
1.2 Benjamin Malaussène et ses identités fictives.....	16
1.3 Les frontières éphémères entre fictif et réel : la réalité qui dépasse la fantaisie	20
1.4 L'imaginaire pour se distancier du réel.....	24
1.5 Les lieux de la fiction et ceux de la réalité	30
Chapitre 2 : <i>Le cas Malaussène – Ils m'ont menti</i> entre mensonge et vérité.....	35
2.1 Une nouvelle aventure pour la tribu Malaussène	35
2.2 Réalité et fiction, mensonge et vérité	39
2.3 Écriture et vérité	46
2.4 La dualité des personnages : la vérité face à face avec le mensonge	50
2.5 La quête de vérité jusqu'à l'excès de cohérence.....	56
Chapitre 3 : La fiction au service de la réalité.....	61
3.1 Un regard critique sur la société de consommation.....	61
3.2 Face aux nouvelles technologies	68
3.3 La justice n'est pas égale pour tous	76
Conclusions	81
Riassunto	87
Bibliografia.....	99

Introduction

Décrit comme un personnage amorphe, apathique, ennuyeux, Benjamin Malaussène ne semble pas être ce qu'on définirait un héros traditionnel. Logé au-dessus d'une ex-quincaillerie près du cimetière du Père-Lachaise, il vit ses mouvementées journées en se divisant entre le soin de ses frères et son travail au Magasin de Paris où il exerce un rôle qui, exactement comme lui, n'a rien de conventionnel. Cependant, dans les années 1980, c'est juste ce protagoniste farfelu qui réussit à conquérir le cœur des lecteurs et à faire rejoindre le mérité succès à son créateur, c'est-à-dire Daniel Pennac.

Au bonheur des ogres, qui ouvre un cycle romanesque qui s'achève officiellement en 1999 avec le dernier livre de cette saga, nous plonge dans les sombres rues de Belleville où les Malaussène font toujours les comptes avec le hasard. Abandonnés par une mère toujours en vadrouille, les frères de Benjamin trouvent en lui un point de repère et un conteur à l'imagination extraordinaire. Bouc-émissaire de profession, dans cette première aventure le chef-tribu est accusé à tort des étranges événements survenus à l'intérieur du Magasin : une série d'explosions qui ont causé la mort de cinq personnes. Ces imprévus constituent le prélude d'une terrible réalité où des ogres croqueurs d'enfants se suicident à l'intérieur de ce qui représente pour eux le Temple du Commerce.

Un roman qui met en scène un anti-héros hors du commun qui, avec son chien puant, nous fait vivre une aventure aussi bien intense qu'amusante. Il s'agit d'une narration riche d'indices, d'imprévus mais aussi de rêves et d'imagination : Daniel Pennac donne forme à un monde extravagant où les métaphores et le fantastique colorient la grisaille du quotidien. L'imaginaire se présente ici comme une dimension qui entretient une forte relation avec le réel et c'est juste ce mélange entre fiction et réalité l'aspect que nous essayons de mettre en évidence dans la première partie de notre analyse.

Au bonheur des ogres nous offre une histoire inventée où des situations tout à fait cocasses étonnent aussi bien le protagoniste que le lecteur. L'écrivain nous entraîne dans un univers qui se montre toutefois parsemé par des références à la réalité : en effet c'est à partir de cette dernière que la fiction prend forme. Pour commencer notre parcours à la découverte du lien entre ces deux dimensions et des contraintes qui le rendent possible, nous avons choisi de souligner la particularité qui caractérise Benjamin Malaussène : ses identités fictives. Benjamin est décrit comme un « frère de famille », un bouc-émissaire

et un saint et il joue aussi le rôle de narrateur, en se présentant par conséquent comme un personnage aux identités multiples. Toutes ses personnalités sont essentiellement fictives : en effet c'est à cause du réel, des responsabilités qui lui sont confiées, mais aussi des invraisemblables événements qu'il vit, que le protagoniste est contraint à assumer des identités qui ne lui appartiennent nullement.

Faisant preuve d'une originalité remarquable, Daniel Pennac crée un monde où les frontières entre imagination et réalité sont vraiment subtiles. Ensuite nous poursuivons notre itinéraire soulignant comment l'auteur se sert de la réalité comme point d'appui pour créer la fiction : en effet pour ce qui concerne les lieux, ainsi que certains protagonistes, nous pouvons remarquer qu'ils ne sont pas tous inconnus à l'écrivain qui en donne des descriptions minutieuses et très réalistes. Approfondissant l'histoire elle-même, ce sont les digressions de Benjamin mais aussi les histoires qu'il sert tous les soirs aux mêmes, les éléments qui introduisent l'univers de l'imagination dans celui de la réalité.

L'affaire des ogres aussi nous fournit un exemple de ce jeu de contaminations entre réel et fictif au moment où nous découvrons que les épisodes narrés, bien qu'ils ne soient pas réels, s'inspirent à des sectes d'anthropophages présentes pendant la Grande Guerre. Le rêve et l'imagination se rapprochent de la réalité dans plusieurs occasions comme le cas où le roman, écrit par la sœur de Benjamin, devient une épreuve de la culpabilité du protagoniste. La fiction fait toujours partie du quotidien et elle y est introduite par toutes ces contraintes typiques des romans de Pennac qui permettent de donner la vie à des histoires où parfois le lecteur s'interroge si ce qui est raconté concerne la fiction ou la réalité, si le narrateur relate l'histoire ou qu'il est en train de faire l'un de ses rêves les yeux ouverts.

Une ambiguïté presque féérique, de temps en temps stupéfiante, qui nous laisse imaginer des scénarios différents par rapport à ceux qui sont présentés dans l'histoire principale, et s'il est possible, encore plus bizarres. Il suffit de penser que le récit du soir qui fait amuser les enfants prend l'inspiration des journées de travail de Benjamin, lesquelles, résultant déjà tout à fait paradoxales, donnent forme aux aventures des personnages fictifs de Jib la Hyène et Pat les Pattes. L'indissoluble lien entre les dimensions du réel et du fictif et la conséquente faiblesse de leurs frontières nous font remarquer l'importance de l'imagination comme moyen pour se distancier de la réalité.

Notre parcours nous amène à mettre en évidence l'efficacité de la métaphore, du

rêve, des descriptions et des digressions comiques comme moyens qui contribuent à créer une atmosphère marquée par la légèreté et le fantastique. Ceux-ci, à côté des histoires que Benjamin raconte à ses frères, permettent de plonger la narration dans l'univers de l'imagination et font ainsi que les personnages s'éloignent, mêmes si pour quelques instants, de la cruauté de la réalité quotidienne.

Les univers du réel et du fictif, tellement liés qu'ils arrivent à se mélanger, entrent en opposition au moment où nous mettons en relief la différence qui existe entre les lieux où l'histoire se déroule et les personnages qui les habitent. C'est ici que nous nous proposons de fournir un portrait de Belleville et de Paris comme symboles de la fiction et de la réalité. Le premier, quartier à l'apparence sinistre, cache une humanité extraordinaire qui se rend visible dans la solidarité de ses habitants. Au contraire Paris, représentée ici par son Magasin, c'est la ville-Lumière où tous les rêves peuvent se réaliser et dont les habitants montrent toutefois une grande froideur intérieure.

Dans *Au bonheur des ogres* les espaces de la fiction et ceux de la réalité sont toujours partagés, la narration combine des éléments et des personnages inventés avec une inspiration qui vient du réel. Un roman où les histoires se situent dans un monde illogique et comique et où l'énorme imagination de Pennac sait rendre toujours originales des récits qui pourraient sembler ordinaires. Aujourd'hui, depuis presque vingt ans de la publication de ce premier tome qui, avec les romans suivants, il a enthousiasmé plus d'une génération, nous n'avons pas pu ignorer le nouveau succès signé Pennac : *Le cas Malaussène – Ils m'ont menti*.

Cette fois-ci c'est la nouvelle progéniture qui nous entraîne dans une aventure à retenir le souffle et qui nous fait aussi bien amuser que réfléchir. L'histoire, qui se situe loin de Belleville, précisément entre le Vercors et Paris, met en scène l'époque contemporaine avec toutes ses contradictions mais aussi la difficulté de Benjamin à s'adapter à un monde qui semble avoir changé irrémédiablement mais qui en réalité est toujours le même. C'est Un Ange, Maracuja et Monsieur Malaussène sont les responsables de l'enlèvement de George Lapietà, riche homme d'affaires et propriétaire du groupe LAVA.

C'est le début d'une série d'événements qui nous plongent dans l'univers des apparences où les médias et les nouvelles technologies sont représentatifs du contraste qui domine ce nouvel épisode, celui entre mensonge et vérité. C'est juste cette opposition qui constitue le noyau principal autour duquel nous faisons des réflexions à propos de la façon

dans laquelle l'auteur rend encore une fois possible un entrelacement de ce type.

Les dimensions de la fiction et de la réalité n'ont pas abandonné ce nouveau roman et elles se rendent visibles par des références constantes à des personnages tout à fait réels comme Mitterrand, Claudia Cardinale ou Sergio Leone. Mais les rappelles à la réalité continuent avec la Reine Zabo et Robert mais aussi avec les verdoyantes montagnes du Vercors où Pennac, exactement comme Benjamin aime passer ses vacances. C'est le lieu parfait pour cet anti-héros dépourvu de toute sorte d'intérêt pour la vie en société, le lieu où il peut adresser ses pensées aux temps passés.

C'est juste ici que Benjamin, toujours bouc-émissaire de profession au service des *Éditions du Talion*, cache Alceste, écrivain de vérité vraie qui après avoir dévoilé toute la vérité à propos de son enfance, avec la rédaction du roman *Ils m'ont menti*, risque de subir la colère de sa famille entière. Une histoire qui nous fait réfléchir sur la différence qui existe entre l'imagination et le mensonge et qui nous met face à un choix qui parfois n'est pas très facile à faire, c'est-à-dire celui entre mensonge et vérité.

Notre parcours s'appuie sur l'analyse de situations où ces deux dimensions occupent un rôle central : c'est le cas de l'épisode où l'entière famille de Benjamin lui cache une vérité très importante exactement de la même façon que la famille d'Alceste qui raconte des mensonges qui situeront toute la vie de ce personnage dans la fiction. Représentatif est aussi le moment où l'indécision de la juge Talvern porte sur le choix entre un mensonge qui pourrait sauver ses frères et une vérité qui pourrait sauver sa carrière. Tous ces événements mettent en scène un monde où la frontière entre mensonge et vérité, juste comme celle entre fiction et réalité, semble être très faible et laisse sans doute l'espace à la réflexion.

Benjamin Malaussène trouve dans ce roman un antagoniste, représenté par Alceste, qui semble ne pas aimer les histoires du bouc-émissaire le plus connu dans les années 1980. Le goût pour la vérité s'oppose ici à celui pour l'imagination mettant en évidence le rôle de ces deux personnages comme porte-parole de deux genres littéraires complètement différents : l'autofiction et le roman. C'est ainsi que Pennac nous transmet sa passion pour la littérature et en particulier pour la fiction romanesque. La figure du conteur occupe un rôle central : c'est ce dernier qui à travers les histoires narrées permet au lecteur d'accéder à l'univers de l'imagination et du rêve, ce qui permet de réaliser ce qui selon Pennac est le but principal du roman, c'est-à-dire le plaisir de lire.

Réalité et fiction, vérité et mensonge, c'est eux qui semblent être les vrais protagonistes des romans des Malaussène. Les histoires racontées par Pennac se caractérisent par des personnages à l'identité double et parfois multiple qui ont vraiment peu de fictif, descriptions de lieux et de situations qui sont toujours contaminés par des souvenirs de l'auteur ou par la présence de références au réel. Il s'agit d'éléments qui contribuent à mettre en évidence une relation vraiment étroite entre le monde du rêve et celui du vrai en incluant dans les réflexions que ceux-ci suscitent le contraste très contemporain entre mensonge et vérité.

Thématique principale qui persiste encore aujourd'hui est celle du bouc-émissaire, statut que Benjamin n'a pas encore abandonné et qui fait partie de son identité multiple. Personnage déterminé, Alceste représente ici une identité en opposition à celle du protagoniste : alors que ce dernier représente l'imagination, l'écrivain par lui protégé se fait porteur de la vérité vraie. Dans ce cas aussi le dualisme, procédé très utilisé par l'auteur, nous met face au contraste autour duquel le roman prend forme, celui entre mensonge et vérité qui s'exprime aussi par la double identité de Verdun ou d'Ariana Lapietà.

Une histoire marquée par une quête de vérité acharnée et qui nous fait bientôt comprendre que cette dernière peut avoir, le plus souvent, des conséquences désastreuses. Une autre thématique très importante pour Pennac c'est la cohérence : lorsqu'elle ne tient pas compte du hasard, la recherche de la vérité peut amener à l'erreur judiciaire qu'ici ne pouvait pas n'être représenté par le récurrent dualisme entre les personnages, dans ce cas le commissaire Coudrier et son gendre Xavier Legendre.

Dans le cadre d'une enquête policière enthousiasmante et qui comme d'habitude peut mal nous renseigner, l'auteur attire notre attention avec des personnages complexes qui incarnent parfaitement, à travers ces jeux d'identités, un contraste et un mélange qui caractérise le roman entier dans chacun de ses éléments, de ces lieux et de ces situations. Les doutes, les pensées et les choix des protagonistes nous font réfléchir sur notre façon d'agir dans la vie quotidienne mettant en scène, toujours dans le cadre de la fiction romanesque, une grande partie de notre réalité.

Bien qu'il ne se distancie pas des procédés et de thématiques qui ont rendus célèbres ses œuvres, Daniel Pennac nous consigne un roman toujours original qui d'après vingt ans réveille notre intérêt pour une saga toujours contemporaine et un anti-héros tout à fait intemporel. À travers des géniaux jeux d'apparences et des comiques digressions,

l'auteur nous met au centre d'un monde où la réalité dépasse souvent l'imagination et où tout ce qui nous entoure semble être marqué par une ambiguïté aussi bien trouble que significative. Tout ce que l'auteur met en scène dans ses romans c'est le fruit de ce qu'il voit : par conséquent il nous entraîne dans une histoire où la fiction romanesque s'appuie sur la réalité mais au même temps elle sert aussi comme base pour souligner des thématiques sociales contemporaines.

C'est juste ce que nous nous proposons dans la partie finale de notre parcours à la découverte de l'énigmatique univers de Daniel Pennac. Prenant en considération dans leur totalité ces deux romans, notre but est celui de mettre en évidence la façon dans laquelle l'écrivain se sert de la fiction pour donner son point de vue à propos de certains sujets contemporains. *Au bonheur des ogres*, cache dans ses pages plus d'une critique à la société de consommation qui se rendent visibles dans les descriptions que le protagoniste fait en relation aux jours qui précèdent les Noël où les gens prennent d'assaut le Magasin de Paris dans une course désespérée aux achats.

Les métaphores et le comique ouvrent les portes à l'imagination et à travers les yeux de ce malheureux protagoniste nous avons un parfait portrait d'une société individualiste et dominé par l'égoïsme. Un monde contemporain fait d'hypocrisie et qui est représenté ici par les gens présents dans le Magasin lesquels lors de la première explosion se précipitent vers la sortie sans se soucier des autres. Une fausseté qui caractérise aussi bien ce lieu de la fiction que les clients qui l'occupent qui se montrent en outre insensibles même par rapport à la mort. Face à ces évidences Benjamin ne désire que se retirer, probablement comme l'auteur, dans le silence de l'immensité du Vercors, loin de la ville et de ceux qui l'habitent.

La voix de Pennac rejoint aussi l'espace du monde du travail où certains types de patron sont disposés à tout afin de gagner de l'argent et leurs personnalités froides et calculatrices sont cachées par une apparence agréable et presque parfaite. Sainclair et Lehmann sont les représentants de cette catégorie vu qu'ils s'engagent toujours à rendre la vie de Benjamin un vrai enfer à travers des cruelles moqueries et des tâches vraiment humiliantes. L'image de cet archétype de patron revient aujourd'hui par la figure de Lapietà, homme d'affaires dont l'unique intérêt c'est le gain et qui incarne aussi l'homme politique contemporain.

L'imagination et la fiction romanesque rendent possible des histoires sensationnelles et à traits illogiques mais qui cachent dans leur univers fantastique des références à une réalité contemporaine qui suscite des consciencieux commentaires de l'auteur lequel ne peut s'empêcher d'exprimer son opinion. Le contraste entre réalité et fiction, mensonge et vérité contribue à faire ainsi que nous nous apercevons des incisives remarques de l'auteur à propos de thématiques contemporaines. *Ils m'ont menti* de sa part nous plonge dans un monde où le mensonge est proféré par tous et où les nouvelles technologies s'en dressent à représentantes.

Raconter le réel à travers le mensonge : c'est essentiellement ce dont les programmes télévisés d'aujourd'hui sont accusés. D'autre côté Internet n'échappe pas aux considérations de l'écrivain qui reconnaît le rôle important des technologies dans la construction du mensonge même en soulignant que c'est à cause de ces dernières que le monde, en connexion constante, trouve parfois difficile de cacher la vérité. Les médias semblent avoir effacé l'imagination au moment où les histoires du soir ont été remplacées par les jeux électroniques.

Toujours bien pondéré dans ces observations, Pennac ne se range pas du côté de sa génération vu qu'il y tient à nous informer que son opinion n'est pas une critique. Le progrès du monde contemporain et les nouvelles technologies suscitent dans l'auteur, exactement comme dans Benjamin, une mélancolie pour le passé qui s'accompagne à la placide constatation de ce contraste générationnel. Toutefois dans son énorme originalité, l'auteur sait transformer cette mélancolie créant des situations où l'écart générationnel entre les protagonistes résulte dans certains cas vraiment amusant.

Les dimensions de la fiction et du mensonge sont ici indispensables comme moyens à travers lesquels décrire une époque où l'apparence joue un rôle fondamental. La fiction de la télévision et des nouvelles technologies mais aussi les mensonges racontés par tous les personnages contribuent à préserver les apparences si aimées par cette société contemporaine qui utilise le divertissement afin de ne penser pas aux problèmes et qui se donne en spectacle au nom d'une vérité qui n'existe pas.

Les pensées de l'auteur ne se limitent pas à la seule société et ils s'étendent enfin à la thématique de la justice. C'est à travers l'habituel jeu de mélange entre les univers du réel et du fictif que le bouquin du commissaire Coudrier nous est présenté : intitulé *Le cas Malaussène – Ils m'ont menti* ceci utilise les vicissitudes de Benjamin comme

l'exemple sur lequel s'appuie la thèse de l'erreur judiciaire. Accusé à tort tout au long de la saga, le protagoniste, bouc-émissaire idéal, constitue le coupable parfait vu que le hasard joue toujours un rôle fondamental dans son quotidien.

Ce que l'auteur reproche à la justice c'est l'excès de cohérence romanesque qui amène la police judiciaire à faire des graves erreurs. L'opinion de Pennac à propos de l'inefficience de la justice est remarquable aussi dans le début de sa carrière, en effet il a toujours fait des considérations assez négatives à propos de cette dernière. Sa position ressort clairement dans ce dernier roman où, en ajout aux cocasses situations vécues par Benjamin, un manifeste rédigé par la nouvelle génération des Malaussène met en évidence ce qu'il considère une justice de classe.

Toujours refusant d'incarner une critique à l'époque contemporaine, Pennac écrit seulement ce qu'il voit et il le fait à travers les yeux de son bizarre protagoniste. Ses pensées et ses observations à propos d'un monde où parfois l'apparence semble être plus importante que l'intériorité, résultent subtiles mais en mêmes temps intenses. Un roman où la fiction romanesque, s'appuyant sur la réalité, donne forme à un monde presque féérique. Mais la fiction exerce aussi une fonction importante au moment où elle devient un moyen indispensable pour souligner des importantes thématiques sociales.

Par conséquent notre parcours s'introduit dans les dimensions de l'imagination et de la réalité qui caractérisent le début de l'aventure « malaussénienne » en cherchant à mettre en relief tout ce qui contribue à la réalisation d'un roman où les frontières entre ces deux mondes résultent assez faibles. Avec un nouvel épisode centré sur cette famille rocambolesque notre objectif vise à montrer la façon dans laquelle les dimensions du fictif et du réel s'ouvrent au contraste entre vérité et mensonge. La fiction et le mensonge constituent enfin le point de départ pour une analyse sur l'opinion de l'auteur à propos de la société contemporaine.

Un retour sur scène très attendu celui de Pennac qui a été en mesure de proposer de nouveau une saga désormais achevée mais qui avait demeurée dans le cœur de ses lecteurs jusqu'à nos jours. Rêve, imagination, amusement, suspense et une pincée de réalité sont les ingrédients qui ont permis la création de romans aussi bien extravagants qu'uniques. Avec la même passion pour la littérature qui l'a toujours distingué, l'auteur revient aujourd'hui avec une histoire qui, juste comme les autres, mêle le fantastique au réel et laisse l'espace à des sages commentaires sur le monde contemporain.

Daniel Pennac, « [...] un homme qui aimait tant les histoires qu'il se fit de par le monde passeur d'histoires pour retenir le temps » (Kœnig, 2007, p. 23), un écrivain à l'imagination formidable qui nous a consigné une saga inoubliable qui a traversé les générations. *Ils m'ont menti* est un roman aussi merveilleux que les précédents, qui nous laisse insatisfaits à cause de son incomplétude mais qui nous promet une suite. Le succès semble être annoncé pour le tome qui selon l'auteur achèvera cette saga, c'est-à-dire *Leur très grande faute* dans lequel l'écrivain ne peut pas renoncer à l'irremplaçable Benjamin Malaussène qui sera encore une fois le protagoniste d'une aventure extraordinaire.

Chapitre 1 : *Au bonheur des ogres* entre fiction et réalité

1.1 *Le succès d'un bouc émissaire*

« La voix féminine tombe du haut-parleur, légère et prometteuse comme un voile de mariée. – Monsieur Malaussène est demandé au bureau des Réclamations » (Pennac, 1997, p. 11). C'est le début d'une histoire qui a passionné de millions de lecteurs à partir de l'année 1985 qui a vu la publication du roman *Au bonheur des ogres*, le premier de la célèbre saga de Belleville écrite par Daniel Pennac. Ceci sera suivi d'autres cinq livres : *La Fée Carabine* (1987), *La Petite Marchande de Prose* (1990), *Monsieur Malaussène* (1995), *Des chrétiens et des maures* (1996) et *Aux fruits de la passion* (1999) dont seulement les deux premiers seront consacrés par Gallimard à la Série noire.

Une saga à millions d'exemplaires qui s'est achevée avec la décision de son auteur de n'écrire plus des Malaussène. Malgré cela, et presque vingt ans après, Pennac n'a pas pu ignorer le besoin de poursuivre les aventures de la famille de Belleville et en Janvier 2017 nous avons vu la parution de *Le cas Malaussène – Ils m'ont menti*. Ce n'est pas un autre chapitre à ajouter à la saga mais c'est le premier tome d'un nouveau cycle qui voit encore comme protagoniste le plus célèbre anti-héros bellevillois.

Daniel Pennac, pseudonyme de Daniel Pennacchioni, était à l'origine professeur de français mais il quitte son travail en 1995 pour se dédier entièrement à sa plus grande passion, c'est-à-dire la littérature. Il publie son premier écrit en 1973¹ mais son énorme succès commence plus tard avec les histoires centrées sur les aventures de la tribu Malaussène. Le titre du roman *Au bonheur des ogres* nous rappelle celui du roman de Zola intitulé *Au bonheur des dames* et faisant partie du cycle *Les Rougon-Macquart*. Les deux bouquins présentent évidemment des similitudes importantes, à partir du scénario des grands magasins jusqu'à arriver à des thématiques tels que la critique à la société de consommation ou les disparités sociales.

L'ensemble des événements du roman de Pennac se déroule entre Paris et le quartier multiethnique de Belleville où est installée une nombreuse et bizarre famille dans laquelle tous les enfants ont plusieurs aptitudes. Louna est infirmière, Clara montre toujours son amour pour la photographie alors que Thérèse est passionnée de sténographie et mysticisme, Jérémy est un enfant avec une très grande imagination et enfin le Petit qui

1 Le pamphlet intitulé *Le service militaire au service de qui ?*

a récemment commencé à dessiner des ogres Noël. Mais nous ne pouvons pas oublier Julius, le vieux et fidèle chien épiléptique de Benjamin. Ce dernier est le frère aîné et il s'occupe de tout et de tous, il est chargé du rôle de « frère de famille » pour le fait que sa mère tombe souvent amoureuse d'hommes différents et à chaque fois elle l'abandonne en lui laissant un nouveau-né à soigner.

C'est la raison pour laquelle il ne peut pas quitter son travail dans le Magasin de Paris où il exerce formellement son boulot au Contrôle Technique. Mais le protagoniste nous confesse très vite qu'il s'agit seulement d'une couverture : sa fonction est en fait celle de bouc émissaire. De temps en temps il est convoqué au bureau des Réclamations où il doit subir les plaintes des clients mécontents et les réprimandes du directeur Lehmann jusqu'au moment où les clients demandent d'être remboursés du dommage. C'est là que Benjamin est accusé par son supérieur d'être le coupable de la situation et il est menacé de licenciement. Les clients, compassionnés par ses larmes, quittent le bureau des Réclamations retirant la plainte et apportant un grand bénéfice au Magasin.

La vie de Benjamin change lorsqu'une première explosion au rayon des jouets provoque la première victime et fait tomber sur lui les suspects de la police et des collègues. À partir d'ici une série de bombes commencent à exploser à l'intérieur du Magasin mettant toujours un peu plus à mal la situation de Benjamin qui se trouve à chaque fois dans les parages. C'est le jour de la deuxième explosion qu'il fait la connaissance d'une journaliste qui travaille à *Actuel* et qu'il surnomme tante Julia. Ensuite il lui propose d'écrire un reportage où le sujet sera son travail de bouc émissaire.

Quelque temps après dans le photomaton du Magasin Théo retrouve une vieille photographie où on distingue la figure du professeur Léonard, victime de la troisième explosion : il est nu et il immobilise sur une table un enfant mort. C'est à ce point qu'on commence à soupçonner que les victimes des bombes ne soient pas dues au hasard.

La bizarrerie est que Benjamin se trouve toujours là lors des explosions et comme il le remarque lui-même, il s'en sort toujours vivant (Pennac, 1997, p. 181). Pour couronner le tout il est accusé par le commissaire Coudrier de huit chefs d'accusation : parmi ceux-ci le manuscrit du roman basé sur l'histoire des bombes qu'il racontait tous les soirs aux enfants et dactylographié avec précision par Thérèse.

La situation commence à se clarifier quand le protagoniste rencontre le petit vieux qu'il avait surnommé Gimini Criquet. C'est lui qui raconte qu'en 1942, à l'intérieur du

Magasin, une secte appelée « La Chapelle des 111 » qui compte six ogres se rend coupable de crimes contre les enfants. Il en manque seulement un à l'appel et le vieux informe Benjamin sur le lieu et l'heure de la prochaine exécution.

Entre-temps une maison d'édition a lu le manuscrit envoyé par Clara et semble déterminée à embaucher son frère mais au moment de l'entretien la directrice, surnommée la Reine Zabo, remarque en Benjamin une vocation meilleure que l'écriture : « Vous n'imaginez pas à quel point on peut avoir besoin de types comme vous, dans une maison d'édition. Bouc Emissaire ! C'est exactement ce qu'il me faut. [...] » (Pennac, 1997, p. 267).

Enfin Benjamin comprend que le sixième ogre est Gimini et il craint d'être lui sa prochaine victime : il se lance sur le jouet motorisé envoyé vers lui par le vieux mais contre toute attente c'est ce dernier qui explose. L'affaire des bombes s'achève avec l'innocence du protagoniste, mais lorsqu'il rentre chez lui il reçoit la visite de sa mère qui est encore enceinte et il se voit obligé à rappeler la Reine Zabo pour accepter le travail de bouc émissaire.

Nous pouvons remarquer que le comique est un ingrédient fondamental de l'histoire et qu'il est présent dès le début jusqu'à la fin du roman : une famille excentrique avec une mère toujours en vadrouille et un chien malodorant et épileptique. Benjamin, personnage très malheureux, il exerce un travail qu'il hait mais qu'il supporte pour l'amour de ses frères. Les surnoms originaux qu'il donne à n'importe qui, les histoires qu'il invente pour ses frères mais aussi les situations paradoxales où il finit pour être piégé contribuent à amuser le lecteur.

Défini par Marianne Payot comme un « Conteur à l'imagination fertile » (Payot, 1995). Pennac donne forme à des personnages atypiques et à des histoires où la fantaisie et le réel s'entremêlent. Lieux qui existent vraiment, personnages vraisemblables, situations aux limites de l'absurde : tout pourrait être vrai comme inventé, tout est situé à la limite de la réalité. L'imagination joue un rôle fondamental non seulement dans *Au bonheur des ogres* mais dans tous les romans de la saga ce qui amène le lecteur à se demander, comme le souligne Nicolas Lozzi, « jusqu'où ira cette perméabilité des frontières et cette contamination entre les univers habituellement distincts du réel et du fictif » (Lozzi, 2008).

1.2 Benjamin Malaussène et ses identités fictives

Pour mieux comprendre la relation entre fictif et réel dans l'œuvre *Au bonheur des ogres* nous pouvons commencer de l'origine, c'est-à-dire du moment dans lequel l'idée a été conçue. En effet nous nous demandons si Benjamin Malaussène est un personnage qui a été créé par l'auteur ou s'il existe vraiment. À ce sujet il est intéressant de lire l'étude de Nicolas Lozzi, qui se propose de réaliser « une biographie du personnage et de sa famille comme s'ils avaient existés [...] » (Lozzi, 2008). Ce qui nous permet d'arriver à une chronologie vraisemblable de la vie d'un présumé Benjamin Malaussène comme s'il avait vraiment vécu et situant sa naissance autour de 1955 : aujourd'hui il aurait donc 62 ans.

Il n'est pas difficile de penser que ce personnage puisse vraiment se promener dans les rues de Belleville. Dans *Au bonheur des ogres* Benjamin décrit parfaitement les endroits du quartier, il fait référence à diverses rues et caractéristiques et il arrive à nous fournir aussi l'adresse où se trouve l'ancienne quincaillerie où il vit : 78, rue de la Folie-Regnault, près du cimetière du Père-Lachaise.

C'est à cause de ces descriptions captivantes qu'il a fait rêver millions de lecteurs qui continuent encore aujourd'hui à imaginer la vie de Benjamin Malaussène et faire ainsi que nous aussi nous demandons s'il s'agit ou pas d'une identité fictive. Il suffit de penser que le magazine d'actualité *L'Express* a publié, à l'occasion de l'adaptation cinématographique du roman *Au bonheur des ogres*, une carte interactive à travers laquelle les passionnés peuvent visiter « tous les lieux abordés dans les romans de Pennac » (Garcia, 2013).

Toutefois l'auteur a toujours déclaré que l'idée de créer Benjamin Malaussène et sa tribu est due à la lecture de la théorie du bouc émissaire de René Girard, ce qui lui a permis de donner la vie à ce personnage et à son particulier talent. Eric Libiot, au cours d'un entretien avec l'écrivain, il lui demande si Malaussène existe quelque part et Pennac répond que le degré de réalité des personnages est une vaste question (Bisson, 2017).

En effet si l'identité de Benjamin Malaussène est absolument fictive, nous ne pouvons pas en dire de même pour certains personnages qui sont cités à l'intérieur du roman. Par exemple, tout au long du récit le protagoniste fait référence au monde de la littérature, de l'art et de la poésie : Guernica, Picasso, Goya, mais aussi Louise Labé, Joachim Du Bellay, Pierre de Ronsard, Dostoïevski (comparé à Julius pour ses crises d'épilepsie),

Carlo Gadda, Émile Ajar, etc.

Pour revenir à la question de l'identité de l'anti-héros créé par Daniel Pennac, nous pouvons constater qu'à l'intérieur du roman la caractéristique de Benjamin est d'avoir une identité multiple. À partir de sa famille il doit s'assumer toute la responsabilité du maintien de ses frères que, comme nous avons déjà souligné, ont été confiés à lui par sa mère qui est toujours loin de Belleville et réserve à ses fils seulement quelque coup de fil occasionnel dans lequel elle se plainte toujours d'être une mauvaise mère : « Quelle mère je suis, Ben, tu peux me le dire ? quelle espèce de mère ? ... – Comme j'ai déjà minuté le temps qu'il lui faut pour répondre à ses propres questions, je dépose doucement le combiné sur mon édredon et passe à la cuisine où je me fais un café turc bien mousseux. Quand je retourne dans ma chambre, le téléphone cherche toujours l'identité de ma mère ... » (Pennac, 1997, p. 25).

C'est ainsi qu'alors que sa mère cherche son identité, le protagoniste démontre une remarquable maturité en assumant la sienne aussi bien dans les tâches ménagères que dans le soin de ses fils. Mais nous savons qu'aussi les pères des enfants sont éparpillés dans le monde et leurs identités sont inconnues, ce qui conduit Benjamin à les remplacer et à jouer aussi le rôle de père de famille, ou mieux de « frère de famille ».

Donc dans sa tribu il n'exerce pas seulement le rôle de frère aîné mais il remplace aussi la figure maternelle et celle paternelle, de sorte que nous pouvons dire que pour ce qui concerne la relation avec ses frères il assume une triple identité. Son état de fils devient secondaire par rapport aux responsabilités qui dérivent de cette triple identité. Par conséquent nous pouvons affirmer, comme le souligne Stéphanie Lazare, que « Son identité en est une de substitution, c'est-à-dire qu'elle se définit par le fait d'occuper "la place de l'autre" » (Lozzi, 2008, p. 177).

Si c'est vrai que Benjamin se sacrifie tous les jours pour le bien-être de sa famille, côté boulot sa mansion l'oblige encore une fois à charger sur son dos toutes les responsabilités des autres. En effet son rôle de bouc émissaire consiste à se faire engueler à la place des autres et donc il doit assumer, même si pour des moments relativement brefs, l'identité de quelqu'un d'autre. Le matin lorsqu'il doit s'habiller pour exercer son rôle il parle de son « costume de fonction » come s'il s'agissait de porter le vêtement comme une autre identité et il souligne : « Il n'est pas à moi. C'est un prêt de la maison [...] Le costard de quelqu'un qui aimerait bien s'en offrir un autre » (Pennac, 1997, p. 39).

En outre, dans le cadre de l'affaire des bombes, à l'explosion de ces dernières il n'est pas loin des lieux des crimes faisant de lui le suspect numéro un. Dans cette situation Benjamin n'est pas aidé par ses collègues qui méfient tout de suite de lui. C'est ici que nous remarquons ce qui dit Girard à propos de la foule qui dans les moments de crise recherche un coupable sur lequel rejeter la faute.² Dans le cas de Benjamin ses collègues ne lui donnent pas le bénéfice du doute et ils s'approprient à le désigner comme le coupable des explosions. Malgré son innocence il est accusé par tous d'être le criminel qui a placé les bombes et le commissaire Coudrier est le seul convaincu qu'il n'est pas impliqué dans l'affaire.

C'est à ce point que nous pouvons considérer le protagoniste un sort de bouc-émissaire universel ce qui le rapproche à la figure d'un saint ou même d'un Christ. Comme le souligne Fanny Brasleret « en acceptant de porter les fautes de l'humanité et de les expier par leur sacrifice, le saint, et à un degré supérieur encore, le Christ personnifient le bouc émissaire en puissance » (Brasleret, 2004, p. 4). La comparaison est donc inévitable : les responsabilités de son travail et les problèmes de sa famille sont tous chargés sur son dos, il accepte l'humiliation d'être accusé par ses collègues comme Christ accepte d'être crucifié pour les péchés des autres.

Nous pouvons aussi souligner le fait que le Magasin est appelé le Temple du Commerce, lieu où les victimes sacrifiées sont des enfants c'est-à-dire le symbole de l'innocence. Après l'achèvement de la question des bombes Benjamin est informé sur le fait que les ogres tués étaient des suicides aidés par Gimini, l'exécuteur matériel des meurtres. Les ogres ont décidé de se donner la mort parce-qu'ils croyaient qu'il était écrit dans le destin, et ils ont choisi Benjamin, un saint qui prend sur ses épaules tous les péchés du Commerce, pour le convaincre d'assassinat (Pennac, 1997, pp. 282-283).

Les pédophiles appartiennent ici à une secte satanique et ils ont donc identifié en Benjamin Malaussène un saint qui fait un travail « d'une totale humanité » : il est pour eux « [...] le seul dépositaire de la vérité, le seul à en être digne » (Pennac, 1997, pp. 252-253). Benjamin incarne donc la figure d'un saint ou d'un Christ et il est malgré lui témoin des atrocités perpétrées par ces diables. D'ailleurs les ogres du Magasin ne sont pas les

2 Dans *Le bouc émissaire* de René Girard l'auteur nous parle des persécutions qui se vérifient dans des périodes de crise. Ceux-ci portent à la formation de foules qui tentent à expliquer des phénomènes qui ont des causes naturelles « par des causes sociales et surtout morales [...] les individus ont forcément tendance à blâmer soit la société dans son ensemble [...] soit d'autres individus qui leur paraissent particulièrement nocifs pour des raisons faciles à déceler. [...] » (Girard, 2016, p. 24)

seuls à identifier dans la figure de Benjamin un saint, en effet il y a d'autres occasions où cette autre identité ressort.

Nous en avons un exemple lorsque ramené au Magasin par tante Julia le protagoniste est défini par cette dernière un saint et il n'hésite pas à trouver cette désignation tellement appropriée, qu'il parle aussi pour un instant à la troisième personne du singulier : « – Je croyais que tu étais maso, Malaussène, pour accepter ce boulot tordu de Bouc Emissaire, mais non, en fait, tu es une sorte de saint. Ça doit être ça. Le saint se fait déposer à la porte du Magasin et se met à rôder dans les allées du rez-de-chaussée » (Pennac, 1997, p. 127). Enfin, il s'adresse à Jésus pour lui demander un plaisir.

Comme le fait remarquer Nicolas Lozzi, « Cette double fonction d'expiateur et de témoin dévolue à Malaussène dans *Au bonheur des ogres* se trouve réactualisée dans l'ensemble de l'œuvre par la fonction de narrateur qu'occupe Benjamin lui-même, fonction qui n'est pas sans rappeler à sa façon la toute puissance divine » (Lozzi, 2008, p. 179). En effet, l'identité de Benjamin Malaussène en tant que protagoniste de l'histoire qui vit les événements qu'il nous raconte se croise avec l'identité du narrateur. Benjamin nous fait comprendre qu'il s'agit de lui-même qui relate l'histoire mais il est évident qu'il y a des moments où le narrateur est omniscient et de quelque manière il peut donc se rapprocher à Dieu qui tout connaît.

Par conséquent nous pouvons affirmer que Benjamin Malaussène se voit obligé par un travail où il doit simuler d'être quelqu'un d'autre, en famille il doit assumer le rôle de son père et de sa mère et plus en général il est considéré toujours le coupable des événements qui se déroulent à l'intérieur du Magasin même s'il est innocent ce qui le rapproche presque à un Christ. Benjamin est porteur d'une identité multiple et il se voit contraint à assumer toujours ces identités fictives contre sa volonté essentiellement parce que c'est le réel qui le lui impose.

Quand les choses semblent aller bien, il entre à chaque fois en collision avec la réalité comme dans le cas où sa sœur embauche deux jumeaux et en même temps il craint de finir en prison après la dispute avec Sainclair et épuisé il exclame : « Pourquoi la "réalité" s'oppose-t-elle à tous mes projets ? Pourquoi la vie me contrecarre-t-elle ? » (Pennac, 1997, p. 260). C'est essentiellement à cause du réel et donc des vicissitudes propres de la vie qu'il est contraint à jouer des rôles qui ne lui appartiennent pas en s'habillant de fiction. Nous pouvons donc le considérer aussi comme un moyen pour faire

face à la réalité quotidienne.

Il est donc un personnage aux identités multiples, procédé qui n'est pas une exception chez Pennac qui s'amuse à jouer avec la personnalité ambiguë des personnages de ses livres. Nous voyons que Julien Bisson aussi souligne le fait que dans tous les livres Pennac touche le thème du double et de la dualité entre personnage réel et personnage de fiction ; lorsqu'elle lui demande pourquoi cette question l'obsède à ce point il répond : « Parce qu'elle est romanesque ! C'est l'essence même du roman, le fait que les personnages ne soient pas monolithiques mais doubles, ou triples, complexes, quoi. Le roman est un miroir à douze faces » (Bisson, 2017).

1.3 Les frontières éphémères entre fictif et réel : la réalité qui dépasse la fantaisie

Comme nous l'avons déjà souligné, celle de Benjamin Malaussène est une identité fictive mais nous pouvons affirmer que Pennac construit cet archétype à partir des importantes considérations de René Girard donc même en ce cas l'inspiration de l'auteur vient du réel. Au contraire pour ce qui concerne Stojil, l'un des amis de Benjamin, son identité est réelle ou pour mieux dire elle n'est pas du tout fictive : en effet le Stojil si cher à Benjamin serait un ami de Daniel Pennac, Dinko Stanback, auquel il s'est inspiré pour créer le personnage.

Cet homme était au service du Parti communiste et il a combattu contre les nazis pendant la Seconde guerre mondiale. Il était un homme doué d'un fort humour et jusqu'à sa mort il s'est occupé des enfants autistiques. Pennac dit de lui : « Il était fondamentalement romanesque. Il avait une aptitude à transformer son existence en un récit merveilleux » (Armel, 1997, p. 101). Pour rédiger son roman Pennac s'appuie donc aux faits réels qui lui donnent l'inspiration pour créer un monde où la fantaisie va de pair avec la réalité.

Nous pouvons le constater aussi dans la description des lieux où se passe l'histoire. La précision des détails met en relief la connaissance profonde que Benjamin Malaussène possède à propos du quartier bellevillois et il est évident aussi l'amour pour cette périphérie qui ressort clairement du récit. L'entrelacement entre fiction et réalité revient ici par le fait que les descriptions faites viennent du regard attentif du même Daniel Pennac. En effet l'auteur s'installe à Paris en 1982 où « Le joyeux cosmopolitisme de Belleville lui ouvre les bras » (Kœnig, 2007, p. 22). Comme Benjamin il s'est probablement promené par les rues de Belleville en capturant tous les coins de la ville, Paris incluse, et il les a

confiées à la narration faite par son protagoniste.

Même si nous nous plongeons dans l'histoire il est évident que les frontières entre fiction et réalité ne sont pas si distinguées. Nous pouvons le remarquer à partir du protagoniste principal, le plus gentil et compassionnel de la tribu : il s'occupe du Petit et il l'attend à la sortie de l'école, il est présent quand accidentellement Jérémy a risqué de brûler le collègue et il est même en appréhension pour son chien Julius lorsqu'il semble ne se remettre plus après une de ses crises d'épilepsie. Le jour de la première explosion dans le rayon des jouets c'est la panique mais malgré cela Benjamin adresse ceux qu'il définit ses « pensées sauvages » à Louna et après que la calme se rétablie il n'oublie pas de recueillir une balle multicolore pour la donner à Julius.

Nous pouvons observer que les digressions qu'il fait tout au long de sa journée sont nombreuses et concernent le plus souvent sa famille mais aussi les digressions fantastiques ne manquent pas, justement comme si fictif et réel avaient entre eux des frontières éphémères. Même quand il se trouve dans le moment le plus crucial, où il est face-à-face avec le responsable des meurtres qui envoie dans sa direction le King Kong robotisé tenant dans ses bras une femme évanouie, la fantaisie fait irruption dans le réel et il commence à imaginer : « Il a un déhanchement sympathique de pingouin, le gorille incandescent. Cette fausse innocence ajoute à son côté sinistre. L'œil rouge. Le feu à la bouche. Clara dans ses bras ... Arrête de déconner, Malaussène, ce n'est pas le moment » (Pennac, 1997, p. 274).

Pendant ses journées Benjamin s'écrase plusieurs fois avec la réalité faite des bombes qui explosent, des corps mutilés des victimes et de l'humiliation de son travail : ces événements lui conduisent à penser à comment enrichir le monde de fantaisie qu'il crée le soir lors des histoires qu'il invente pour ses frères. Une citation célèbre de l'auteur est que « L'imagination, ce n'est pas le mensonge »³ et c'est juste ce que nous remarquons dans les histoires que Benjamin Malaussène sert à ses frères. Il s'agit d'histoires qui ne sont pas du tout fictives mais qui s'appuient à la réalité « et, même si elles sont remplies d'incidents fantastiques, elles reflètent aussi la misère et les problèmes que les personnages rencontrent tous les jours » (Bond, 1998, p. 58).

À partir de l'explosion de la première bombe Benjamin commence à raconter à ses frères une histoire qu'il développe parallèlement au déroulement du récit principal selon

3 Citation issue de *Messieurs les enfants* (1997)

ce qui se passe pendant ses journées de travail. Jib la Hyène et Pat les Pattes en sont les protagonistes : « [...] un petit, hirsute, avec une laideur tourmentée de hyène, et un énorme chauve – à l'exception des deux pattes "qui abattent leurs points d'exclamation sur ses maxillaires puissants" » (Pennac, 1997, p. 34). Les deux flics ont été inventés par Benjamin de manière qu'ils répondent aux intérêts de tous : liés par une amitié qui dure quinze ans, ils se déplacent avec une Peugeot 504 décapotable rose et leur signe astral est le Taureau.

Les deux protagonistes mènent l'enquête des bombes dans un Magasin où l'atmosphère est presque héroïque et le comptoir des jouets a été remplacé par une équipe de fantômes. Mais bientôt l'imagination de Benjamin ne marche plus juste parce-que dans la réalité les événements subissent une stagnation : en effet après la première explosion dans le Magasin règne le calme. Toutefois l'histoire continue au moment où les vicissitudes de Benjamin lui donnent des nouvelles idées et « le feuilleton sanglant du Magasin où fiction et réalité copulent joyeusement » reprend son cours (Pennac, 1997, p. 110).

Jib la Hyène et Pat les Pattes sont deux personnages irréels dont les aventures reposent sur la réalité mais comme d'habitude dans le roman les deux dimensions se mêlent : il y a un moment où Benjamin se trouve dans l'escalier roulant du Magasin et, après des digressions fantastiques à propos de sa douleur à la tête, il se trouve face à face avec les flics de ses récits du soir : la ressemblance était si forte qu'il se demande comment il avait fait à ne les avoir jamais remarqués. C'est ici qu'il constate « [...] toute la distance que la vie met entre réalité et fiction, quoi qu'on fasse » (Pennac, 1997, p. 213).

En effet, comme le souligne David J. Bond, les personnages se rendent compte de la différence entre réel et fictif, bien que les deux dimensions soient indissolublement liées. « Le roman n'est pas la vie, car celle-ci a une logique toute différente de celle de la fiction. Par conséquent, quand Benjamin s'imagine des dénouements pour ses contes, il découvre que la vie produit toujours des événements qui sont bien plus étranges que ce qu'il a imaginé » (Bond, 1998, p. 58).

Donc nous voyons que les histoires du soir qu'il offre régulièrement aux mêmes sont inventées mais elles reposent sur la réalité : le résultat est un monde où les deux dimensions se mélangent parfaitement. Au même temps l'histoire inventée par Benjamin risque de passer pour une histoire réelle lorsque le commissaire Coudrier découvre chez Benjamin un manuscrit dactylographié signé par le protagoniste et intitulé *Implosion*. En

effet le roman en question raconte l'entière affaire des bombes en ajoutant dans la partie finale la recette de la bombe fabriquée à l'intérieur du Magasin.

Pour cet épilogue Benjamin avait été inspiré par son frère Jérémy qui a presque incendié son collègue tentant de fabriquer une bombe artisanale afin d'éprouver la possibilité que personne ne s'en serait pas aperçu. Par conséquent le lecteur est en train de lire un roman inventé mais qui s'inspire à la réalité. En outre à l'intérieur de ce roman le protagoniste relate l'histoire et au même temps il écrit un manuscrit basé sur ses aventures réelles mais qui est enfin essentiellement fictif. À ce point du récit ce qui est écrit dans le bouquin risque de passer pour réalité : encore une fois réel et fictif sont à l'évidence liés entre eux.⁴

Un autre cas de mélange entre les deux dimensions est évident dans l'affaire des ogres. La « Chapelle des 111 », secte satanique active dans le roman pendant la Seconde guerre mondiale, n'est pas fruit de la complète invention de l'auteur. Si c'est vrai qu'à l'époque il n'y avait aucune secte de pédophiles nazis qui était impliquée dans les crimes décrits il est cependant vrai que des sectes de ce type commençaient à exister après la Première guerre mondiale. La « Chapelle des 111 » est inspirée, comme le souligne Pennac, à une secte d'anthropophages juste pour le fait qu'après la Grande Guerre les sectes étaient si nombreuses qu'au Quai d'Orfèvres avait été créé une section spéciale avec l'objectif de les éliminer (Armel, 1997, p. 98). Encore une fois est du réel qui naît l'imaginaire.

L'entrelacement entre imagination et réalité est solide. Sans aucun doute « l'ogre, cet affreux géant dévorateur d'enfants auquel nous ont habitués les contes de fées, a inspiré divers romanciers français depuis quatre décennies » (Bergeron, 2011, p. 14). L'auteur utilise cette figure typique de l'imaginaire et il l'associe à la figure réelle du pédophile. Dès les premières pages du roman Benjamin Malaussène se souvient du dessin que le Petit a fait à l'école : un Père Noël énorme et souriant avec « des jambes d'enfants qui lui sortent par les commissures des lèvres » ce qui fait inquiéter sa maîtresse qui ne trouve pas normal ce type d'imagination chez un enfant de cet âge (Pennac, 1997, p. 12).

D'après les dessins le Petit passe à rêver des ogres Noël jusqu'au moment où l'ima-

4 Daniel Pennac recourt souvent à ces types de procédés qui visent à l'entrelacement du réel et du fictif. Il suffit de penser au roman *Des chrétiens et des maures* où l'on découvre que le père du Petit est Isaac Sidel, personnage principal des romans de Jerome Charyn. Comme le fait remarquer Lozzi « le fait d'affirmer que son père véritable est un personnage du roman pousse encore plus loin ce jeu de contamination entre réel et fictif. » (Lozzi, 2008, p. 186)

gination et les rêves se rapprochent du réel : Théo retrouve la photo du professeur Léonard, le premier ogre qui a été tué par les explosions. « C'est alors que les ogres Noël font leur entrée » et « le méchant conte est devenu principe de réalité » (Pennac, 1997, pp. 161 ; 170). À partir d'ici ce qui était simplement imagination et rêve se transforme en réalité jusqu'à devenir le noyau central de l'intrigue policier.

Le protagoniste se trouve à ce point bouleversé par le réel : comme le fait remarquer David J. Bond « quand Benjamin veut raconter au Petit des histoires de pure fantaisie dans lesquelles il n'y a "malheurs nulle part, ni au début ni à la fin" il découvre l'impossibilité de séparer ses récits de la dure réalité de sa vie. Il n'y a que "réalisme à tous les étages, mort, nuit, ogres, fées putrides" » (Bond, 1998, p. 58 -Pennac, 1997, p. 167).

Pour réaliser ce roman il est donc évident que l'auteur s'est inspiré des faits réels, à partir des lieux et des gens qu'il a personnellement connus, comme Belleville, Paris et des amis comme Dinko Stanback, jusqu'à arriver à la question des ogres, le tout réarrangé pour la fiction du roman. Par conséquent dans le récit nous retrouvons des éléments qui sont inspirés du réel et l'histoire elle-même présente un lien étroit entre réalité et fiction.

Les digressions du protagoniste qui par ses pensées et ses rêves les yeux ouverts permet à la fantaisie de pénétrer dans la réalité, les histoires qu'il invente pour les mêmes chaque soir, qui naissent de la vie réelle, et le fait que certaines fois la fiction se rapproche dangereusement du réel comme dans le cas de la publication du manuscrit contribuent à créer un monde où la réalité ouvre les portes à l'imagination.

Pour réaliser un mélange parfait entre ces deux mondes l'auteur se demande constamment jusqu'où il peut pousser l'imagination du lecteur. Il s'agit d'histoires dans lesquelles les personnages ne s'éloignent pas de la réalité et les lieux où elles se déroulent sont tout à fait réels. À ce propos Pennac soutient que « la situation peut d'autant plus relever du conte que le contexte est proche du réel » (Armel, 1997, p. 100) ce qui nous conduit à affirmer que la fantaisie naît de la réalité : fictif et réel sont deux dimensions distinguées mais qui entretiennent une relation très forte et elles ont comme caractéristique principale la faiblesse de leurs frontières.

1.4 L'imaginaire pour se distancier du réel

Pour l'anti-héros de Pennac la famille est une ancre, un élément de stabilité tant qu'il essaie de protéger le noyau familial des conséquences qui peuvent résulter du réel.

Lorsque Julius est victime d'une crise d'épilepsie, ce qu'il considère « trop moche à voir », il décide que les enfants ne devront pas connaître la vérité. Clara sait tout et quand il rentre chez soi elle lui dit que Thérèse a découvert l'accident survenu à leur chien. C'est là que le frère aîné lui demande de ne raconter pas aux mômes ce qui s'est passé : Julius aura simplement eu un accident causé par une voiture qui l'a renversé et il a été transporté dans une clinique pour chiens.

Mais Benjamin ne s'arrête pas ici et il nourrit l'imagination des enfants avec une histoire colorée et pleine de fantaisie. Les petits croient alors que leur chien soit logé dans une merveilleuse clinique que leur frère définit « super » et où il y a « tout ce qu'il faut pour un chien de luxe » et Julius passe ses journées à regarder la télé. Après quelque temps les enfants demandent de lui avec souci et Benjamin répond rapidement qu'il est guéri mais le directeur souhaite le garder chez lui afin qu'il puisse enseigner à son chien « [...] les petits trucs de sa vie canine : ouvrir et refermer les portes, pactiser avec les bons et se méfier des méchants, aller chercher les enfants à l'école et les ramener par le métro les jours de pluie » (Pennac, 1997, p. 131).

Benjamin lui-même souffre tellement pour son fidèle ami qu'il affirme « J'ai combattu le désespoir par quelques pensées facétieuses. Je me suis dit, par exemple, que je pourrais en profiter pour lui donner un bon bain, qu'il ne risquait pas de se tirer en exportant des paquets de mousse dans tout l'immeuble. Ça ne m'a pas fait rire » (Pennac, 1997, p. 112). C'est à partir de cette affirmation que nous pouvons mettre en évidence l'importance que l'humeur et la fantaisie jouent comme moyens pour échapper de la réalité.

Dans *Au bonheur des ogres* l'auteur crée « un monde illogique, fantastique et comique [...] » (Jacmin, 2012, p. 169). Tout au long du récit nous pouvons remarquer que pour ce qui concerne la comique ceci est toujours présente soit dans les événements eux-mêmes soit dans les descriptions et les digressions du personnage principal ce qui contribue à s'éloigner du sérieux de la situation réelle.

Benjamin amuse le lecteur pour son rôle de personnage malheureux dont le destin est de s'occuper plus de ses frères que de soi-même. C'est un homme gentil, un très bon fils et un frère exemplaire, mais ses qualités ne suffisent pas à le préserver des mésaventures qui sont toujours dans le coin. L'intrigue policière qui se développe autour de l'affaire des bombes contribue à rendre sa vie et ses aventures vraiment absurdes. Le fait de

se retrouver au centre de l'enquête policière avec huit chefs d'accusation malgré son innocence et sa personnalité paisible augmente le comique.

Les situations, parfois injustes, dans lesquelles Benjamin finit pour être piégé sont de fait allégées par les comiques descriptions des épisodes ou des personnages avec lesquels il doit se mesurer. Déjà à partir des premières pages nous avons une amusante plainte d'une cliente qui a vu son réfrigérateur se transformer en incinérateur, le tout accompagné par les commentaires satiriques de Benjamin qui pour mieux faire face à ses mésaventures quotidiennes il utilise « L'humeur, l'expression irréductible de l'éthique » (Pennac, 1997, p. 176).

Nous pouvons prendre à exemple aussi le cas de la plainte d'un homme musclé dont le lit qu'il a acheté s'est brisé au premier usage. Benjamin, qui a été comme d'habitude inculpé du méfait, est effrayé par la taille du client et il raconte « Cette fois, Hercule fait un pas en avant, esquissant même le geste de me rattraper au cas où je tomberais dans les vapes. – J'ai fait ça ? Voix blanche, début d'asphyxie. Chancelant, je m'appuie au bureau de Lehmann. – J'ai fait ça ? » (Pennac, 1997, p. 46).

Au-delà des descriptions nous voyons que les situations sérieuses sont souvent atténuées aussi par les pensées comiques du protagoniste. Après l'explosion de la première bombe l'inspecteur Carrega se rend chez Benjamin Malaussène pour lui faire quelques questions. La situation est amusante déjà à partir du coup de sonnette à la porte. Benjamin se souvient tout de suite que la semaine précédente il a ouvert à trois déménageurs qui sont entrés chez lui avec un cercueil de bois blanc et qui lui ont annoncé qu'ils étaient venus pour un cadavre. À ce point, il dit « Julius a foncé se réfugier sous le plumbard, et moi, les tifs en bataille, les carreaux ternes, j'ai montré mon pyjama avec un air désolé : – Repassez dans cinquante ans, je suis pas tout à fait prêt » (Pennac, 1997, p. 30).

Desmeules, citant Fourastié affirme que l'humeur noir constitue une échappatoire pour celui qui humorise et que tout humour, mais celui noir en particulier, peut aider à triompher de l'angoisse et il devient une des armes naturelles de l'homme (Jacmin, 2012, p. 175). Si c'est vrai que l'humour est ici un moyen pour s'éloigner de la réalité, certaines fois il est aussi utilisé par le protagoniste pour faire retour à la réalité lors de ses digressions fantastiques.

Sophie Jacmin nous en donne un exemple faisant référence au moment où Benjamin se trouve au rayon des jouets et il focalise son attention sur un King Kong robotisé :

ici il commence à faire des digressions fantastiques remarquant la ressemblance entre la femme que le singe porte dans ses bras et sa sœur Clara. Cette grande imagination est soudain interrompue par l'humour de Benjamin qui « se rappelle lui-même à l'ordre en se replaçant dans la réalité [...] ». Le protagoniste est surpris lui-même de ses pensées et il souligne entre parenthèses, ce qui « nous donne accès à la vérité intime », le stress qui lui apporte son boulot (Jacmin, 2012, p. 178).

La capacité d'imagination de Benjamin est énorme tant qu'il utilise constamment des métaphores pour décrire personnages et situations, un autre procédé qui contribue à créer un monde fantastique. « La guerre n'échappe pas aux attaques de l'humeur noir et, dans *Au bonheur des ogres* elle est omniprésente » (Jacmin, 2012, p. 179).

Celle-ci apparaît sous forme de métaphores éparpillées au cours du récit ce qui fait ressembler le Magasin à un champ de bataille attaqué par les bombes de l'ennemi. Dans la scène de la visite de l'inspecteur Carrega que nous avons analysé précédemment nous voyons que Benjamin se référant à l'inspecteur Carrega affirme : « une espèce de mastard tout en nuque, vêtu d'un blouson d'aviateur à col fourré, se tient devant moi comme un parachutiste irlandais largué sur la France allemande » (Pennac, 1997, p. 30).

Ou encore lorsqu'il joue aux échecs avec son ami Stojil, ex-militaire qui a vécu à Zagreb pendant la Seconde Guerre mondiale, il décrit ainsi sa défaite « L'image qui me vient alors est celle de ces marins américains dont le bateau s'est fait couler quelque part dans le Pacifique, vers la fin de la guerre. Les hommes à la mer s'étaient agglutinés, [...] Les requins avaient attaqué cette galette en commençant par les bords, grignotant, grignotant jusqu'au cœur. C'est exactement ce que Stojil est en train de me faire » (Pennac, 1997, p. 88).

Mais les métaphores que nous retrouvons disséminées au cours du récit ne concernent pas seulement la guerre, elles peuvent aussi se référer à d'autres thématiques comme par exemple quand Benjamin décrit le moment immédiatement après l'explosion en disant : « autour de moi, c'est une panique de vivier au moment de la pêche. Tous les poissons veulent sauter hors de l'eau. Ils bondissent, retombent, se heurtent, changent soudain de direction, comme s'ils voulaient échapper à une invisible épuisette » (Pennac, 1997, p. 63).

Cette métaphore décrit la panique due à l'explosion de la bombe et à travers

l'image des poissons qui sautent hors de l'eau il nous rend parfaitement capables d'imaginer les gens qui veulent sortir le plus vite possible du Magasin, dans la confusion générale. Comme affirme Pennac lui-même « la métaphore produit du sens en nous épargnant la description et l'analyse. [...] L'analyse suscite adhésion, la métaphore pousse à la création. En tant que romancier, j'aime pousser le lecteur à la création [...] » (Libiot, 2017).

En ajout aux dimensions métaphoriques et humoristiques, il y a le monde du rêve qui se rapproche de celui fantastique et qui est plus d'une fois évoqué au cours de l'histoire. Nous voyons que l'imagination du Petit à propos des ogres Noël s'installe justement entre rêve et réalité : ceux du Petit sont plus précisément des songes prémonitoires, qui annoncent ce qu'il arrivera dans le réel.

Nous avons un autre exemple dans le jour suivant la première explosion au Magasin quand Benjamin reprend son travail et il souligne que dans le rayon des jouets règne la calme et la normalité a été rétablie tant qu'il affirme : « impression étrange, comme s'il n'y avait pas eu d'explosion, comme si j'avais été victime d'une hallucination collective » (Pennac, 1997, p. 43).

C'est donc après des événements si étranges que le protagoniste s'étonne du fait que la bombe qui a engendrée la panique le jour précédent n'aie pas laissée aucune trace le jour suivant, comme si tout ce qui s'était passé avait été fruit de son imagination. Mais il y a d'autres moments où Benjamin plonge dans la dimension onirique en s'éloignant encore une fois de la vie réelle.

Après avoir eu une discussion avec Sainclair, qui a appris la sortie du dernier numéro d'*Actuel* avec l'article sur le bouc émissaire, Benjamin a été viré. Au moment où il arrive chez soi il a un peu de temps pour réfléchir et se laisser aller à des digressions : « les horaires de la vie devraient prévoir un moment, un moment précis de la journée, où l'on peut s'apitoyer sur son sort. Un moment spécifique. Un moment qui ne soit occupé ni par le boulot, ni par la bouffe, ni par la digestion, un moment parfaitement libre, une plage déserte où l'on pourrait mesurer pénard l'étendue du désastre » (Pennac, 1997, p. 258).

Enfin il ajoute : « C'est à quoi je rêvais, allongé sur mon plumard, Julius me prêtant sa chaleur, il y a deux secondes, quand la téléphone a sonné » (Pennac, 1997, p. 258). C'est donc un petit moment que Benjamin réserve pour soi, où il se distancie du réel et il plonge dans ses pensées mais le rêve se brise lorsque l'interphone sonne et il retour donc à la réalité avec la voix de sa sœur Thérèse qui lui annonce l'imminente naissance des

deux jumeaux de Louna.

Nous pouvons interpréter aussi les histoires du soir racontées par Benjamin comme des moyens pour échapper du réel et peuvent être considérées utiles à ces fins les passions du journalisme ou de la photographie : il s'agit d'activités qui capturent l'intérêt des personnages, et comme le souligne David J. Bond « les absorbent tout à fait comme les récits captent les enfants » (Bond, 1998, p. 55). Si pendant le jour la réalité s'impose c'est le soir le moment où la famille Malaussène se réunit et retrouve un moment de tranquillité.

Le soir est la partie de la journée où les histoires racontées par Benjamin plongent la tribu dans un univers fantastique contribuant à fortifier le lien familial et à supporter les souffrances qui dérivent du réel : comme le souligne Anne Marie Kœnig dans un entretien avec l'écrivain « L'imaginaire accroche les clochettes des contes dans les coins gris du quotidien » (Kœnig, 2007, p. 23).

C'est donc grâce à ce mélange entre les dimensions du réel et du fictif et à la grande capacité de Benjamin d'améliorer ses journées en jouant avec sa propre imagination, mais aussi avec celle de ses frères, qu'il peut s'enfuir de la réalité. Nous voyons qu'à l'intérieur du roman la fantaisie est rendue possible à travers les digressions humoristiques, les amusantes descriptions et les pensées comiques de Benjamin mais aussi grâce aux métaphores et à la dimension du rêve. Au moment où il commence à imaginer quel qu'il soit, le lecteur s'éloigne du présent de la situation comme le fait le protagoniste et il se déplace dans la dimension fantastique pour régresser seulement plus tard au réel.

Donc nous pouvons remarquer que tous ces éléments sont utilisés pour se distancier de la réalité et d'une certaine manière ils constituent un moyen pour se protéger de la cruauté du réel. Cependant, comme nous l'avons déjà souligné, il est vrai aussi que les dimensions du fictif et du réel sont strictement liées et il est évident justement dans le mélange entre imagination et réalité que nous venons de décrire.

À ce propos il est nécessaire d'ajouter une considération faite par David J. Bond qui affirme : « quand les personnages de Pennac racontent des histoires, ils éloignent et engagent la vie à la fois ; ils se protègent et ils apprennent à connaître le réel. L'histoire est un monde privilégié où ceux qui racontent et ceux qui écoutent se rencontrent et trouvent un sort d'innocence temporaire avant de replonger dans les cruautés de l'existence » (Bond, 1998, p. 59).

1.5 Les lieux de la fiction et ceux de la réalité

Les amis de Benjamin Malaussène, Stojil, Théo et le vieil Amar, sont des personnages particuliers qui constituent pour lui des points de référence et avec lesquels il peut se sentir à l'aise. Stojil, est un ex-militaire yougoslave qui travaille au Magasin, Théo est un homosexuel passionné de vêtements tandis que le vieil Amar est le propriétaire du Koutoubia, un restaurant de Belleville qu'il gère avec l'aide de son fils Hadouch et de sa femme Yasmina qui a été pour Benjamin comme une mère. Son attachement à ces personnages les rend partie de sa tribu : Théo il en est presque un membre, nous voyons qu'il se rend plus d'une fois chez Benjamin et Amar de sa part démontre son attachement au protagoniste lorsqu'il lui demande de le suivre au moment de son départ pour Alger.

À propos de Théo et du vieil Amar nous pouvons remarquer dans leurs personnalités l'absence de préjugés et l'offre d'une amitié sincère. La chaleur typique de ces personnages reflète de quelque manière l'esprit accueillant de Belleville, lieu où se trouve l'ex-quincaillerie dans laquelle la famille Malaussène vit mais aussi le lieu où nous retrouvons l'appartement où habite Pennac. Situé à l'Est de Paris, Belleville est un quartier multiethnique, composé par différentes nationalités et qui nous est présenté par l'écrivain comme si ici tout le monde était le bienvenu. Nous en avons un exemple au moment où Théo arrive chez Benjamin accompagné par des amis homosexuels pour improviser un festin brésilien. La présence de personnes inconnues chez la tribu Malaussène n'apporte aucun souci, au contraire la diversité ajoute le bonheur et amuse la famille entière (Pennac, 1997, pp. 72-75).

L'apparence inquiétante de la périphérie cache un monde chaleureux : « Malgré leurs différences, raciales, ethniques, religieuses et parfois linguistiques, les habitants de Belleville constituent une communauté soudée et solidaire » (Lahmédi, 2011, p. 6). Tout cela se trouve en contraste avec un quartier qui a un aspect extérieur loin d'être rassurant et Benjamin le décrit comme s'il avait lui aussi été victime des bombes : « avec toutes ces façades manquantes le long de ses trottoirs, le Boulevard ressemble à une mâchoire édentée » (Pennac, 1997, p. 51).

Quand il se promène à Belleville il la décrit à l'apparence sinistre, lieu presque dangereux comme dans l'extrait où il assiste à une dispute entre une bande d'Arabes et une de Sénégalais dans une soirée où règne une atmosphère « [...] un peu plus nerveuse que d'habitude » (Pennac, 1997, p. 109). À ce propos nous pouvons parler de Belleville

comme d'un quartier lugubre et triste où la réalité de la vie et des problèmes comme l'émargination et la criminalité s'imposent. Par contre si nous nous déplaçons à Paris, la Ville-Lumière est ici associée à son Magasin, lieu de la fiction par excellence. Nous voyons que « C'est sur ce contraste entre l'intérieur et l'extérieur, la lumière et l'obscurité, le centre et la périphérie que s'opère souvent la caractérisation de la Ville Lumière dans le polar » (Lahmédi, 2011, p. 3).

Dans le Magasin de Paris tout est magnifique et impeccable et le contexte n'a rien à voir avec la réalité de la vie. Chaque jour Benjamin entre dans ce paradis de la fiction, où il doit lui-même feindre et simuler une autre identité, ce qui à chaque fois le rend consciente de la majesté du monde fictif créé par le Magasin et augmente son dégoût pour cette ambiance illusoire. Il décrit ainsi l'atmosphère irréaliste que l'inonde : « Toute cette lumière qui tombe en cascade silencieuse des hauteurs du Magasin, qui rebondit sur les miroirs, les cuivres, les vitres, les faux cristaux, qui se coule dans les allées, qui vous saupoudre l'âme – toute cette lumière n'éclaire pas : elle invente un monde » (Pennac, 1997, p. 37).

Pour ce qui concerne les rapports humains que ce lieu abrite, Benjamin n'est pas bien traité par ses collègues. Il ne raconte jamais d'épisodes où il parle avec eux simplement parce que dans le Magasin il n'a pas d'amis exception faite pour Théo avec lequel il partage ses plusieurs moments de pause pendant la journée et Stojil dont les défis aux échecs l'amuse le soir. Nous voyons par exemple que Cazeneuve, le flic qui travaille dans le Magasin, ne perd jamais l'occasion pour se moquer de lui et quand il est appelé comme d'habitude au bureau des Réclamations il exclame : « – Décidément, il faut toujours que tu foutes la merde, Malaussène ! » (Pennac, 1997, p. 13).

Qu'ils ne sont pas en bons termes il est évident aussi quand le protagoniste affirme : « [...] il me lance un regard chargé de tout le mépris des consciences militantes. C'est la première fois qu'il me regarde depuis des semaines » (Pennac, 1997, p. 138). Au même temps Benjamin n'attire pas les sympathies de Lecyfre, représentant de la C.G.T, Lehmann et Sainclair. Nous pensons à ce qui se passe à la réunion syndicale où la discussion porte sur les événements récents au Magasin et les explosions des bombes. C'est ici que Lecyfre adresse intentionnellement une question à Benjamin concentrant ainsi sur lui les regards des tous les employés : « Quantité de têtes se sont déjà retournées. Suffisamment nombreuses pour que je me sente vraiment seul » (Pennac, 1997, p. 83). Cet épisode

suscite aussi l'hilarité de Lehmann qui s'amuse beaucoup à voir Benjamin humilié.

Sainclair de sa part est le premier responsable de sa situation vu qu'il l'a assumé sous la fausse identité de contrôleur technique. À chaque fois que nous assistons à un épisode de réclamation il trouve très amusant insulter Benjamin et l'humilier en présence de la clientèle fort du fait qu'il est contraint à accepter ce travail pour soutenir sa famille. La Paris « hivernale et nocturne » reflète la froideur des personnages qui travaillent dans le Magasin lesquels s'opposent fortement à ceux de Belleville. Cette dernière est un microcosme qui peut sembler obscur et duquel on doit se méfier mais qui préserve des relations sincères qui ne s'appuient pas sur les apparences et où chacun se montre pour ce qu'il est vraiment.

Paris est à l'apparence superbe, très lumineuse et parfaite et le Magasin, le cœur pulsant de ce lieu, est sans doute ravissant et avec une atmosphère presque de rêve. Mais tout est apparence : « Ville-lumière, Paris est paradoxalement une ville glaciale ; dès que le narrateur quitte les espaces luxueux et chaleureux du centre, il se trouve en effet en bute à un froid terrible » (Lahmédi, 2011, p. 2). Comme la ville le Magasin aussi cache derrière ses fausses lumières des rapports humains presque inexistantes et caractérisés par l'égoïsme.

Tout cette fiction nous la retrouvons aussi dans les mots du narrateur qui insiste plus d'une fois sur l'aspect extérieur de Sainclair, décrit comme un homme beau, à l'apparence douce qui semble presque un philosophe et doué de style. La différence et le désaccord de son extériorité par rapport à son intériorité est évident au moment il utilise des expressions particulières pour dissimuler la vraie nature de ses actions : comme le souligne Benjamin, il parle de « collaborateurs » au lieu de « employés » et de « Contrôle Technique » mais jamais de « bouc émissaire ». Celui du Magasin et des personnages qu'ici travaillent est un monde inventé qui n'a rien à voir avec la réalité.

Il s'agit d'une froideur et d'une hypocrisie qui ne se remarquent pas à Belleville, un quartier qui est réel dans le sens que tout ce qui en fait partie ne s'habille pas de fiction : les gens comme les rues, les palais et les boulevards ne doivent pas se montrer différemment de comme ils sont. En outre, à Belleville le protagoniste retrouve toute sa tribu après les difficiles journées de travail ce qui nous amène à le considérer un lieu confortable où retrouver les affects : comme le souligne Lahmédi, « Lieu extrêmement dangereux pour les étrangers, le quartier constitue en revanche un véritable refuge pour ses habitants »

(Lahmédi, 2011, p. 6). Il s'agit d'un lieu où le réel s'impose avec détermination par rapport à la présence d'une très forte immigration et émargination sociale.

Nous pouvons donc constater qu'aussi pour ce qui concerne les lieux abordés dans le roman ils possèdent de différents visages qui contrastent entre eux et qui reposent sur une distinction entre extériorité et intériorité. Dans ce cadre le réel et le fictif aussi trouvent leur place. Paris est le centre, une ville artificielle où règne la fiction et en s'éloignant vers la périphérie nous retrouvons le quartier de Belleville lieu où le vrai domine : l'immigration, l'émargination, la criminalité, les problèmes quotidiens des gens représentent ici l'espace du réel.

« Matin d'hiver, sombre, poisseux, glacial, encombré. Paris est une flaque où s'en-gluie le jaune des phares » (Pennac, 1997, p. 37). La Ville-Lumière est associée au froid et à l'hiver mais au même temps elle a cette autre identité que nous pouvons définir fictive : un centre où les lumières et le luxe fonctionnent comme des voiles sous lesquels couvrir la réalité. Celui de Paris est l'essai de camoufler la vérité représentée ici par son quartier multiethnique : une périphérie qui se montre sombre et souvent pensée dans l'imaginaire collectif comme peuplé par délinquants mais Pennac la présente comme un lieu chaleureux où se réfugier du froid de la ville et de la cruauté de ses habitants.

Pourtant nous remarquons qu'au-delà de la narration elle-même nous avons des références à la réalité et à la fiction aussi dans les cadres où l'histoire se déroule. Réalité et fiction paraissent ici sous forme d'apparence qui cache la vérité. Les deux visages possédés par Paris et Belleville nous font penser à un entrelacement de ces deux dimensions qui encore une fois semblent cohabiter.

Donc nous avons une histoire inventée qui s'appuie sur des éléments réels, un protagoniste aux multiples identités fictives qu'il porte selon l'occasion comme s'il s'agissait de vêtements, les endroits à double face où se passe l'histoire caractérisés par l'apparence qui cache la réalité : tous ces aspects remarquent le lien très étroit qui existe entre réalité et fiction dans tous les aspects du roman jusqu'à la narration elle-même. Un roman où la frontière est mince entre les espaces du réel et du fictif et où certaines fois le protagoniste reconnaît qu'au-delà de la diversité entre les deux dimensions, la réalité dépasse souvent la fantaisie tant qu'il nous suggère : « (Si vous voulez vraiment rêver, réveillez-vous...) » (Pennac, 1997, p. 36).

Chapitre 2 : *Le cas Malaussène – Ils m'ont menti* entre mensonge et vérité

2.1 *Une nouvelle aventure pour la tribu Malaussène*

Trente-deux ans après la parution du premier livre de la saga de Belleville, *Ils m'ont menti* débarque dans les librairies et il ouvre un autre cycle romanesque intitulé *Le cas Malaussène* et centré sur les péripéties de cette famille rocambolesque et hors du commun. Le 26 mai 1997 Pennac avait annoncé au Salon du livre de Turin, écouté par plus de sept-cents personnes, qu'il n'écrirait plus des Malaussène. Voilà qu'en mai 2017 il a fait retour en Italie et dans le même lieu il nous a surpris présentant son dernier roman. Dans une société qui a si profondément évolué l'écrivain ne se dit jamais changé et il affirme : « C'est pour cela que je eu envie de retrouver l'écriture des Malaussène, avec ce rythme si particulier » (Gary, 2017).

La publication du premier tome de la nouvelle série a été très attendue et le roman n'a pas déçu les attentes. Nous y retrouvons tous les procédés récurrents des œuvres pennaciennes c'est-à-dire le rythme pressant, l'humour habituel, l'imagination, la dualité : les éléments qui ne manquent jamais dans les récits concernant les Malaussène. Au-delà du désir de satisfaire les demandes de ses lecteurs, c'est juste ce que l'écrivain définit comme « l'écriture malaussénienne », ce qui l'a persuadé presque vingt ans plus tard, à revenir sur l'histoire de Benjamin et de sa tribu. Lors d'un entretien pour le *Magazine Littéraire* avec Alexis Brocas l'auteur nous confesse : « J'ai eu envie de retrouver le ton Malaussène, comme on a envie d'un aliment familial » (Brocas, 2017, p. 31).

Au-delà du style de l'écrivain qui est toujours le même, *Ils m'ont menti* préserve Benjamin Malaussène dans son rôle de bouc-émissaire mais ce sont les personnages impliqués dans les nouveaux événements qui changent. En effet au centre du récit nous retrouvons la nouvelle génération représentée ici par Monsieur Malaussène (fils de Benjamin et Julie), C'Est Un Ange (autrement dit Sept, il est le fils de Clara) et Maracuja (dite Mara, elle est la fille de Thérèse). D'autres protagonistes en font partie comme par exemple la sœur de Benjamin, Verdun, qui entre-temps est grandie et elle est devenue la juge Talvern ou Legendre, le gendre du commissaire divisionnaire Coudrier qui lui est succédé.

Compte tenu du fait que le dernier chapitre de la série a été publié il y a beaucoup

d'années il est possible que les lecteurs aient oublié quelque détail ou qu'ils ne se souviennent plus de certains personnages. C'est pour cette raison que Pennac a décidé d'ajouter dans la partie finale du roman une sorte de glossaire où nous pouvons retrouver les noms des personnages principaux et de ceux nouveaux.

En outre nous pouvons observer qu'à côté des noms il a ajouté des explications et quelque petit résumé, ce qui nous permet de faciliter la lecture. Comme le déclare l'auteur il n'est pas nécessaire d'avoir lu les romans précédents pour lire ce dernier livre, du point de vue du ton et du style il existe en lui-même (Collard, 2017).

Cette fois l'histoire se déroule entre Paris et le Vercors. Tout commence par l'enlèvement de George Lapietà, important homme d'affaires et ancien ministre, propriétaire du groupe LAVA : il a disparu après s'être rendu toucher son parachute doré de 22.807.204 euros. Ce matin-là l'un des quinze hommes les plus riches d'Europe a salué sa femme et déguisé en pêcheur il s'est éloigné avec la bagnole de son fils pour ne faire plus de retour. C'est exactement de 22.807.204 euros le montant du chiffre exigé par ses ravisseurs, qui semblent déterminés à distribuer tout l'argent aux plus pauvres. L'opinion publique se démontre tout de suite intéressée à l'affaire et la nouvelle se répand rapidement partout.

« – Tu sais pas la meilleure ? » (Pennac, 2016, p. 21) C'est la question que Benjamin se sent adresser constamment, même s'il est dans le Vercors, même s'il est loin de tout et de tous. Avec lui seulement la compagne Julie et le fidèle chien Julius. Nous pouvons remarquer que ce dernier n'est pas évidemment le Julius original. La mort du Premier Julius a conduit au désespoir la tribu entière qui l'a enfin enterré au cimetière du Père-Lachaise. Mais après quelques temps, d'autres Julius dignes de lui l'ont remplacé, ceci est le troisième. Les frères de Benjamin ont grandi ensemble à son fils et à ses neveux et aujourd'hui Monsieur Malaussène, C'Est Un Ange et Maracuja sont dispersés dans le monde au service des ONG.

Au moment où il reçoit la nouvelle concernant la disparition de George Lapietà, Benjamin, situé dans le Vercors, s'engage pour mener à bien la mission qui lui a été confiée par la Reine Zabo : il s'agit de protéger Alceste, romancier qui vient de publier son dernier roman, intitulé *Ils m'ont menti*, chez les *Éditions du Talion*. Ceci est caché dans une clairière à l'intérieur d'une cabane forestière dans le Sud du Vercors. Sa sécurité est menacée juste par sa famille qui après avoir lu son livre, est en colère avec lui et elle veut

empêcher de publier l'autre manuscrit qu'il est en train d'écrire intitulé *Leur très grande faute*. Dans son roman il accuse ses parents adoptifs de ne lui avoir jamais raconté la vérité inventant des histoires qui faisaient passer ses parents biologiques presque comme des héros qui voyageaient partout dans le monde.

Entre-temps le commissaire divisionnaire Sillistri et le capitain Titus mènent l'enquête de l'enlèvement de Lapietà et ils interrogent les personnes qui pourraient être piégées dans l'affaire : la femme de George, c'est-à-dire Ariana Lapietà, et son fils Tuc. Ils découvrent que George Lapietà avait besoin d'une sonde pour uriner et après en avoir appris la marque ils réussissent à obtenir des vidéos d'une pharmacie où une jeune fille a acheté une sonde de la même marque. Après avoir vu les images Titus reconnaît que cette fille là il l'a déjà vue, mais il ne se souvient pas qui elle est. Lors d'une visite à la famille Lapietà il la trouve là. C'est la petite-fille de laquelle il a été le parrain : Maracuja, maintenant fiancée de Tuc, qui n'est donc jamais partie.

Alors qu'Alceste est transféré à Paris, dans un appartement choisi pour lui par la Reine Zabo, Titus convoque le commissaire Sillistri, la juge Talvern, Ludovic (le mari de Verdun) et Gervaise, mère biologique de Monsieur Malaussène et patronne de l'orphelinat qui se trouve au-dessus de la boulangerie, lieu du rendez-vous. Ici le capitaine Titus prend courage et il informe tous de la choquante vérité. Celle-ci sera révélée à Julie à condition qu'au moins momentanément elle ne la dévoile pas à Benjamin. Maracuja, Monsieur Malaussène, *C'Est Un Ange* : « – C'est eux qui ont enlevé Lapietà » (Pennac, 2016, p. 180).

Les trois Malaussène n'avaient pas fait tout seuls, ils avaient été aidés par Tuc. Ils ont décidé de relâcher Lapietà seulement après que les administrateurs du groupe LAVA auraient remis l'argent à l'Abbé sur le Parvis de Notre-Dame. La juge Talvern décide de ne pas faire arrêter les mômes mais de les ramener à la boulangerie. Titus, Sillistri et le jeune flic Manin partent avec une camionnette pour récupérer les Malaussène et leur otage. Lorsqu'ils arrivent dans le lieu où les trois se cachent ils rencontrent des faux flics qui réagissent contre toute attente ouvrant une fusillade. Les gosses sont sauvés mais ni Tuc ni l'otage se trouvent dans le camion : ils ont été enlevés par les faux flics.

Après qu'ils sont arrivés à destination, Verdun s'aperçoit que Maracuja est enceinte. Titus et la juge interrogent les trois Malaussène qui racontent qu'ils ont attendu Lapietà et pour le distraire ils avaient feint de laver sa voiture. À ce point ils ont enfermé la Clio de Lapietà, avec lui à bord, dans la camionnette qu'ils avaient louée. Les passeports

des Malaussène avaient été donnés à trois amis partis à leur place avec les ONG. Interrompus par Gervaise, les mêmes se réunissent au reste de la tribu et tous ensemble assistent aux déclarations de Benjamin à la télé.

Entre-temps nous sommes informés que ce dernier se trouvait sur le TGV de retour du Vercors. Il admet qu'au lendemain de la fusillade il ne savait pas encore rien de tout ce qui s'était passé et il était heureux de revoir finalement son fils de là à deux jours. Soudainement il est réveillé en sursaut par les flashes des paparazzis intentionnés à interviewer l'Abbé, le voyageur qui était assis juste à côté de lui. Le présentateur pose à l'Abbé des questions concernant la consigne de la rançon prévue pour le lendemain. Au terme de la conversation il s'adresse à Benjamin et il lui demande son opinion : ce dernier dit qu'il pense à la douleur des familles des ravisseurs et qu'à son avis les kidnappeurs sont des jeunes.

Après l'affaire que la voit impliquée, la juge Talvern décide de donner ses démissions. Avant que cette chose se passe elle est convoquée avec Legendre, le procureur général, le président du tribunal de grande instance, le ministre de l'intérieur et celui de la justice. Ici la juge apprend que les ravisseurs avaient laissés une liste avec plusieurs noms de gens importants, dans le monde politique et non, qui ont commis fraudes, malversations et d'autres crimes. Ce qui amène Verdun à réfléchir sur le moyen à travers lequel ils ont eu ces noms : sans doute pour faire parler Lapietà ils ont torturé Tuc et elle craint que Maracuja puisse rester veuve. Cette liste ne devra pas être dévoilée.

Benjamin s'est rendu à l'aéroport pour rejoindre son fils qui était de retour du Nordeste brésilien (même si nous savons qu'il n'était jamais parti). Quand ils rentrent à la Quincaillerie toute la tribu l'attend pour lui faire une surprise : cette fête « [...] réunissait ceux qui savaient et ceux qui ne savaient pas » (Pennac, 2016, p. 278). Dans la nuit des flics entrent dans la Quincaillerie, parmi eux il y a Carrega qui annonce à Benjamin qu'il est en état d'arrestation pour l'enlèvement de Lapietà. Après avoir constaté l'innocence du pauvre Benjamin, Legendre décide de le relâcher. Le roman termine par un regard sur l'appartement de Paris où se trouve Alceste qui s'interroge si les éditeurs auront le courage de publier son nouveau roman.

Par rapport aux romans précédents nous voyons que l'intrigue policière se développe lentement mettant en jeu beaucoup de protagonistes, connus et non. Encore une fois Benjamin ne peut pas rester en dehors de l'affaire : au cours des années il a continué son

travail de bouc-émissaire chez les *Éditions du Talion* et cette fois aussi il est impliqué malgré lui dans l'affaire Lapietà. Au-delà des caractéristiques typiques qui ne peuvent pas manquer dans les romans des Malaussène, nous pouvons constater que l'opposition entre fictif et réel persiste et elle s'agrandie jusqu'à embrasser celle entre vérité et mensonge.

En effet tout le récit vise en particulier à ce dernier entrelacement qui est évident dans tous les aspects de l'histoire. Réalité et fiction, mensonge et vérité continuent à occuper une très grande place dans les aventures des Malaussène. La vérité et le mensonge sont ici le noyau principal autour duquel l'histoire et l'intrigue policière se développent. Pennac nous permet de réfléchir sur nos choix et il fait ainsi que nous nous demandons s'il est toujours juste de dire la vérité, si le mensonge peut devenir utile quand il est utilisé dans la façon correcte.

Nous réfléchissons sur l'imagination et en particulier sur la frontière à l'intérieur de laquelle elle doit rester pour ne pas risquer de se transformer en mensonge. Évidemment, après des décennies, le mélange entre fictif et réel, vérité et mensonge possède encore une importance considérable pour l'écrivain qui ne peut pas renoncer à ses procédés stylistiques habituels mais surtout aux thématiques principales qui ont contribué à rendre ses œuvres si appréciés.

Ici l'histoire reste incomplète, l'affaire Lapietà ne s'est pas achevée avec ce premier tome, ce qui nous fait penser à une suite. En effet l'auteur nous a annoncé qu'*Ils m'ont menti* sera suivi par un autre roman de la série et le titre ne pourrait pas être différent de celui du prochain manuscrit d'Alceste : *Leur très grande faute*. Lors d'un entretien avec l'auteur, Eric Libiot lui demande quand sera publié le deuxième tome du *cas Malaussène* et l'écrivain répond : « Impossible à dire. Il faut que j'avance. Vous savez qui a enlevé Lapietà ? Moi non plus ... » (Libiot, 2017).

2.2 Réalité et fiction, mensonge et vérité

La relation étroite entre réalité et fiction continue à imprégner les pages de la saga Malaussène aussi dans son nouveau tome, où c'est en particulier l'espace accordé à la fiction qui est très vaste. Pennac ne s'éloigne pas des procédés d'entrelacement du réel et du fictif que nous avons déjà vu dans *Au bonheur des ogres*. En effet nous ne pouvons pas ne pas apercevoir le fait que la réalité demeure la base sur laquelle construire toute

l'histoire. Même dans ce cas nous pouvons observer qu'il y a des références à des personnages réels : si nous prenons comme exemple la Reine Zabo, nous voyons qu'elle n'est pas un personnage complètement inventé vu qu'elle est inspirée d'Isabelle Jan. Il s'agit d'une amie de Pennac définie par lui une éditrice très exigeante et chez laquelle il a publié le livre *L'Œil du loup* (Perrier, 2017).

Nous avons aussi des références à des personnages réels du monde du cinéma et de la politique. En effet au cours de la narration nous retrouvons des noms de gens célèbres comme Mitterrand, Sergio Leone et Claudia Cardinale. Pour ce qui concerne cette dernière nous voyons que c'est juste Ariana Lapietà qui montre une ressemblance tellement forte avec l'actrice, que le capitain Titus ne peut pas l'ignorer et il y fait allusion plusieurs fois au cours du récit : « Ariana Lapietà, femme de Georges Lapietà, était la Claudia Cardinale* de Sergio Leone*. Avec deux ou trois décennies de plus, harmonieusement réparties. Comment une femme pouvait-elle ressembler à ce point à une image ? » (Pennac, 2016, p. 77).

Les rappels à la réalité ne terminent pas ici. En effet nous pouvons constater qu'*Ils m'ont menti* porte le titre du même roman écrit par Alceste, l'un des protagonistes du livre homonyme et qui écrit au nom de la vérité vraie. En outre ce qui va paraître prochainement sera la suite de son roman et il portera le titre *Leur très grande faute*, donc le même que Pennac attribuera au prochain récit. Pour couronner le tout nous savons que le bouquin que le commissaire Coudrier est en train d'écrire s'appellera *Le cas Malaussène*, le même titre donné à cette nouvelle saga.

Lorsque l'affaire Lapietà se produit, Benjamin se trouve dans le Vercors qui abrite dans la réalité la maison où Pennac passe ses vacances. L'entrelacement entre fiction et réalité se manifeste ainsi par les montagnes si familières à Pennac qui lui tiennent compagnie depuis presque trente ans. C'est ici qu'il se rend avec sa femme quand il sent le besoin de trouver quelques moments d'apaisement. Il affirme : « Le Vercors c'est le vide. J'ai toujours eu besoin de cet isolement, ma femme aussi d'ailleurs. Nous sommes assez solitaires en fait. Mais les deux fonctionnent ensemble : une vie collective affectivement intense, et dans le même temps, un besoin de solitude, de silence » (Leménager, 2017).

Donc nous avons vu que dans cette nouvelle aventure Benjamin cache Alceste dans une cabane forestière du Vercors. Celle-ci lui a été gentiment concédée par son ami Dédé. Ce que nous pouvons remarquer est que dans ce cas il n'y a presque rien de fictif :

en effet il s'agit de la même cabane que Dédé, vrai ami de l'auteur, lui offre lorsqu'il veut rester complètement seul pour se dédier à l'écriture.

La même chose se passe avec Robert : il s'agit d'un autre ami de Pennac et, comme lui-même il le déclare, c'est lui qui lui a vendu la maison qu'il possède dans le Sud du Vercors (Leménager, 2017). Aussi pour ce qui concerne les autres amis vertamicoriens cités dans le roman, Pennac n'invente rien et dans le glossaire placé dans la partie finale nous retrouvons aussi les noms de Lulu, René, Yves, Mick, Roger : tous les personnages auxquels il se réfère dans le contexte du Vercors existent vraiment. C'est donc un autre cas où les dimensions du réel et du fictif se rencontrent : la description des animaux, des plantes, du paysage, du climat, des amis n'est pas fruit de l'imagination de l'écrivain. Ce qu'il reproduise ici est exactement le réel.

Le Vercors est un lieu où la nature domine et qui est défini par Nathalie Collard, lors de son entretien avec l'écrivain, comme un paysage dont les grands espaces « permettent de prendre une distance avec Paris et son rythme effréné de métropole occidentale » (Collard, 2017). Donc un lieu que Benjamin Malaussène aime beaucoup et qu'il ne voudrait jamais quitter. C'est l'espace qui lui permet de s'éloigner de la cité pour retrouver le silence et l'immensité.

La forêt du Vercors représente aussi le lieu des souvenirs : c'est là que les mômes, Verdun, Maracuja, C'est Un Ange et Monsieur Malaussène ont grandi. Comme l'affirme Pennac lui-même, il s'agit des endroits où sa fille aussi jouait avec ses copains et où la mère leur faisait faire des longues chasses au trésor dans la neige (Leménager, 2017). Comme d'habitude l'espace de la fiction est contaminé par des rappels à la réalité et par les souvenirs réels de l'auteur, ce qui fait ressembler le Vercors à un lieu presque paradisiaque où le monde du rêve englobe celui de la réalité.

Nous pouvons constater que Benjamin, exactement comme Pennac, il a besoin de se distancier de la collectivité, du bruit et du désordre de la ville pour se rapprocher de la nature et retrouver ainsi la solitude et un sort de paix intérieure. Pour Benjamin le Vercors est l'espace où les songes peuvent trouver leur place et le refuge où se cacher quand il s'enfuit de la ville mais aussi de la réalité. C'est ce qui lui rappelle Alceste lors d'une de ses visites habituelles dans la clairière : « Ce n'est pas moi que vous fuyez, Malaussène, c'est le réel ! Mais il vous rattrapera, faites-lui confiance ! Il n'a pas fini avec vous, le réel ! » (Pennac, 2016, p. 37).

Les mots d'Alceste restent gravés dans l'esprit de Benjamin et ils fonctionnent presque comme un signal d'alarme qu'annonce que c'est l'heure de retourner à la réalité. Descendu des montagnes du Vercors il devra faire face au quotidien avec tout ce qu'il implique. D'ailleurs Benjamin doit reprendre son boulot, il souhaite de l'abandonner mais il sait qu'il n'est pas possible et lorsqu'il arrive à Paris il se rappelle de ce qu'Alceste lui a dit : « Le vrai courage, Malaussène, c'est de redescendre dans la vallée. Se farcir l'Homme, voilà le sacrifice absolu ! » (Pennac, 2016, p. 218).

Bien que l'opposition entre fiction et réalité continue à exister nous voyons qu'elle fait place ici au contraste entre mensonge et vérité. Ceci occupe une position centrale dans tout le récit. Dès le début de l'histoire nous pouvons observer que le roman d'Alceste déjà à partir de son titre, *Ils m'ont menti*, nous rapproche de la dimension du mensonge. Pour ce qui concerne son histoire Alceste nous raconte que pendant son enfance il a vécu dans le mensonge.

En effet il fait partie d'une famille nombreuse qui compte huit frères et ses parents, Mélimé et Tobias, les ont tous adoptés. Ce dont Alceste les accuse est simplement d'être de mauvais conteurs : tous les soirs les mêmes écoutaient des histoires qu'il définit mensongères toutes concernant leurs vrais parents. Il s'agissait de parents merveilleux qui avaient tous des professions de prestige, ils avaient travaillé chacun dans une partie différente du monde et ils avaient eu une mort héroïque.

Selon les mensonges racontés par Tobias et Mélimé, les parents naturels d'Alceste étaient des vulcanologues qui avaient sauvé une entière population d'une île du Pacifique et ils ont sacrifié leurs vies pour cette juste cause. En même temps les parents de son frère Baptiste étaient des chasseurs de trafiquants d'ivoire et leur mort a été le résultat d'une embuscade. Selon l'opinion d'Alceste les histoires du soir racontées aux enfants sont seulement des mensonges qu'au cours des années n'ont fait que compromettre leur esprit critique.

L'écrivain est en colère avec Tobias et Mélimé puisqu'ils ont fait passer des mensonges pour la réalité. Le moment de la vérité arrive lorsqu'il est grandi : il décide de surfer sur le web à la recherche de ses parents naturels mais leurs noms ne produisent aucun résultat. Tout ce en quoi il croyait avait été un mensonge et il doit absolument informer tout le monde de la grande farce auquel ses frères et lui avaient été soumis.

C'est à ce moment qu'il décide de publier son roman. Mais ses frères continuent à

défendre leurs parents. Selon leur opinion ils ont raconté toutes ces histoires seulement pour les protéger ce qui nous amène à nous demander si raconter la vérité est toujours le juste choix ou si certaines fois le mensonge peut aider à protéger ceux qui nous aimons.

Benjamin nous confie qu'au fil des années sa capacité de raconter les histoires du soir s'est affaiblie, motif pour lequel son fils se rendait plusieurs fois chez la famille d'Alceste. C'est là que Mosma écoutait enthousiaste des histoires « vraies de vrai ». Il disait : « [...] c'est pas des histoires pour rire, c'est des histoires pour de bon ! » (Pennac, 2016, p. 105). Nous avons déjà souligné le fait que Pennac considère le mensonge et l'imagination comme deux dimensions totalement différentes. À ce point il est impossible de ne faire pas des comparaisons à propos des histoires racontées par les parents d'Alceste et celles que Benjamin servait à ses frères dans *Au bonheur des ogres*.

Nous pouvons constater qu'alors que les récits du soir racontés par Benjamin étaient fruit de ses aventures réelles, les histoires qu'Alceste et ses frères écoutaient le soir étaient complètement inventées par leurs parents. Les premières étaient des histoires fantastiques inspirées du réel qui avaient comme but celui d'amuser les mêmes, d'élargir leur imagination et surtout de retrouver quelques moments d'apaisement après les longues journées. Au contraire les histoires de Mélimé et Tobias se présentent ici comme des mensonges puisqu'elles cachent la réalité et elles font croire aux enfants que leurs vrais parents soient des héros.

Le contraste entre vérité et mensonge est donc évident et il parcourt toute l'histoire. Nous avons un autre exemple concernant l'épisode où la juge Talvern aussi est combattue entre vérité et mensonge. Il s'agit d'un moment d'indécision qui porte sur deux possibilités soigneusement examinées par Verdun : « Un fameux dilemme ! Sortir ses neveux de là en se mettant elle-même hors la loi ou les déférer si elle veut rester juge ... » (Pennac, 2016, p. 207).

En effet, après l'événement survenu à ses frères elle ne sait pas comment réagir. Selon son statut de juge, après avoir connu les noms des ceux qui ont enlevé Lapietà, elle devrait dénoncer tout de suite les trois Malaussène. Mais ces derniers font partie de sa famille et elle ne peut pas leur faire un si grand tort. Son amour envers les petits de sa famille l'amène à utiliser le mensonge et à mettre à risque son rôle institutionnel.

L'opposition entre mensonge et vérité apparaît encore lorsque la nouvelle génération des Malaussène feint d'être partie avec les ONG. C'Est Un Ange, Mosma et Maracuja

essayent de dissimuler le fait qu'ils sont à Paris. Pour le faire parfaitement ils utilisent Skype et un faux paysage construit pour l'occasion afin de faire croire à Benjamin qu'ils étaient à Sumatra, au Brésil et au Mali.

Les trois Malaussène racontent un mensonge énorme et ils ne disent pas la vérité jusqu'au moment où ils seront découverts. Benjamin ne soupçonne absolument rien et il est même très content à l'idée de rejoindre les enfants et surtout de revoir son fils lorsqu'il ira l'attendre à l'aéroport : « Je m'apprêtais à accueillir les enfants, censés revenir des bouts du monde. Après-demain j'irais chercher Monsieur Malaussène à Roissy ! Bonnes nouvelles qui atténuent la perspective déprimante de ma rentrée professionnelle » (Pennac, 2016, p. 216-217).

Mais les mômes ne sont pas les seuls à cacher la vérité. La famille entière ne dévoile rien à Benjamin qui découvre toute l'affaire seulement après son arrestation. Cette décision le surprend tellement qu'il souligne plusieurs fois que le lendemain de la fusillade il ne savait encore rien. Pourtant il se demande pourquoi sa famille lui avait caché la vérité. Au moment où il rentre à la Quincaillerie il se vérifie ce qu'il définit un « mensonge collectif » ou une « gigantesque menterie familiale ». Dans cette situation, Benjamin intervient avec son humour habituel : « Je me disais, on cache la vérité aux enfants parce qu'ils sont trop jeunes et aux vieillards parce qu'ils sont trop vieux. Or, je pouvais difficilement me classer dans la première catégorie » (Pennac, 2016, p. 214).

Comme l'affirme Pennac, le mensonge préserve les apparences si chères à la famille (Libiot, 2017). Encore une fois la famille cache une vérité importante à l'un de ses membres et elle utilise le mensonge pour éviter des graves conséquences. Alceste arrive à comparer sa famille à la mafia, il critique sa nécessité de mentir et le mensonge représente l'unique point sur lequel ils ne réussiront jamais à trouver un accord. Il dit : « Le mensonge comme ciment de la cohésion familiale. En famille il n'y a de sacré que le mensonge, ce rempart contre la honte » (Pennac, 2016, p. 96).

Toutefois nous pouvons constater que la vérité semble amener à des répercussions désastreuses : sans en savoir la raison Benjamin arrive à avoir les menottes aux poignets et Alceste se venge de sa famille en publiant un roman qui procure seulement de la haine. La Reine Zabo en s'adressant à Benjamin déclare « Cher ami, l'expérience nous a prouvé que la divulgation de la vérité suscite beaucoup plus de réactions que la propagation du mensonge » (Pennac, 2016, p. 40).

Alceste, écrivain de vérité vraie, accuse ses frères d'être essentiellement des personnages de fiction puisqu'ils sont décidés à continuer à vivre dans le mensonge. Bien qu'il ait cette considération de ses frères et que son objectif soit celui d'écrire la vérité contre le mensonge, il est vrai aussi qu'il le fait à travers le roman, c'est-à-dire à travers la fiction. Toutefois Alceste se justifie en disant : « C'est toujours une histoire, mon petit-frère, mais c'est moi qui raconte et cette fois l'histoire est vraie » (Pennac, 2016, p. 102). Donc nous voyons qu'Alceste dénonce un mensonge raconté par des parents adoptifs et qui mettait en scène des parents irréels dont les aventures étaient fictives. Un mensonge qui lui a été servi le soir comme un merveilleux conte mais qui ne l'était pas. Ceci a situé sa vie entière dans la fiction.

Comme il le souligne lui-même : « Ce n'étaient pas mes parents et ce n'étaient pas des contes. C'étaient des mensonges qui tendaient à nous faire prendre notre vie familiale pour celle qu'elle n'était pas » (Pennac, 2016, p. 135). Lorsqu'il décide de se faire porteur de la vérité il le fait utilisant le roman : il raconte à sa fois une histoire qu'il définit vraie. Nous retrouvons encore un entrelacement entre les dimensions de la réalité et de la fiction, de la vérité et du mensonge.

Ce que nous pouvons observer est qu'Alceste éprouve un si fort désir de vengeance qu'il est prêt à tout afin de dévoiler au monde entier la vérité. Son objectif de dénoncer le mensonge devient presque une mission : il écrit la vérité contre le mensonge. « Et si j'écris ce livre, c'est pour faire résonner un peu de sens dans ce vide abyssal et nacré, pour vous faire entendre enfin le son de la vérité, pour vous dire le Réel » (Pennac, 2016, p. 102). Ce sont exactement les mots qu'Alceste adresse à ses frères e qui soulignent son intention de les libérer de l'obscurité du mensonge.

Au contraire d'Alceste, dans le moment où la vérité ressort et il est capturé par le réel, Benjamin ne se fait pas dominer par la colère. Probablement il s'agit plutôt de résignation : toutes ses tentatives de s'enfuir de la réalité ne portent jamais à des résultats. Ce qui amène Benjamin à réagir de cette manière face aux événements dérive aussi de son aptitude à la bouc-émissarisation.

Nous savons que Benjamin exerce un boulot où il est contraint à se charger des fautes des autres et dans la vie aussi il a fait l'habitude à subir les injustices sans se plaindre. Comme le déclare Pennac, il s'agit de ne considérer pas les mensonges d'un strict point de vue moral mais de lui accorder un statut fonctionnel provisoire : « C'est en tous

cas comme ça que Malaussène vit le mensonge : il n'en fait un drame. (Le lecteur dramatise à sa place, et il y a quoi ! » (Gallimard, 2017).

Dans un entretien avec l'auteur, Eric Libiot souligne que « Le mensonge, la vérité, le réel, la fiction sont des thèmes qui parcourent cette saga Malaussène [...] » (Libiot, 2017). En effet nous avons constaté que cet antagonisme entre vérité et mensonge, fiction et réalité apparaît plusieurs fois au cours du roman. Cet entrelacement étroit entre les dimensions du réel et du fictif ressort comme d'habitude des contraintes que l'auteur s'impose au moment où il écrit ses romans.

Nous avons vu par exemple le fait que l'histoire s'appuie sur des éléments réels comme les lieux et les personnages et que le roman porte le même titre que celui écrit par l'un de ses protagonistes. En outre Benjamin exerce encore son travail fictif et il continue toujours à échapper de la réalité de la ville trouvant apaisement dans le Vercors. Tous ces éléments contribuent à créer un mélange entre fiction et réalité qui va ici de pair avec l'opposition entre vérité et mensonge dont les frontières, juste comme celles du fictif et du réel, montrent parfois une certaine faiblesse.

2.3 Écriture et vérité

À ce point nous pouvons souligner que la thématique de l'écriture en relation à la vérité occupe une large place dans le roman et qu'elle est mise en relief par la mission confiée à Benjamin : protéger un écrivain de vérité vraie. Alceste est l'un des représentants de ceux que la Reine Zabo appelle les « vévés », auteurs qui sont très à la mode aujourd'hui. Ces derniers font gagner beaucoup aux *Éditions du Talion* et c'est pour cette raison que l'éditrice a décidée de promouvoir le plus haut numéro possible d'écrivains de ce type.

En effet, à partir de la fin des années 1980 un nouveau genre littéraire conquiert l'attention des lecteurs : l'autofiction. Ceci met au centre du récit l'auteur lui-même qui se propose de raconter sa vérité à lui. C'est exactement ce que fait Alceste dans son roman : il vise à dénoncer le mensonge et il se met totalement au service de la vérité. Il se rend porteur du réel et il souligne : « La vérité est un bien public [...] » (Pennac, 2016, p. 96). Le but d'Alceste et des écrivains de vérité vraie est celui de libérer les lecteurs de la cécité du mensonge et de les illuminer avec la réalité.

Donc nous pouvons constater qu'Alceste se présente ici comme l'un des représentants du genre de l'autofiction, un « vuvé ». Nous voyons aussi qu'il n'hésite pas à nous

avouer son opinion à propos de Benjamin Malaussène et de ses romans : son antipathie pour lui va de pair à son dégoût pour les histoires qu'il raconte dans ses romans. Mais, lorsqu'il est en train de nous raconter son enfance Alceste se pose une question : « Qu'est-ce qui m'a donné envie d'écrire, finalement, le mensonge de la fiction ou la fiction du mensonge ? Qu'est-ce qui m'a donné à ce point de goût de la vérité ? » (Pennac, 2016, p. 39).

En effet nous pouvons remarquer que dans son roman *Alceste* admit que tous ses frères lisaient les Malaussène et il était lui aussi « malaussénisé ». Il dit d'avoir aimé les histoires de Benjamin et sa tribu et aussi les mensonges qui lui étaient racontés par ses parents. C'est pour cette raison qu'il se demande ce qui l'a poussé à son désir d'écrire le vrai et de condamner chaque forme de mensonge et enfin il se définit contre toute forme d'affabulation.

Si Pennac affirme : « Quand la vie est ce qu'elle est, le roman se doit être ce qu'il veut » (Kœnig, 2007, p. 22), nous voyons que l'écrivain de vérité vraie est d'un autre avis : « Écrire, c'est écrire ce qui est. Quel que soit le prix à payer ! » (Pennac, 2016, p. 39). Pour ce dernier la mission de l'écrivain et celle de dire la vérité alors que pour Pennac le roman c'est le plaisir de l'écriture et de la lecture. Il s'agit donc de positions complètement différentes qui apparaissent ici à travers les mots d'Alceste qui démontre toute son aversion pour Benjamin et le genre romanesque qu'il propose.

Par conséquent cette opposition entre les deux personnages nous amène à considérer les différents points de vue assumés par eux comme porte-parole de deux genres littéraires opposés. Lors d'un entretien pour *Le Nouvel Observateur*, Pennac lui-même nous confirme cette intention : « Ce conflit entre écriture narrative qui invente des histoires et une autre qui prône l'analyse rigoureuse du réel, était amusante à développer » (Leménager, 2017).

Donc nous avons le genre littéraire du roman qui privilégie l'imagination et de l'autre côté le genre de l'autofiction qui ne raconte que la vérité. Encore une fois nous voyons les deux dimensions distinguées de la fiction et de la réalité représentées ici par ces deux genres littéraires opposés. Nous savons parfaitement quelle est la position prise par l'auteur qui défend toujours le plaisir de l'écriture mais aussi celui de l'imagination, de la métaphore et des rêves : « La vie n'est pas un roman, je sais ... je sais. Mais il n'y a que le romanesque pour la rendre vivable » (Kœnig, 2007, p. 22).

Toutefois ce qu'Alceste représente ici est une typologie de personnage qui n'est pas nouveau dans les romans des Malaussène.⁵ Il s'agit d'un écrivain dogmatique : en effet dans le moment où Alceste prétend de posséder la vérité il se fait porteur de cette dernière et il devient lui-même un personnage romanesque. Comme l'explique Pennac : « [...] Dès que vous vous imaginez être le garant d'une authenticité, vous êtes tributaire de votre propre dogme. Vous faites de vous un type d'écrivain, autrement dit un personnage littéraire [...] » (Brocas, 2017, p. 32).

Pennac choisit pour ce roman des types d'écrivains dogmatiques qui se font porteurs de leur propre conviction, c'est-à-dire les « vévés », qu'au moment dans lequel affirment d'être les garants de leur propre dogme deviennent des personnages romanesques. Ceux-ci représentent dans l'histoire un genre littéraire précis, celui de l'autofiction, qui s'oppose clairement à celui du roman et aux idées de l'auteur sur la fonction de l'écriture. C'est grâce à ce contraste entre les deux genres littéraires en question que nous pouvons remarquer que l'auteur continue à défendre la dimension de la fantaisie en dépit des tendances du moment où des opinions des autres. Comme le souligne Nathalie Collard : « À une époque où l'autofiction et la télé réalité occupent une place de choix, Daniel Pennac réitère sa foi dans le roman, l'invention, la fantaisie » (Collard, 2017).

D'ailleurs nous pouvons constater que cette passion pour le roman, et donc pour raconter des histoires, a été toujours présente dans la vie de Benjamin ainsi que dans la vie de l'auteur. Comme nous l'avons déjà souligné, *Au bonheur des ogres* est imprégné d'événements surréels, d'une atmosphère de rêve mais le roman est surtout parsemé de moments fantastiques où l'imagination de Benjamin produit des récits qui amusent grands et petits. Le protagoniste possède sans doute plus des autres la grande capacité de savoir raconter des histoires, ce qui est défini par Alexis Brocas « La vocation première de la littérature » (Brocas, 2017, p. 32).

Ce qui ressort ici est donc l'amour de l'auteur pour la fiction et le romanesque et en particulier c'est la figure de conteur qu'il aime mettre en relief, sans toutefois en faire un dogme (Brocas, 2017, p. 32). Sa passion pour le roman et pour le fait de raconter des histoires contraste, dans la réalité mais aussi dans ce dernier roman, avec les préférences

5 Dans *La petite marchande de prose* l'un des protagonistes est l'écrivain J. L. Babel, autrement dit JLB. Il s'agit d'un écrivain dogmatique dont le domaine est celui de la Finance. En outre nous pouvons remarquer que la question des identités fictives de Benjamin retourne ici par le fait que la tâche qui lui a été confiée est celle de remplacer le vrai auteur des romans avec toutes les conséquences qui en dérivent.

des maisons d'éditions d'aujourd'hui. Un autre entrelacement entre réalité et fiction qui s'appuie sur l'écriture et sur son moderne quête de vérité.

Dans le premier roman de la saga Malaussène les récits du soir étaient racontés aux mômes par la voix de Benjamin et ils étaient fixés par l'écriture grâce à la passion de Thérèse pour la dactylographie. Comme nous l'avons déjà souligné les histoires racontées aux enfants permettent d'éloigner le réel et de se plonger dans le monde des rêves. C'est juste le même rôle qu'ici nous pouvons attribuer au roman qui selon l'auteur doit raconter une histoire et faire de la place au plaisir de lire.

Ce qui est évident est que dans ce nouveau tome les histoires du soir ont disparu au profit de l'histoire de vérité racontée par Alceste : la vérité a ici substitué l'imagination. Enfin nous pouvons constater le fait que si pour Pennac le désir d'écrire est une prolongation de la jouissance de lire, il ne peut pas éviter de le faire à voix haute (Armel, 1997, p. 98). Benjamin aussi lorsqu'il se trouve dans le Vercors ensemble à Julie, il écoute sa compagne alors qu'elle est en train de lui lire à voix haute *Ils m'ont menti*. Nous ne pouvons pas ignorer qu'encore une fois il s'agit d'un procédé qui établit une connexion étroite entre les dimensions de la fiction et de la réalité : nous avons dans les mains un roman qui porte le même titre que celui lu par le protagoniste. Nous sommes en train de lire un récit de fiction alors que le roman homonyme lu par Benjamin se propose de raconter la vérité.

Le plaisir de lire à voix haute est aussi compté parmi les dix droits du lecteur et il s'agit d'une idée récurrente dans les romans de la saga Malaussène.⁶ Nous voyons que quand il était petit Alceste aussi écoutait les histoires de cette étrange tribu et ces dernières lui étaient racontées par ses frères rigoureusement à haute voix. Cette aptitude nous la retrouvons encore dans le moment de la réunion à laquelle la juge Talvern est convoquée et où le ministre, après avoir ouvert son carnet de toile noire, il lit la liste des personnes incriminées à voix haute.

Enfin, nous pouvons affirmer que dans ce roman la réalité et la fiction continuent à entretenir un lien indissoluble dont les faibles frontières permettent de créer une histoire où tous les événements sont caractérisés par ce jeu de mélange entre les deux dimensions.

6 Dans son essai intitulé *Comme un roman* Daniel Pennac réfléchit sur la lecture et sur le plaisir de lire : en effet selon l'auteur cette dernière ne devrait jamais être une imposition. Enfin il rédige une liste de droits du lecteur où il réclame pour ce dernier la possibilité de lire en totale liberté.

En outre nous avons l'ajout du contraste entre mensonge et vérité qui bien qu'il soit présent dans plusieurs aspects du roman il se rend visible surtout pour ce qui concerne l'écriture romanesque opposée à celle de l'autofiction. À ce sujet la position prise par l'auteur et les personnages auquel il donne la vie est évidente quand il dit : « Moi, j'écris probablement pour reproduire mon plaisir de lire » (Libiot, 2017).

2.4 La dualité des personnages : la vérité face à face avec le mensonge

Un lien étroit entre fiction et réalité continue à subsister dans toutes les nuances du récit. Nous avons remarqué qu'il y a des personnages qui sont inspirés du réel et d'autres qui existent vraiment, des procédés d'entrelacement entre les dimensions qui se manifestent à travers les habituels jeux de mélange et les lieux dont la description est rendue parfaite grâce à la réelle présence de l'écrivain.

Nous pouvons aussi observer que le contraste entre mensonge et vérité est ici central et il occupe la scène dans plusieurs occasions, à partir des vicissitudes des personnages jusqu'à arriver à leurs doutes qui deviennent par intermittence les nôtres. Le mensonge et la vérité arrivent à caractériser aussi le débat entre littérature de l'autofiction et littérature romanesque en nous ramenant encore à la plus vaste question du fictif et du réel.

Nous avons souligné précédemment que dans *Au bonheur des ogres* Benjamin possède un certain nombre d'identités fictives ce qui fait de lui un personnage qui se caractérise par le fait de se substituer aux autres. *Ils m'ont menti* nous propose un Benjamin qui conserve son statut de bouc-émissaire, ce qui ferait encore de lui un personnage à l'identité multiple. La thématique de la culpabilité fictive d'un personnage qui est accusé par les autres d'être la cause de tous les maux continue à représenter le pivot sur lequel se tient toute la narration. La recherche d'un bouc-émissaire porteur de toutes les fautes des autres persiste encore aujourd'hui. Comme l'explique la Reine Zabo en s'adressant à Benjamin : « [...] cette époque sans foi ni loi adore désigner les coupables » (Pennac, 2016, p. 269).

Par conséquent les choses ne sont pas changées et au-delà de son travail l'aptitude du protagoniste à se faire engueler demeure la même aussi dans le quotidien. En effet son destin est celui d'être accusé injustement et dans cette nouvelle histoire ce qui amuse le plus est qu'il ignore complètement les événements. Il déclare : « Le plus fort, c'est que je

n'ai rien su de tout ça. Je n'en parle ici qu'à posteriori. Consigne de C'est Un Ange : il ne faut rien dire à Benjamin. Approbation de Thérèse : Tout à fait d'accord, il a suffisamment écopé dans sa jeunesse » (Pennac, 2016, p. 213). La vérité lui a été dévoilée seulement par les événements concrets. Il n'est pas un ravisseur, il n'a kidnappé personne mais il est toutefois impliqué dans l'affaire. Benjamin est un bouc-émissaire dans toutes les circonstances.

Nous pensons par exemple au moment où il voyage sur le TGV de retour du Vercors. Il nous confesse qu'à chaque fois qu'il est sur le train il a la chance de ne payer pas le supplément pour son chien. En effet Julius s'aplati tellement bien sur la moquette jusqu'à se camoufler parfaitement. Toutefois il souligne : « Ne reste que son odeur. Généralement on me l'attribue. Du coup, pas de voisins non plus » (Pennac, 2016, p. 218). Ce qui nous amène à considérer aussi la solitude intérieure de Benjamin. Bien qu'il soit entouré par une nombreuse famille il semble parfois éprouver une certaine mélancolie.

Le protagoniste continue à être très bien payé pour exercer ce travail humiliant et nous voyons que le même Alceste, lorsqu'il est en présence de Benjamin, il donne libre cours à sa colère. Nous en avons un exemple lorsque Benjamin et son chien traversent la forêt jusqu'à arriver à la cabane forestière où Alceste est caché. Les deux ont une discussion et Alceste se défoule sur lui : Benjamin, ayant l'habitude à subir des plaintes de toute sorte, ne réagit pas. Immédiatement après le départ de ce dernier Alceste continue à crier contre lui. Enfin il déclare : « Ce con de Malaussène ! Je n'ai pas pu m'empêcher de l'engueuler jusqu'à ce qu'il soit sorti de la clairière. Ça m'a fait du bien. J'ai vraiment vidé mes poumons » (Pennac, 2016, p. 37).

Nous pouvons partir de cet épisode pour mettre en relief qu'au-delà de ses multiples identités fictives, chacune assumée à la juste occasion, Benjamin est porteur dans ce cas d'une autre identité qui s'oppose fortement à la sienne : celle d'Alceste. Ce dernier possède une personnalité qui se caractérise par une forte détermination, l'envie d'avoir succès en dépit de la douleur de sa famille et en outre c'est un personnage ancré à la vérité, c'est-à-dire au réel.

Par contre Benjamin démontre une personnalité apathique et il ne réagit pas face aux événements. Nous pouvons constater qu'Alceste est prêt à accepter les conséquences qui dérivent de la publication de son manuscrit et il sait parfaitement qu'il causera de la souffrance à sa famille. Alors qu'Alceste préfère le succès à la famille, Benjamin sacrifie

tout pour cette dernière : il a accepté un travail mortifiant seulement pour la supporter et pour assurer à ses frères une vie meilleure.

À la fois narrateur et protagoniste, nous avons vu que dans *Au bonheur des ogres* il raconte les aventures qu'il vit dans le quotidien utilisant une juste dose de fiction. Nous pouvons remarquer que dans le nouveau tome de la saga Benjamin est encore lui à raconter l'histoire même s'il sait vraiment peu des événements qu'il est en train de narrer. Mais cette fois-ci Benjamin est seulement l'un des narrateurs : en effet l'histoire est racontée aussi par les interventions d'Alceste.

Pour ce qui concerne le contraste entre vérité et mensonge, fiction et réalité il est évident qu'à ce sujet les deux possèdent des positions complètement différentes. Après que sa famille lui a menti sur la vraie identité de ses parents biologiques, Alceste insiste sur l'importance de raconter la vérité condamnant fortement le mensonge et la fiction. Par contre Benjamin est ici celui qui représente l'imagination : nous nous souvenons des bizarres histoires qu'il racontait à ses frères et des amusantes digressions qui parcouraient son quotidien. Le rêve et le fantastique propres de l'identité de Benjamin s'opposent ici à la quête acharnée de réalité conduite par Alceste.

Donc il s'agit de deux personnages porteurs de personnalités opposées qui se trouvent à confrontation mettant ici face à face le contraste entre vérité et mensonge, fiction et réalité. En effet si Alceste, au-delà de représenter le réel, incarne le contraste entre vérité et mensonge, Benjamin, symbole de la fiction, situe sa vie et ses péripéties au limite entre l'imagination et la réalité. Cette position inquiète Alceste qui considère ordure tout ce que Benjamin et les Malaussène représentent.

Nous pouvons affirmer qu'au sein de ce débat l'auteur s'amuse à créer un autre entrelacement entre les identités des protagonistes. En effet nous voyons qu'Alceste déteste Benjamin et les romans de la saga qui a eu un énorme succès lorsqu'il était petit. À ce propos nous avons un épisode où se manifeste cet entrelacement d'identités : « Quand je pense qu'un type pareil a servi de modèle à un personnage de roman ! Et que pendant toute mon adolescence ce personnage a fédéré le bas monde de la lecture d'agrément ! La coqueluche de ces années-là ! Malaussène par-ci, Malaussène par-là, il n'y avait pas moyen d'y échapper » (Pennac, 2016, p. 38).

Le narrateur est ici Alceste mais en réalité celui qui parle est l'auteur qui, à travers les pensées d'un écrivain de vérité vraie, il s'amuse avec une critique à sa saga et à son

protagoniste principal : « [...] ça m'a énormément amusé de me demander "Voyons, qu'est-ce qu'un jeune écrivain de vérité vraie contemporaine et mal embouché, penserait des Malaussène ? » (Leménager, 2017).

Nous pouvons remarquer un autre moment où Alceste fait référence à un procédé de style qui est souvent utilisé dans les récits de Benjamin, c'est-à-dire la métaphore. En effet il affirme : « La métaphore n'est pas mon fort » (Pennac, 2016, p. 169) sous-entendant donc son incapacité d'utiliser des jeux de mots et son désir d'aller droit à la vérité et au concret. Au contraire nous avons vu que la métaphore est très utilisée par Benjamin qui enrichit son langage et son imagination avec ce procédé stylistique.

Par conséquent nous avons deux personnalités opposées, celle de Benjamin et d'Alceste qui, mises à confrontation, incarnent le contraste entre vérité et mensonge, réalité et fiction. À ce contraste nous pouvons ajouter l'entrelacement entre les identités des narrateurs : Alceste critique le roman des Malaussène écrit par Benjamin, mais en réalité c'est le même Pennac qui se feint un écrivain contemporain et il cherche à deviner ce que ce dernier pense à propos de ses romans. Un mélange de fiction et réalité qui englobe aussi le contraste entre mensonge et vérité et qui se rend visible à travers les procédés habituels de l'auteur.

L'opposition entre fiction et réalité, mensonge et vérité est incarné aussi par la double identité possédée par la sœur de Benjamin, Verdun. Nous pouvons souligner le fait que pendant son enfance elle passait ses vacances avec son frère, Julie et ses neveux. Elle était une petite-fille qui aimait la nature et Benjamin se souvient des merveilleux moments dans lesquels les petits jouaient ensemble dans les verdoyantes vallées du Vercors.

C'est le lieu qu'il considère parfait pour la croissance des enfants et comme il le souligne lui-même : « L'immensité convient à l'enfance que l'éternité habite encore » (Pennac, 2016, p. 31). Dans l'instant où Benjamin pense à ces moments heureux il se rappelle de certains dialogues entre les mêmes et en particulier à l'épisode où Verdun soigne une buse tellement bien que l'oiseau ne la laissera plus. Il pense à Verdun comme à une petite-fille courageuse et à l'avenir lumineux et il dit : « La jeune fille et l'oiseau faisaient face au monde. Elles avaient le même regard. Le monde en fut intimidé. Y compris les examinateurs et les jurés de concours » (Pennac, 2016, p. 32).

En effet, après une enfance où Benjamin fit ainsi que le monde de la fantaisie

prédominât, le réel s'installa dans la vie de Verdun qui est aujourd'hui la juge Talvern. Après s'être épousée avec Ludovic elle a commencé à suivre son intérêt pour le Droit qui l'a conduite à recouvrir ce rôle. Nous pouvons constater que Verdun est décrite par Benjamin comme une personne différente par rapport à la juge Talvern comme si quand elle exerce sa fonction elle assumait une autre identité.

Nous voyons qu'il n'est resté presque rien de la petite-fille qui jouait sur les montagnes du Vercors. Aujourd'hui la juge Talvern est une femme sérieuse et très attachée à la réalité qui a sacrifié sa jeunesse pour sa carrière. Lorsqu'elle est indécise si rendre ses démissions ou maintenir son emploi, la voix du narrateur fouille dans ses pensées : « Aurait-elle jamais songé à rendre son tablier sans eux ? Non, à coup sûr non, vieille juge légendaire elle serait devenue. Elle l'est déjà, légendaire et vieille, en dépit de son jeune âge » (Pennac, 2016, p. 255).

Elle est décrite comme : « [...] la juge à la fine moustache, aux cheveux gras, aux lourdes lunettes, aux sandales de jésuite et à la jupe plissée [...] » (Pennac, 2016, p. 47). Une femme qui néglige son aspect extérieur pour privilégier celui intérieur. Mais nous pouvons affirmer qu'il s'agit d'un sort de couverture puisque celui de la juge n'est pas son vrai aspect et nous en avons la confirmation quand elle se réveille le matin : « La juge Talvern, qui n'avait pas encore mis ses lunettes, ni aplati et graissé ses cheveux, ni ombré d'un fin duvet sa lèvre supérieure, ni vissé autour de sa taille le kilt qui la rendait inapprochable, la juge tendit les bras à la masse floue qui s'avançait vers elle » (Pennac, 2016, p. 49).

Donc il est évident que ce personnage possède une double identité qui est ici représentée par son rôle institutionnel. Lorsqu'elle doit exercer son boulot, Verdun transforme son image extérieure jusqu'à assumer presque une autre identité. Exactement comme Benjamin qui s'habillait de fiction portant son « costume de fonction » de la même manière Verdun devient la juge Talvern lorsqu'elle s'habille conforme à son boulot et elle se dédie au Droit : « Le Droit est le coffre-fort où elle a remis ses ardeurs. Chaque matin, quand elle pénètre dans ce coffre, elle déclenche une douche froide qui la glace jusqu'au soir. Elle aime ça. Lucidité. Voilà le Droit » (Pennac, 2016, p. 255).

Il est évident que Verdun ne ressemble nullement à la juge Talvern : son emploi suppose un détachement des aspects sentimentaux et il lui impose une certaine froideur et sang-froid, caractéristiques qu'elle ne démontre pas quand elle se trouve avec son mari

et sa famille. En effet nous pouvons constater que lorsqu'elle doit exercer ses fonctions Verdun assume une identité qui cache sa réelle tendresse.

Nous en avons l'épreuve au moment où elle est cachée dans la Citroën de haute fonction et elle pense à l'inspecteur Van Thian qui lui a transmis sa passion pour le Droit. C'est dans ce moment qu'elle se rappelle affectueusement de son odeur familière : « [...] comme si elle sentait encore entre ses cuisses et ses aisselles les lanières du baudrier dans lequel Thian la portait et, près de son cœur, la protubérance du holster. Ah ! Dans ses narines aussi, ce mélange de merlot et de fleur d'oranger ... » (Pennac, 2016, p. 255).

Comme nous l'avons déjà remarqué, si les deux identités possédées par Verdun représentent ici l'entrelacement entre l'univers de la fiction et celui de la réalité, dans le moment où elle doit décider de l'avenir de ses neveux le contraste entre mensonge et vérité se rend central. Pour exercer correctement son boulot la juge Talvern devrait dénoncer les kidnappeurs qui ont enlevé Lapietà mais Verdun ne peut pas le faire puisque les ravisseurs font partie de son noyau familial.

C'est dans ce moment qu'elle est douteuse sur le fait de poursuivre ou pas sa carrière. L'indécision porte sur le contraste entre mensonge et vérité. Pour le respect de sa position la juge devrait éloigner chaque implication sentimentale mais Verdun ne peut pas oublier l'affect pour sa famille. Enfin, nous voyons qu'elle continue à exercer son boulot puisque les devoirs qui dérivent de sa fonction sont trop grands et elle ne peut pas les ignorer : elle choisit donc de mentir pour préserver la sécurité de ses neveux.

Comme le souligne Alexis Brocas, pendant que la juge Talvern se maquille pour s'enlaidir Lapietà maquille son épouse en Claudia Cardinale (Brocas, 2017, p. 32). En effet il est intéressant d'observer qu'alors que la juge Talvern néglige son aspect Ariana Lapietà fait le possible pour s'habiller et se maquiller afin de satisfaire les attentes de son mari. Elle est décrite comme une femme d'un certain âge mais qui est encore très belle. Toutefois ceci ne suffit pas pour Georges Lapietà qui exige d'elle une image extérieure plus jeune.

Nous pouvons affirmer qu'aussi pour ce qui concerne ce personnage nous avons la construction d'une identité fictive, presque mensongère, qui est assumée par la femme seulement pour ne décevoir pas son mari. Cette image ne correspond pas à sa vraie identité et nous voyons que lors de la visite du capitain Titus la même Ariana Lapietà affirme de ne se regarder jamais dans la glace et de ne posséder pas des miroirs.

À ce point après la réponse d'Ariana le capitain Titus observe : « Tout à fait impossible. Quand on veut à ce point ressembler à une image, on joue forcément du miroir » (Pennac, 2016, p. 80). Donc il remarque lui-même la construction fictive d'une autre identité représentée ici par Claudia Cardinale. Cette dernière est l'identité fictive qu'Ariana Lapietà assume le matin lorsqu'elle se réveille et son mari prétend qu'elle lui ressemble : « Maquilleuses, coiffeuses, manucures et masseuses débarquaient chaque matin pour restituer à Georges Lapietà l'image définitive qu'il s'était faite d'Ariana Lapietà à dix-sept ans et qu'elle ne montrait qu'à lui, ou presque » (Pennac, 2016, p. 81).

Lors d'un entretien avec l'auteur Alexis Brocas constate la tendance de l'auteur à construire des figures d'opposition et il lui demande s'il s'agit d'un procédé qu'il met en œuvre consciemment. Pennac nous confirme que le contraste entre Alceste et Benjamin, entre la juge Talvern et Verdun mais aussi celui entre Coudrier et Legendre sont des contraintes nécessaires dans ses romans et il ajoute : « [...] ces jeux d'opposition sont les flonflons de l'orchestre si je puis dire. Ça court tout au long des Malaussène [...] » (Brocas, 2017, p. 32).

2.5 La quête de vérité jusqu'à l'excès de cohérence

Ce qui en résulte est que Benjamin possède encore une identité multiple qu'ici se manifeste surtout à travers son rôle de bouc-émissaire et les vicissitudes du quotidien. Dans ce roman son identité s'oppose nettement à celle d'Alceste à cause de deux caractères complètement différents et deux positions qui contrastent fortement dans le milieu du fictif et du réel mais aussi dans celui de la vérité et du mensonge. Au même temps la juge Talvern aussi possède une identité fictive qui reflète évidemment le contraste entre mensonge et vérité. Il s'agit d'une dualité qui est présente aussi dans le personnage d'Ariana Lapietà qui modifie son image jusqu'à ressembler à Claudia Cardinale.

Comme nous l'avons déjà souligné, la quête constante de vérité qui parcourt tout le roman peut amener à des résultats catastrophiques. En particulier pour ce qui concerne l'intrigue policière « Le désir même de créer un ordre dans le désordre de l'existence peut mener à des actes malhonnêtes et souvent dangereux » (Bond, 1998, p. 59). Sans aucun doute l'un des résultats les plus désastreux de la recherche de la vérité c'est la cohérence.

À ce propos le commissaire Coudrier est en train d'écrire un bouquin qui s'appel-

lera *Le cas Malaussène*. Il s'agit juste d'un essai qui met en évidence l'innocence de Benjamin et il présente la cohérence comme la source principale des erreurs judiciaires. Nous avons vu que Benjamin est toujours impliqué dans les intrigues policières même s'il n'a rien à voir avec les événements et cette fois il est aussi totalement à l'obscur de ce qui s'est passé. S'il est piégé dans toutes les situations paradoxales qui se vérifient autour de lui est exclusivement pour le fait que la réalité dépasse souvent la fantaisie et le hasard n'est pas compté parmi les possibilités de la police judiciaire.

En effet, ce dernier joue un rôle si important dans la vie de Benjamin qu'il est considéré par l'auteur comme l'un des personnages qui font partie de ses histoires et par conséquent il se trouve aussi à côté des autres protagonistes dans le glossaire au fond du roman. La recherche de cohérence amène toujours les policiers à considérer les événements casuels qui surviennent à Benjamin comme l'épreuve de son implication dans les affaires sans penser aux conséquences que le hasard peut avoir sur la vie du protagoniste.

À ce point, nous pouvons introduire une autre opposition d'identités qui se rend visible dans la figure du commissaire divisionnaire Coudrier qui trouve un antagoniste dans le personnage de Xavier Legendre. En effet, lorsqu'il est allé à la retraite, le commissaire a été substitué par son gendre qui exerce son travail le mieux possible mais il n'arrive pas à égaler sa sagesse. Il est décrit comme un homme froid qui n'a plus de rêves, et ce que nous savons de lui est que « Succéder au commissaire divisionnaire Coudrier, son beau-père, avait été le projet de sa jeunesse. Une fois ce but atteint, il n'avait plus rien désiré avec ardeur » (Pennac, 2016, p. 284).

Legendre mène l'enquête concernant l'affaire Lapietà et nous voyons qu'il cherche à convaincre l'Abbé à accepter la remise publique de la rançon exigée par les ravisseurs : ce dernier se dit déterminé à ne céder pas puisque « La Charité ne saurait se nourrir de l'argent du crime » (Pennac, 2016, p. 220), ce qui énerve énormément Legendre qui avait déjà convoqué les media pour l'événement. La morale ne devrait pas influencer sur les décisions de la Justice.

Il est présenté comme un personnage glacial qui donne la priorité à son travail plutôt qu'aux affects familiaux. Nous en avons un exemple lorsqu'il est en train d'interroger Benjamin sur l'affaire Lapietà et son portable sonne. C'est alors qu'après avoir répondu il dit : « – Ce n'est rien. La famille. Je vous écoute. » (Pennac, 2016, p. 292) Nous serons informés après du contenu du coup de fil reçu par Legendre.

C'était Coudrier à l'appareil qui voulait parler avec son gendre à propos de Malaussène. En effet ce qu'il lui reproche est d'arriver le plus souvent à des conclusions hâtives : accusant Benjamin s'appuyant seulement sur l'interview télévisée, sur ses déclarations à propos des jeunes et sur le fait qu'il cache quelqu'un dans une cabane dans le Vercors sa recherche de la vérité arrive sans doute à un excès de cohérence.

C'est ainsi que Legendre finit par causer de graves problèmes à Benjamin qui est accusé simplement parce que ce qu'il fait et ce qu'il dit rentrent dans l'image du coupable parfait : « – Enlèvement et séquestration, apologie du kidnapping, incitation publique à la désobéissance civile. » sont les injustes chefs d'accusation imputés à Benjamin.

Comme le souligne Julien Bisson « Ce roman interroge justement la fabrication des personnages, la superposition entre réalité et fiction » (Bisson, 2017). En effet nous pouvons constater qu'aussi dans ce cas Benjamin assume l'identité d'un criminel coupable de l'enlèvement de Lapietà même s'il n'a rien à voir avec les événements : les policiers ont construit sur lui l'image du ravisseur en s'appuyant seulement à des déductions.

Donc nous pouvons affirmer que Coudrier représente le policier porteur de sagesse, celui qui a compris que le hasard peut intervenir dans le quotidien. Dans ce point de vue il est évident que Legendre incarne ici une quête de vérité tellement acharnée qu'elle devient une recherche de cohérence : elle amène à des résultats erronés et à la construction d'un coupable fictif.

Lors de l'interrogatoire auquel il est soumis, Benjamin souligne que Legendre est un type de flic qui n'interroge que pour s'aider à déduire et il ajoute : « Le vieux Coudrier avait raison sur ce point, c'était une machine à tisser la cohérence. Il ne laissait rien au hasard. Le roi du dossier bien ficelé » (Pennac, 2016, p. 290). Toutefois, comme le soutient Pennac : « La vie n'a pas la cohérence d'une instruction judiciaire » (Brocas, 2017, p. 32) et c'est exactement ce que le commissaire Coudrier a compris pendant ses années de service. C'est le hasard qui a souvent le pouvoir de bouleverser le réel et l'ordre ne joue presque jamais le rôle du protagoniste, surtout dans la vie des Malaussène.

En effet selon l'auteur la quête de cohérence et d'une structure caractérise seulement le romanesque puisque dans la vie il n'y a rien de cohérent et le hasard fait partie du quotidien (Bisson, 2017). Par conséquent dans le milieu policier aussi on devrait tenir compte du rôle du hasard puisque la recherche de la vérité confine dangereusement avec la recherche de la cohérence et donc elle peut amener à l'erreur judiciaire.

Enfin nous ne pouvons ne pas ajouter ici une considération faite par Christine Ferniot pour le magazine *Lire* et qui semble résumer toutes les thématiques abordées jusqu'ici. En effet elle affirme : « Daniel Pennac s'installe toujours à la lisière du rêve et de la réalité, entre fantaisie et réalisme, entre rites farfelus et références littéraires. Il aime ainsi nous entraîner dans un monde aux apparences apaisantes pour mieux nous attirer de l'autre côté du miroir » (Ferniot, 1997).

Chapitre 3 : La fiction au service de la réalité

3.1 *Un regard critique sur la société de consommation*

« Nous sommes en 24 décembre, il est seize heures quinze, le Magasin est bourré. Une foule épaisse de clients écrasés de cadeaux obstrue les allées. [...] Sourires crispés, sueur luisante, injures sourdes, regards haineux, hurlements terrifiés des enfants happés par des pères de Noël hydrophiles » (Pennac, 1997, p. 11). C'est avec les mots de Benjamin Malaussène que nous pouvons parfaitement imaginer le chaos qui règne dans le Magasin de Paris le jour de la veille de Noël. Nous avons déjà souligné que le célèbre bouc-émissaire de Daniel Pennac réussit à amuser le lecteur avec ses descriptions minutieuses et ses métaphores originales : ses pensées irrévérencieuses donnent forme à un monde où l'imaginaire cohabite avec le réel.

Après avoir apuré que sa considération du roman est celle d'un genre littéraire écrit pour le plaisir de lire, nous pouvons souligner le fait que l'auteur recourt à ces procédés avec l'intention d'apporter aux lecteurs un soulagement à des maux psychologiques ou physiques, de pousser à la lecture d'autres livres et d'offrir une compagnie, au sens ontologique (Bisson, 2017). Toutefois il saute aux yeux que dans les digressions faites par Benjamin lors de ses épuisantes journées dans le Magasin de Paris, l'imagination et le comique servent parfois à dissimuler, ou peut-être à mettre en relief, des critiques voilées à propos de notre société.

C'est exactement une critique à la société de consommation ce que les lignes que nous avons citées à titre d'exemple ci-dessus mettent en évidence. Un regard à l'apparence léger et gai mais qui nous sert sous les yeux la vraie nature du Noël dans la société contemporaine : magasins pris d'assaut, stress, achats inutiles, fausse bonté d'âme, le tout orchestré par de typiques comportements collectifs. Nous retrouvons encore une fois la construction fictive d'un monde de rêve représenté ici par le Magasin, lieu de l'invention où tout ressemble à un paradis et où le bonheur domine laissant bien caché à Belleville les vraies problématiques sociales.

Il s'agit d'une joie qui apparaît presque imposée, comme si le fait d'être bon et heureux dans la période de Noël était une sorte d'obligation. Toute cette atmosphère de fiction qui s'introduit dans le Magasin résulte presque étouffante et elle met tellement mal à l'aise Benjamin qu'il nous dit : « Je me laisse emporter par l'escalator, avec un certain

soulagement, comme si j'espérais trouver plus d'air en altitude » (Pennac, 1997, p. 13). Le Magasin bondé, « temple de l'espérance matérialiste », est présenté ici comme le symbole du capitalisme et du commerce. L'ambiance paradisiaque qui entoure les clients, le fait ressembler à un lieu où tous les rêves peuvent se réaliser et dont l'apparence cache une vérité terrifiante : des ogres croqueurs d'enfants.

C'est toujours avec la métaphore que l'auteur nous met face-à-face avec le grand monstre créé par le capitalisme. Lorsqu'il se trouve au bureau des Réclamations et il est sur le point de plaindre ses habituelles larmes fictives, il nous offre une géniale description du Magasin en disant : « Un cœur impitoyable pulse des globules supplémentaires dans les artères bouchées. L'humanité entière me paraît ramper sous un gigantesque paquet cadeau. De jolis ballons translucides montent sans discontinuer du rayon des jouets pour s'agglutiner là-haut, contre la verrière dépoile. » Enfin il ajout « La lumière du jour filtre à travers ces grappes multicolores. C'est beau » (Pennac, 1997, p. 16).

L'atmosphère du Magasin dans les périodes de fêtes résulte presque féerique, avec les couleurs des décorations de Noël qui rencontrent la lumière des blanches journées d'hiver et comme le souligne Benjamin tout c'est beau, ravissante. Mais c'est seulement de la fiction : le tout est savamment orchestré par les lois du marché. Cette fête à l'apparence joyeuse se caractérise par l'hypocrisie des gens qui feignent d'être plus gentils et généreux mais qui en réalité continuent à être eux-mêmes.

L'égoïsme et la fausseté de ce monde ressortissent clairement à travers le comportement des clients lorsque la première bombe explose juste le 24 décembre, probablement l'un des jours les plus frénétiques de l'année où les gens envahissent les magasins et les supermarchés dans une course folle est angoissée. C'est dans ce moment que Benjamin nous décrit la réaction spontanée de la clientèle après l'explosion : « La panique des clients est totale. Ils cherchent tous une sortie. Les plus costauds marchent sur les plus faibles. [...] Un grand type à veste violette est jeté à travers une vitrine de cosmétiques » (Pennac, 1997, p. 18).

Quelques minutes avant l'explosion tous étaient à la recherche de cadeaux à échanger l'un avec l'autre et maintenant c'est chacun pour soi. Tous se soucient seulement d'échapper du Magasin sans se faire aucun scrupule pour la vie d'autrui : « Un amas de corps hérissés de bras et de jambes obstrue l'escalier roulant. Les clients remontent quatre à quatre l'escalier qui descend, mais refluent sous la poussée d'une vague venue

d'en haut. Le temps de s'expliquer, tout le monde arrive au pied de l'escalator et bascule sur le bouchon humain. Ça grouille et ça hurle » (Pennac, 1997, p. 19).

La folle, les longues files, l'explosion, la panique et la course vers la sortie ont mis à l'épreuve la patience de Benjamin. Lorsqu'il se trouve à l'extérieur il peut constater que les gens n'ont pas complètement laissé le Magasin puisqu'ils sont tous là devant qui attendent curieux de voir ce qui se passera. D'ailleurs il éprouve du soulagement, il peut finalement respirer et c'est seulement à ce moment qu'il comprend jusqu'à quel point la consommation capitaliste lui provoque une sensation d'étouffement. En effet il constate : « Dehors, la foule amassée attend de voir sauter le Magasin tout entier. Le froid glacial m'apprend que je mourais de chaleur » (Pennac, 1997, p. 21-22).

Nous avons vu que Benjamin est un personnage qui se distancie nettement du monde du commerce et il préfère plutôt la solitude et le silence du Vercors. Protagoniste amorphe et atypique, il fait tout le possible pour n'avoir rien à faire avec la réalité et le monde contemporain. Il utilise l'imagination, le comique et comme le remarque Alceste il arrive même à se cacher sur les montagnes sans télé, sans journaux, sans contemporaines pour réussir à échapper du réel. Malgré lui c'est ce dernier qui semble le rattraper à chaque fois. Pennac lui-même nous confirme : « Oui, Malaussène, c'est l'anti-consommation absolue, et le degré zéro de la curiosité médiatique [...] » (Leménager, 2017).

Nous en avons l'épreuve aussi au moment où les explosions qui se vérifient à l'intérieur du Magasin portent Benjamin à avoir des problèmes d'ouïe. Toutefois dans les occasions où il devient presque sourd il semble n'être pas particulièrement affligé pour son état. En effet pendant ses crises de surdité il constate combien il se sent soulagé de ne sentir plus la confusion et le frénétisme typiques de ce lieu mais aussi les mots des gens qui l'entourent. En effet juste après la deuxième explosion il affirme : « Preuve que l'Histoire se répète toujours dans le pire, le petit pompier de la dernière fois commence à m'expliquer le coup. Ses deux limaces roses gigotent sous la fine moustache. Mais – joie ! – je ne l'entends pas » (Pennac, 1997, p. 63).

Mais encore nous pouvons remarquer qu'après l'explosion de la dernière bombe Benjamin se réveille à l'hôpital où il est entouré d'une équipe de médecins et il se demande pourquoi les ogres ont décidé de le faire passer pour le coupable de tout. À ce point il souhaite de rester sourd ce qui serait presque une consolation pour lui et donc il affirme : « Si au moins je pouvais ne plus rien entendre jusqu'au bout. Mais non, le maître

blanc n'a pas volé ses diplômes. Alors, forcément, il me débouche » (Pennac, 1997, p. 278).

Pour revenir au moment qui suit le désordre due à la première explosion, nous pouvons remarquer que toutes les personnes qui sont réunies à la sortie du Magasin regardent curieuses le bâtiment, et malgré la peur, elles attendent une nouvelle explosion. Nous avons ici une critique implicite à la curiosité du monde contemporaine qui arrive jusqu'à l'immoral et à l'insensible. En effet nous nous rappelons qu'à l'intérieur du Magasin ils ne sont pas tous sortis sains et sauves : lorsque la bombe a éclaté une personne a perdu la vie.

Nous voyons qu'encore une fois l'hypocrisie des gens est mise en relief par cette quête irrespectueuse de nouveauté qui se montre indifférente par rapport aux mésaventures des autres. Après une violente explosion qui pourrait avoir causée plus d'une victime, la foule curieuse en attende une autre et c'est ainsi que nous avons la démonstration d'une société moderne contemporaine qui devient souvent égoïste et désintéressée de la vie d'autrui. Les clients sont tellement curieux qu'ils arrivent à remplir le Magasin aussi dans les jours suivants le Noël avec le désir d'assister à une nouvelle explosion éventuellement avec des meurtres. C'est ici que Benjamin affirme : « Quand je redescends, le rayon des jouets est noir de monde. – C'est la première fois qu'on vend davantage un 26 décembre qu'un 24 ! » (Pennac, 1997, p. 48).

Toutefois après la vague d'intérêt qui renverse le Magasin juste après les fêtes, le flux de clientèle commence lentement à s'atténuer et tout revient à la normale. Les clients, si intéressés aux événements concernant le Magasin, commencent à diminuer lorsque dans les semaines suivantes aucune explosion ne se vérifie pas. D'autre coté les employés aussi, qui avaient fait de l'affaire de bombes l'argument principal de leurs discussions, ils semblent maintenant avoir tout oublié.

En effet Benjamin affirme : « Il n'y a pas eu de bombe le lendemain. Ni le jour d'après. Ni les jours suivants. L'inquiétude des collègues est peu à peu retombée. Ce n'est bientôt plus un sujet de conversation. C'est à peine un souvenir. Le Magasin a repris son rythme de croisière. Il vogue au large des contingences explosives » (Pennac, 1997, p. 57). Donc nous pouvons constater qu'après la nouveauté le Magasin est le centre de la curiosité des clients mais après l'attrait initiale, au moment où aucune nouveauté se pro-

duit, ils commencent à oublier les événements sans se soucier de la victime ce qui souligne le fort individualisme qui affecte la société contemporaine.

C'est seulement après l'explosion de la troisième bombe que les clients commencent à remplir de nouveau le Magasin attirés par les étranges événements. C'est ainsi qui ressort toute la stupeur de Benjamin qui constate le bizarre comportement de la masse : « Il faut croire que la clientèle aime ça. Un faux-semblant de danger qui émoustille le prurit consommatoire. Le désir, aussi, de voir à quoi peut ressembler un magasin où explosent des bombes » (Pennac, 1997, p. 97).

En effet l'absurde est que les clients semblent presque amusés d'entrer dans un Magasin où il y a eu des décès. « Les flics continuent de fouiller employés et clients qui lèvent les bras en rigolant » (Pennac, 1997, p. 57). Les clients sont ici envisagés comme des indiscrets scrutateurs qui s'amuse pour les contrôles effectués avant d'entrer montrant leur hypocrisie et leur manque de sensibilité face à la douleur des victimes et aux tristes événements.

Nous pouvons aussi mettre en évidence le moment où le protagoniste se dirige vers le Magasin le lendemain de la première explosion. Pendant qu'il se promène vers le métro il apprend que la nouvelle s'est déjà répandue : c'est le 26 décembre et dans le journal qu'il vient d'acheter il retrouve immédiatement « le monstrueux attentat du Magasin ». Ce que nous pouvons remarquer ici c'est le fait que la presse cherche à rendre plus captivante et suggestive l'affaire des bombes et elle gonfle la question jusqu'à la limite en arrivant à faire des considérations presque honteuses, en effet : « Comme un seul mort ne suffit pas, l'auteur de l'article décrit le spectacle auquel on *aurait pu* assister s'il y en avait eu une dizaine ! » (Pennac, 1997, p. 36).

Benjamin semble être le seul à s'apercevoir de l'inhumanité des affirmations du journal puisque lisant les lignes suivantes il désire seulement s'éloigner des gens qui l'entourent comme à se distancier de l'hypocrisie, de l'individualisme et de l'égoïsme de la société de laquelle il ne voudrait pas faire partie. La question des bombes intéresse à tel point que le fait que l'explosion a tué un client ne semble donner du souci à personne.

En effet il continue en disant : « Puis le journaliste consacre tout de même quelques lignes à la biographie du défunt. [...] Je n'hallucine pas, j'ai bien lu "par bonheur était célibataire et sans enfants". Je regarde autour de moi : le fait que le Dieu Hasard bute "par bonheur" les célibataires en priorité, ne semble pas perturber le petit monde familial

du métropolitain ». Enfin il ajoute : « Ça me met de si bonne humeur que je descends à République, résolu à faire le reste du chemin à pied » (Pennac, 1997, p. 36-37).

Donc ce que l'auteur pense à propos du développement du capitalisme dans l'époque contemporaine est évident et sa position est explicitée aussi par lui-même lors d'un entretien pour le *Magazine Littéraire* où il affirme : « Nous vivons dans une société judéo-chrétienne dont l'idéal n'est pas le partage, mais l'accumulation du bénéfice. Nous achetons des voitures alors que nos villes sont remplies d'interdictions de stationner. L'injonction contradictoire, le *doublebind*, se manifeste dans tous les secteurs de notre vie » (Armel, 1997).

Toujours restant dans le contexte du Magasin nous pouvons remarquer que la figure de Benjamin Malaussène met en relief une critique au monde du travail souvent peuplé par employeurs qui étouffent les droits de leurs employés. Nous voyons que dans ce cas le protagoniste accepte le travail qui lui est offert seulement pour nécessité mais il est évident que Sainclair et Lehmann profitent de sa situation pour lui confier un rôle avilissant et comme s'il ne suffisait pas ils ne perdent pas l'occasion pour se moquer de lui et de son boulot.

Après l'une des habituelles plaintes des clients Benjamin a une discussion avec Lehmann où ressort clairement cette injustice et les positions prises par les deux antagonistes : « – Ça suffit pour aujourd'hui, Lehmann, je rentre chez moi, Théo me remplacera si nécessaire. Le rire de Lehmann se coince dans sa gorge. – Cette lope n'est pas payé pour ça ! – Personne ne devrait pas être payé pour ça. Il met tout le mépris possible dans son sourire avant de répondre : – C'est bien mon avis [...] » (Pennac, 1997, p. 48).

Sainclair et Lehmann représentent des typologies de personnages qui possèdent une apparence trompeuse puisqu'ils se montrent gentils, souriants et presque parfaits mais en réalité ils sont exactement le contraire. Dans un entretien avec les deux Benjamin lui-même remarque l'aptitude à la construction d'une identité à l'apparence agréable au moment où « Sainclair se confectionne un air franchement désolé » ou il chasse de son bureau « [...] une poussière fictive » (Pennac, 1997, p. 100).

C'est juste dans cet entretien que Sainclair montre sa vraie nature de patron égoïste qui ne se soucie nullement de ses employés : la seule chose qui lui importe c'est le profit quel qu'en soit le prix. Si pour gagner de l'argent il doit humilier quelqu'un, détruire sa dignité et le faire passer pour coupable voilà qu'il est totalement prêt à le faire. Il arrive

jusqu'à nier la fonction de bouc-émissaire affirmant que celle de Contrôle Technique est naturellement censée d'accueillir des réclamations de la clientèle. C'est à ce point que Benjamin affirme : « Je l'écoute et je crois rêver. Cette fonction est, ici, totalement bidon, il le sait, et je lui dis qu'il le sait » (Pennac, 1997, p. 101).

Donc un personnage à l'apparence gentil, calme, doué de style et avec un savoir-faire qui étonne mais qui en réalité est essentiellement égocentrique, avare et insensible. Il s'agit d'un homme qu'incarne parfaitement le monde du commerce capitaliste lequel utilise des astuces pour profiter au maximum de ses employés mais aussi de ses clients qui sont trompés par lui avec des feintes engueulades qui les poussent à retirer leurs plaintes et donc à ne faire valoir complètement leurs droits. Il s'agit donc de l'image d'une typologie de patron qui se montre impassible et impitoyable face à ceux qui travaillent pour lui et il semble prêt à tout pour remporter du bénéfice. Comme le souligne Benjamin, Sainclair : « [...] il est vieux comme le monde » (Pennac, 1997, p. 103).

L'image du patron revient aussi par le personnage de Lapietà. Défini par Pennac « un salopard ludique » il est décrit par lui comme un personnage échevelé qui manifeste une certaine curiosité à l'égard du monde tel qu'il va et tel qu'il lui rapporte (Leménager, 2017). C'est un homme qui se soucie seulement du gain et qui n'a pas aucun scrupule à tromper les autres pour obtenir des bénéfices pour soi-même. Nous voyons que lorsqu'il est enlevé il cherche à deviner qui pourraient être les coupables et il commence à faire une liste des gens qui ont des comptes à régler avec lui. Il s'agit de personnes qui ont été offensées par lui et qui pourraient donc avoir un désir de vengeance.

Lorsqu'elle est en train d'écouter le monologue de Lapietà la juge Talvern constate le moyen dans lequel il parle à ses ravisseurs : il semble avoir du talent avec les mots. C'est ce qui remarque Tuc aussi lorsque Lapietà explique à ses ravisseurs les conséquences pénales de cet enlèvement ce qui fait inquiéter C'Est Un Ange : « – C'est son truc, le rassura Tuc, il a toujours parlé aux gens comme s'il les avait vu naître. Qu'il te connaisse ou pas, aucune importance, de toute façon, à part ma mère, il ne *voit* personne. Tu serais devant lui qu'il ne te verrait davantage » (Pennac, 2016, p. 187).

Ensuite il continue en disant : « – Et pourtant il reconnaît tout le monde. C'est ce qu'on appelle une intelligence politique » (Pennac, 2016, p. 187). C'est avec cet extrait que nous pouvons remarquer que tout le désintérêt et l'insensibilité de ce personnage envers les autres se rend visibles : exactement comme Sainclair il démontre un grand

égocentrisme qui va de pair avec son avidité. Son amour pour l'argent se situe au-dessus de tout le reste.

Il s'agit encore une fois d'un archétype ce qui nous est confirmé aussi par les constatations du narrateur qui souligne l'habitude de la juge à écouter des semblables discours et il met en relief la position de l'auteur déclarant : « L'aura-t-elle suffisamment entendue, cette voix de galets roulants qui charrie les arguments comme autant de béliers, ce flot de convictions qui brise les résistances, entraîne les adhésions, suscite tous les espoirs, inspire toutes les craintes, ce Niagara ininterrompu que jamais ne ralentissent le doute, la plus petite peur, la moindre retenue » (Pennac, 2016, p. 194).

À ce point nous pouvons affirmer que Lapietà incarne parfaitement l'image d'un type de patron lequel, exactement comme Sainclair, a à cœur ses intérêts et son gain au détriment des autres mais il représente aussi l'archétype de l'homme politique contemporain. À ce sujet la position prise par l'écrivain est assez claire quand il dit : « C'est le genre de grand patron qui mange à tous les râteliers rentables et fait dans la séduction virile : Ayez confiance mes enfants, avec moi vous boufferez le monde en devenant quelqu'un ». Enfin il ajoute : « C'est un archétype, qui pourtant n'est en pas un. Les gars qui ne paraît pas vrai et qu'on retrouve du jour au lendemain président des États-Unis d'Amérique » (Brocas, 2017, p. 32).

3.2 Face aux nouvelles technologies

L'in vraisemblable et amusante histoire racontée dans les romans en question laisse donc l'espace à des interventions critiques de l'auteur sur la politique, le commerce capitaliste et le monde du travail. Dans ce sens l'histoire, le roman et l'imagination sont mis au service d'un regard critique sur la réalité laquelle n'échappe pas aux yeux attentifs de l'écrivain. Nous pouvons remarquer que dans la société contemporaine aussi il y a un mélange de réalité et fiction qui ressort essentiellement de la fausseté des comportements collectifs mais aussi individuels qui sont orientés uniquement au bénéfice personnel. Pennac déclare : « Tout le monde ment ! À condition que le mensonge soit rentable » (Bisson, 2017).

Nous pouvons partir de cette affirmation pour mettre en évidence comment le contraste entre vérité et mensonge renforce l'idée de l'hypocrisie de la société qui se démontre en général vouée à l'individualisme et au profit personnel. Dans le roman aussi

tous arrivent à mentir : les parents d'Alceste, la juge Talvern et même la famille de Benjamin toute entière. Toutefois si c'est vrai que tous mentent il est vrai aussi que nous pratiquons une constante recherche de vérité. Nous voyons par exemple que Lapietà semble presque obsédé par le désir de connaître qui l'a enlevé continuant incessamment à parler et à questionner ses ravisseurs et Alceste arrive à se venger pour le fait de n'avoir jamais su une vérité pour lui vitale et encore nous avons une longue quête policière qui cherche le coupable du kidnapping.

En effet « cette époque sans foi ni loi adore désigner les coupables » (Pennac, 2016, p. 269). La recherche de vérité semble être menée dans une façon si obstinée juste pour trouver un responsable et pour reverser sur lui chaque faute éprouvant ainsi un certain soulagement. Nous en avons l'épreuve avec les accusations faites à Benjamin qui se démontrent faibles et qui ne s'appuient pas sur des bases solides mais aussi avec un débat télévisé qui semble être mis en place juste pour le plaisir de l'accusation.

Les nouvelles technologies semblent être dans la cible de l'auteur qui en souligne l'aspect fictif toujours avec un certain sarcasme. Certains programmes télévisés sont envisagés ici comme des produits commerciaux qui se proposent de mettre en scène la vérité alors que tout ce qui se passe dans ceux-ci n'est que de la fiction. En effet tout nous est présenté comme un ring dans lequel, plus qu'un débat, on dirait qu'il aura lieu un combat : ce qui est décrit dans le roman est un programme qui vise à réconcilier des gens qui doivent s'affronter l'un face à l'autre aidées par les questions d'un animateur.

Ce qui est mis en relief c'est que la transmission vise à créer du spectacle autour aux malchances des autres. Avant de commencer « L'animateur, dynamique et souriant, hurle joyeusement le nom des participants, qui, applaudis par la claque mécanique, viennent s'asseoir face à un fauteuil vide » (Pennac, 2016, p. 134). Ce qui met en évidence cet aspect de comédie assumé par les drames familiaux qui sont proposés par la télé. De la même façon nous voyons que dans le moment dans lequel les parties entrent et le débat se fait intense l'animateur n'hésite pas à faire des blagues à propos de la situation de la famille provoquant ainsi l'hilarité du public. À ce point c'est la sœur d'Alceste qui souligne elle-même : « – Il n'y a pas de quoi rire ! Nous ne sommes pas venus nous donner en spectacle ! [...] » (Pennac, 2016, p. 136).

La critique à la télévision continue lors de la description du public présent dans la

salle qui semble être mené à la baguette par l'animateur et les producteurs de la transmission : « Public automatique, préchauffé comme un four avant cuisson : – Lumière rouge, on applaudit d'accord ? – D'accooooord ! – Lumière jaune on proteste, d'accord ? – D'accooooord ! » (Pennac, 2016, p. 133-134).

Cette typologie de transmission met en scène essentiellement un mensonge puisque tout ce qui est recrée ici rentre dans le cadre de la fiction. Nous voyons que le débat, les questions, l'applaudissement du public sont organisés exclusivement pour le divertissement des gens qui regardent le programme ce qui pousse Alceste à s'adresser directement au public présent dans la salle disant : « Vous n'êtes pas effrayés d'être si nombreux à n'être personne ? » (Pennac, 2016, p. 142).

Nous avons une exhibition de la vérité qui est orchestrée par les lois du marché et elle vise encore une fois au profit mettant en évidence l'hypocrisie d'une télévision qui se propose de raconter le réel à travers le mensonge. C'est juste ce qui nous est expliqué par Alceste lorsqu'il décrit le boulot exercé par sa sœur qui travaille pour des émissions de télé-réalité : « Ça consiste à vider le candidat de lui-même pour le gaver d'une personnalité fictive qu'il devra incarner dans le show comme si c'était la sienne ». Enfin il souligne : « Ça consiste à supprimer la réalité au profit d'une fiction qui se prétend réelle ! À faire passer ce qui n'existe pas pour ce qui existe ! » (Pennac, 2016, p. 138) mettant en relief le caractère mensonger des transmissions télévisées.

En effet il s'agit d'une particularité typique des médias qui ont le pouvoir de bouleverser la vie des gens les mettant sous les projecteurs. Nous le voyons aussi dans le moment où Benjamin, assis à côté de l'Abbé, est réveillé par les flashes des paparazzis et par les questions du présentateur lequel après avoir interrogé ce dernier, s'adresse directement à lui et il lui pose ses questions « sous une douche de lumière ». Après avoir reçu les réponses de Benjamin, il s'aperçoit que son opinion aurait pu créer une polémique. C'est pour cette raison qu'il s'adresse de nouveau à l'Abbé, ce qui met en relief la malignité des médias qui se montrent des froids calculateurs intéressés uniquement au profit.

Même si Pennac n'a jamais affirmé d'être contre les nouvelles technologies, déjà en 1997, lors d'un entretien avec l'écrivain, Aliette Armel remarque ces types d'accusations contre la télévision (Armel, 1997). En outre, nous voyons que dans un récent entretien avec Nicolas Gary l'auteur souligne le caractère mensonger d'Internet en disant : « L'un des effets pervers d'Internet, c'est qu'il a rendu les mensonges plus difficiles à

proférer, mais désormais, même Internet ment, car il s'est adapté à la complexité de la vie » (Gary, 2017).

C'est exactement ce que nous pouvons constater dans son dernier roman où Internet joue un rôle principal vu que sans les nouvelles technologies les trois Malaussène ne seront jamais réussi à faire croire à Benjamin d'être partis avec les ONG. C'est évident que dans ce cas les technologies aident les mensonges puisque c'est grâce à ces dernières que les mômes sont capables de construire un monde fictif en temps réel. Maracuja, C'Est Un Ange et Monsieur Malaussène avaient enseigné à Benjamin comment utiliser Skype et c'est ainsi, qu'en se servant d'images, ils ont pu organiser une mise en scène parfaite.

Comme le souligne le commissaire Sillistri, ils avaient trompé Benjamin « Avec décors, costumes, projections de paysages et tout ce qu'il faut ». C'est Sept qui a rendu le tout possible : « Sept est le roi de l'incruste, un as de la transparence. Sur un écran il peut te faire croire n'importe quoi, qu'il pêche le saumon au pôle Nord ou qu'il bronze au milieu du Sahara » (Pennac, 2016, p. 188-189). Donc si c'est vrai qu'à cause d'Internet il est parfois difficile mentir il est vrai aussi que ce dernier a évolué jusqu'à nous permettre de mentir plus facilement.

D'un côté avec Internet « La planète entière est prise dans un filet à papillons. Tout ce qui est né, tout ce qui est mort, tout ce qui fut, tout ce qui est, tout est capturé, et ce dans tous les domaines » (Pennac, 2016, p. 108). De l'autre côté, grâce à des technologies comme Skype, Internet peut devenir un monde où le mensonge est vraiment très facile à prononcer et on peut se moquer de la réalité à travers les moyens les plus créatifs.

En effet le monde a changé et il y a vingt ans Internet n'était pas si répandu et néanmoins si évolué : les nouvelles technologies n'avaient encore remplacé l'imagination des enfants et encore moins leur même présence. Désormais les mômes ont grandi et les journées dans le Vercors sont seulement des souvenirs. Aujourd'hui Benjamin éprouve un sort de nostalgie pour les années passées et il affirme : « Cet été, j'ai dû me contenter de leurs skypes. Leur vie en images... Leur présence pixélisée... C'est déjà ça » (Pennac, 2016, p. 171).

La mélancolie du protagoniste ressort aussi au moment où il nous informe qu'il a été mis sur la touche par le progrès. En effet les jeux électroniques étaient désormais le passe-temps préféré par les mômes et les histoires du soir ont lentement été abandonnées :

« – Il faut pas nous en vouloir, tonton, expliquait Mara en pianotant sur des touches musicales, l'œil rivé à un écran épileptique, c'est juste plus marrant ! » (Pennac, 2016, p. 104). D'ailleurs, l'imagination de Benjamin ne marche plus comme un temps et avec grande tristesse il a dû faire face à une nouvelle époque, toutefois nous laissant entendre que « les besoins du rêve » des enfants ne pourraient être satisfaits de la même manière.

Le monde d'imagination que nous avons connu dans le premier roman de la saga semble ne plus avoir raison d'être au moment où la technologie débarque dans la contemporanéité. Les histoires mouvementées et extravagantes qui ravissaient les enfants avant de s'endormir et qui les protégeaient des cauchemars les plus terribles ne représentent plus le moment meilleur de la journée.

Nous pouvons constater que dans ce nouveau roman, dont l'histoire se situe dans une époque où Internet domine la planète, les personnages et le même Benjamin ont dû s'adapter à l'évolution informatique qui les a plongé dans l'univers « [...] des mails, des SMS, des tweets, des blogs, de tous les messages qui s'échangent en ce non-espace où les mots tentent l'aventure de l'incarnation ... [...] » (Pennac, 2016, p. 47). Il s'agit d'un domaine qui le protagoniste ne maîtrise pas parfaitement et il se laisse donc dépasser par la nouvelle génération, protagoniste de cette nouvelle aventure.

En effet l'évolution technologique annonce l'apparition d'une nouvelle progéniture qui semble supplanter la sienne. C'est juste le langage introduit avec les nouveaux moyens de communication, l'habileté avec Internet, les changements de la télévision et les différentes aptitudes des jeunes, ce qui met en difficulté Benjamin et qui rend évident le contraste générationnel. Comme le souligne lui-même, avec mélancolie : « Les générations sont à l'homme vieillissant ce que les vagues sont aux falaises : usantes » (Pennac, 2016, p. 104).

C'est un contraste qui se rend visible aussi dans le moment où Sillistri et Titus se trouvent en service avec Manin, le nouveau flic. L'auteur lui-même souligne : « Quand Titus voit ses oreilles rosées de tout jeune homme, il lui pose des questions et il s'aperçoit (en même temps que moi) que ce gosse n'est absolument plus de son temps à lui » (Leménager, 2017). Cette situation amuse beaucoup l'écrivain qui met en scène un sort d'interrogation dans laquelle le vieux flic questionne le jeune Manin avec des références au passé. C'est à ce point que Pennac souligne le comique de la situation par la réponse donnée par Titus : « T'affole pas, Menotier, on est morts. Tu vois bien, on n'existe plus.

Il n'y a que lui qui soit vivant dans cette bagnole ! » (Leménager, 2017).

Nous voyons que dans le roman le protagoniste croit d'avoir un fils et des neveux vraiment altruistes qui travaillent pour les ONG au service des gens nécessiteux alors que ces dernières trouvent Benjamin une personne sédentaire et tout à fait dénué de curiosité (Pennac, 2016, p. 23). Toutefois nous pouvons constater que celle-ci n'est pas la réalité et les mômes ne ressemblent nullement à ce qu'ils lui ont fait croire. En effet l'annonce que c'est eux les responsables de l'affaire Lapietà impressionne tous : « On était tout simplement au-delà de la stupeur » (Pennac, 2016, p. 181).

À propos des ONG l'auteur possède sa propre opinion ou pour mieux dire il nous met sous le nez simplement ce qu'il voit tous les jours : « Le passage obligé dans l'ONG rédemptrice pour les étudiants anglo-saxons [...] » (Brocas, 2017). Dans ce roman les mômes ont vraiment l'intention de partir avec les ONG mais l'opinion de Benjamin, qui les considère juste comme un moyen pour les jeunes pour se faire des vacances gratis, conduit les trois Malaussène dans une autre direction.

Au moment où les jeunes écoutent Benjamin parler des ONG en ces termes, ils finissent pour renoncer au voyage : « [...] ils avaient pris contact pendant l'année avec diverses associations, en Indonésie, au Mali, au Brésil, mais Benjamin leur a fait un tel portrait des ONG qu'ils ont changé d'avis. Ils ont décidé de "se rendre vraiment utiles" [...] » (Pennac, 2016, p. 182). Encore une fois il s'agit d'une critique adressée à la société et particulièrement aux caritatifs où sont engagés des jeunes qui entrevoient dans ces types de voyage une expérience nouvelle, une vacance gratis. Enfin, comme le souligne Alexis Brocas, ici ce que l'auteur remarque est essentiellement « [...] l'engagement humanitaire perçu par les élèves de grandes écoles comme un moyen d'améliorer leur CV... » (Brocas, 2017).

Donc nous pouvons remarquer que Benjamin se sent perdu dans le monde contemporain qui semble aller toujours plus vite que lui. L'auteur nous laisse entrevoir une mélancolie profonde du protagoniste qui ressort quand il pense au Vercors et aux nombreux moments heureux vécus pendant l'enfance des mômes. Également, il constate comment les nouvelles technologies ont changé la vie qu'il connaissait et il remarque la façon dans laquelle la jeunesse se distancie de son époque. Comme l'écrivain, Benjamin s'aperçoit du grand écart générationnel qui existe entre lui et sa progéniture ce qui l'amène à une certaine désolation. En effet, comme le souligne Nathalie Collard, celle-ci est « Une

époque qui suscite chez le narrateur plusieurs commentaires décapants (Collard, 2017).

Malgré cela nous avons vu que Pennac parle d'une mélancolie qui n'est pas triste et il déclare de s'apercevoir de décalages entre sa génération et celle de sa fille ou de ses filleuls et cette chose crée un effet de sidération qui l'amuse (Leménager, 2017). En outre l'auteur a toujours affirmé qu'il s'appuie sur la réalité pour raconter des histoires et c'est exactement ce qu'il fait aussi dans ce nouveau roman. En effet, Aliette Armel aussi remarque le désir de l'écrivain d'écrire des choses sur le monde contemporain, ce qu'elle définit un désir d'engagement et l'écrivain nous confirme : « On écrit nécessairement sur ce qu'on vit, sur ce qu'on voit, sur ce qu'on a lu. Je n'ai jamais écrit de brûlot. J'ai parfois un regard critique, quelques points de vue sur certains aspects de la société » (Armel, 1997).

Donc nous pouvons constater qu'encore une fois Pennac se sert du monde de la fiction, du roman, de l'imagination en s'appuyant à des faits réels qui toutefois réfléchissent parfois l'opinion de l'auteur à propos de certains aspects de l'époque contemporaine. Mais ce qu'il veut nous faire savoir est que dans ses romans il ne veut pas critiquer personne : il écrit seulement ce qu'il voit avec la juste dose de fiction.

Lors de l'entretien avec Nathalie Collard il y tient à faire une observation : il ne s'agit pas de critiquer les adolescents, selon lui la question des écrans dépend de la relation que les adultes entretiennent avec la jeunesse. Enfin il ajoute « On ne put pas faire porter toute la responsabilité sur l'évolution technologique. Il y a des choix, des libertés, des façons d'élever des enfants et des adolescents, des façons d'établir des rapports avec eux qui font qu'ils fréquentent plus ou moins le cyberspace » (Collard, 2017).

En effet, dans son dernier roman, il exprime ses pensées à propos de la jeunesse et il ne reproche rien à cette dernière soulignant par contre comme plusieurs fois la responsabilité de certains problèmes soit liée au rapport que les adultes entretiennent avec eux. Nous pouvons observer que lorsque Benjamin pense au fait qu'il ne sait presque rien des mêmes il se reproche lui-même de n'avoir pas prêté suffisante attention à leurs vies remarquant entre parenthèses : « (Secrets d'adolescents, l'adulte évite de tendre l'oreille, plus encore de poser des questions... On glisse, respect, respect... doublé d'une certaine dose d'indifférence, il faut bien le reconnaître) » (Pennac, 2016, p. 267).

C'est à ce point que la critique voilée à la jeunesse et aux nouvelles technologies, qui grandissent ensemble à la même vitesse, se déplace sur le plan de l'enseignement et

de l'éducation sans laisser de côté des observations assez négatives à propos de la société. Ce qu'il reproche à celle-ci est le fait de n'aider nullement la nouvelle génération proposant le divertissement comme moyen pour effacer la tristesse et cacher les problèmes. En effet nous pouvons remarquer qu'à travers les mots d'Alceste, l'écrivain remarque encore une fois la charmante atmosphère parisienne où la captivante musique du soir nous fait plonger dans un monde heureux mais fictif.

L'idée est celle de « fêter la rentrée des écoles et des chômeurs, distraire les jeunes faute de leur trouver du travail, les abrutir de basses telluriques pour qu'ils se mobilisent contre les mitraillages en terrasse, les bombes humaines et les assassinats à venir ». Et il ajoute « L'art du divertissement contre la science de la terreur... Et les jeunes générations se précipitent dans les rues, en masse, garçons et filles, persuadées qu'il y a de l'héroïsme à danser sur le pont du naufrage. [...] Gouverner c'est distraire » (Pennac, 2016, p. 170).

C'est à travers cet extrait que pouvons remarquer le fait que l'écrivain ne peut pas ignorer les événements tragiques survenus dans ces derniers temps et qui ont choqué la France entière. La critique s'adresse ici à une politique qui cherche à cacher la terreur par les distractions. Les gens préfèrent ne toucher pas ces arguments terribles presque comme si leurs mots pouvaient ramener aux jours des drames. Ce qui nous est confirmé aussi par le même Pennac lors de son entretien pour *Le Nouvel Observateur*.

En effet au moment où Leménager remarque dans les romans ces types d'allusions à l'État d'urgence et aux attentats l'écrivain lui répond que dans cette société le climat est celui du silence : qui subit ces types d'injustices semble préférer se taire. Enfin il ajoute : « [...] Il y a de la superstition dans le silence des sociétés menacées. Les gens sont à la fois vigilants et silencieux. Ça ne veut pas dire qu'ils n'y pensent pas. Mais ce n'est pas un sujet de conversation » (Leménager, 2017).

Par conséquent, nous pouvons affirmer que le divertissement, la musique, les danses, la télévision et ses programmes mensongers, les distractions de toutes sortes, sont utilisés dans le monde contemporain pour ne penser pas aux problèmes de la vie, pour faire ainsi que la société puisse oublier de quelque manière les angoisses du quotidien : c'est tout un « [...] tecktonik, hip-hop, breakdance, et que je m'autofilme la prouesse, selfie, selfie ! Et que je la mette aussi sec en ligne » (Pennac, 2016, p. 145).

Au-delà du silence à propos des injustices et de l'indifférence générale fréquemment démontrée envers les vraies problématiques sociales, ainsi qu'envers les autres, ce

qui semble étonner davantage l'écrivain c'est la mode de se donner en spectacle à n'importe quel prix et de se montrer au nom d'une hypothétique vérité. À ce sujet l'auteur nous sert une métaphore exhaustive à travers l'image de la voiture aux vitres fumées de la juge Talvern qui renvoie à « (ce besoin contemporain de se montrer sans être vu...) » (Pennac, 2016, p. 255).

3.3 La justice n'est pas égale pour tous

Compte tenu du fait que Pennac considère le personnage de roman comme une sonde que l'auteur envoie un peu au hasard dans le corps social (Armel, 1997), c'est exactement de cette façon que nous pouvons penser à Benjamin : un protagoniste insolite qui se trouve plongé contre sa volonté dans la vie de la ville et qui vit des innombrables mésaventures nous permettant ainsi d'assister aux contradictions de la société contemporaine. En effet Benjamin nous raconte tout ce qu'il voit, tout ce qu'il vit et tout ce qu'il pense juste comme le fait l'écrivain qui nous consigne une réalité quotidienne si évidente que lorsqu'elle est présentée par lui sous la lumière du comique et de l'imaginaire elle devient tout à fait originale.

En effet sous le regard comique de Benjamin, personnage doué d'une imagination extraordinaire, nous avons un portrait parfait de la société de consommation et du monde du travail qui prend forme à travers ses pensées et ses rêves les yeux ouverts. Ses commentaires sur la jeunesse et sur le progrès des technologies ne sont jamais trop sévères et laissent l'espace à une douce mélancolie pour le temps passé. C'est l'auteur lui-même que lors d'un entretien avec Nathalie Collard affirme qu'il ne veut pas faire la leçon et il ajoute : « Je refuse de jouer l'acrimonieux qui dit : " Dans mon temps, c'était mieux " » (Collard, 2017).

Au-delà des thématiques telles que la société de consommation, le monde du travail, la nouvelle génération et le progrès technologique nous voyons qu'un autre sujet de réflexion est sans aucun doute la justice. En effet l'auteur possède un point de vue personnel à propos de cet argument et il fait ainsi que son opinion apparaisse claire tout au long du récit. De temps en temps il s'amuse aussi à créer des situations gênantes et à lancer des piques à la police juste comme dans la scène où les flics, Manin, Menotier et Titus se trouvent dans une bagnole et ce dernier fume un joint : « – Je me fume un petit pétard. – Tu déconnes ? Le claquement du zippo répondit que non. Titus tira sa première

taffe, puis tendit le joint à la hiérarchie. Qui refusa » (Pennac, 2016, p. 85). Mais sa critique ne se limite pas seulement à ces types de moqueries.

En effet elle s'approfondit au moment où l'écrivain touche la thématique de l'erreur judiciaire, à son avis causé par l'excès de cohérence. Toujours avec une dose de comique et d'imagination ses observations sur la justice s'explicitent à travers la figure de Benjamin Malaussène, accusé à tort tout au long de la saga de Belleville et qui ne reste pas exempt des accusations aussi dans ce nouveau chapitre. Dans *Au bonheur des ogres* le bouc-émissaire, transformé presque en saint, subit le manque d'efficacité de la police laquelle, ne réussissant à trouver le coupable des explosions, se convainc que le responsable est le même Benjamin.

Dans ce dernier tome nous avons vu que rien a changé : le protagoniste est impliqué dans une affaire qui lui procure des nouveaux chefs d'accusations remettant en question encore une fois son innocence tant qu'il regrette les moments passés dans le Vercors où le réel ne pouvait pas le rejoindre et il se demande : « Pourquoi suis-je redescendu ? » (Pennac, 2016, p. 290). La justice semble viser à avoir un coupable, peu importe s'il l'est vraiment ou pas.

Comme nous l'avons déjà remarqué, la faiblesse de la justice est mise en évidence par le bouquin intitulé *Le cas Malaussène* où « – Coudrier affirme que les erreurs judiciaires procèdent presque toutes d'un excès de cohérence romanesque » (Pennac, 2016, p. 113). Donc nous pouvons remarquer que c'est exactement la situation paradoxale créée autour du protagoniste l'instrument duquel l'auteur se sert pour souligner les lacunes de la justice, le fait que « À tous les niveaux de l'enquête [...] chacun s'acharne à bâtir une histoire *plausible*, à créer une chaîne logique entre de supposés mobiles et de prétendus passages à l'acte » (Pennac, 2016, p. 113).

C'est à ce point que le protagoniste entre en scène. En effet « Quand ça cloche un peu, on force, sans trop s'en rendre compte, et on fout en taule le suspect le plus logiquement compatible » (Pennac, 2016, p. 113). Lorsqu'on cherche la cohérence on arrive à l'erreur judiciaire et Benjamin Malaussène est l'exemple concret sur lequel s'appuie la thèse de Coudrier. Nous avons un essai, fruit de l'imagination de l'auteur, qui s'appuie sur la réalité et qui met en évidence son opinion sur la justice et ses faiblesses.

La question des erreurs judiciaires, à laquelle il a toujours été attaché, soulève aussi le problème du réel en relation à la société. Selon Pennac, cette dernière est presque

obsédée par une continue quête de cohérence : « [...] nous avons besoin de cohérence, d'avoir une autre image du réel. » (Gary, 2017) Ce qu'à son avis va sans doute compliquer nos vies.

Déjà au début de sa carrière l'écrivain ne garde pas pour soi les commentaires négatifs à propos d'une justice qu'il définit « de classe » et qu'à son avis n'agit pas de manière équitable. Lors de l'entretien avec Ariette Armel il déclare que les accusés sont souvent les victimes d'une histoire où ils sont les héros involontaires et il ajoute : « Notre justice repose sur un principe de droit élémentaire : le doute profite à l'accusé. En réalité le doute ne profite jamais à l'accusé parce que la cour a besoin de cohérence » (Armel, 1997).

Nous avons constaté qu'aujourd'hui ses pensées demeurent les mêmes et l'évolution de la société n'a pas apporté à ce sujet des changements significatifs. Compte tenu aussi du fait que la contradiction et le dualisme sont des éléments immanquables dans la saga, pendant tous ces années Benjamin Malaussène et ses vicissitudes ont été l'exemple évident de la façon dans laquelle « Les sociétés se construisent à la fois par "bouc-émis-sarisation" (la désignation de l'ennemi extérieur ou intérieur) et par injonctions contradictoires » (Armel, 1997).

Ces considérations concernant une justice de classe reviennent dans son dernier roman principalement par le manifeste des ravisseurs. Ceci a été écrit par les trois Malaussène lesquels, après avoir enlevé Lapietà, exigent une importante rançon pour sa libération. Lorsqu'ils informent la justice de leurs conditions, ils envoient un long manifeste qui jette de la lumière sur les problèmes du Pays, envisagés à travers les yeux de la jeunesse.

Ce manifeste nous est présenté par la lecture de la juge Talvern laquelle remarque la façon dans laquelle les ravisseurs se dressent paradoxalement à représentants de la justice. Ils commencent en citant le préambule de la Constitution de 1946 et ils continuent accusant le gouvernement de « l'allégeance de la force publique à la minorité de plus riches, [...] ». En outre ce qui est souligné par les ravisseurs est « l'accroissement vertigineux du seuil de pauvreté » et le fait que ceux qui gouvernent « mènent une guerre ouverte aux pauvres (qualifiés d'"assistés") plutôt qu'à la pauvreté (qualifiées de "conjecturelle") » soulignant enfin qu'à l'universelle notion de solidarité s'est substituée la chrétienne et individuelle notion de charité (Pennac, 2016, p. 158).

Donc c'est pour toutes ces raisons que les trois Malaussène, qui se définissent eux-mêmes des « Magistrats bénévoles », ont « procédé à l'arrestation du dénommé Georges Lapietà, prédateur notoire des catégories les plus démunies [...] » (Pennac, 2016, p. 159). Dans ce manifeste sont affichés toutes les pensées de l'écrivain lequel, à travers ce fictif enlèvement millionnaire, cherche à rendre justice à ceux qui n'auraient besoin mettant ainsi en relief son regard critique à propos d'une justice qui n'est pas souvent égale pour tous.

Lors de son entretien avec l'auteur, Grégoire Leménager remarque dans ce dernier roman la présence de ce manifeste de dénonce qu'il définit très véhément. Pennac dit d'avoir commencé par le préambule à la Constitution de 1946 qui est considérée par lui une base sur laquelle on pouvait construire quelque chose vu qu'il veut garantir à tous des moyens convenables d'existence (Leménager, 2017). C'est à ce point qu'il ne tarde pas à souligner comme la mondialisation, l'évolution des sociétés nous a amené à la perte de pouvoir des classes moyennes.

Par conséquent nous pouvons constater qu'à travers l'imagination, l'écriture et donc la fiction romanesque, l'auteur ne réalise pas seulement des romans comiques qui suscitent du plaisir et créent du soulagement. En effet, s'appuyant sur la base solide de la réalité, la fiction peut amuser et au même temps elle peut nous faire réfléchir sur des thématiques et de problèmes sociaux tout à fait concrets. L'imagination et la créativité de Pennac, qui se sert de métaphores et d'entrelacements originels, nous met face aussi à des questions contemporaines dans une façon jamais prévisible ou ennuyeuse.

Compte tenu des opinions que Pennac possède à propos de la société et de la justice, mais aussi du fait que son personnage principal aussi cherche constamment d'échapper au réel et à ses contemporains, nous pouvons nous poser la même question que Leménager adresse à l'écrivain. En effet il se questionne sur la façon de l'auteur de résister à l'époque, dans ce qu'elle peut avoir de pénible ou de détestable. Cette fois la réponse de l'écrivain ne nous cause pas beaucoup de stupeur puisqu'il affirme que l'amitié et sans doute l'écriture jouent un rôle fondamental afin de résister « À la déprime, au marasme politique, à la consommation tous azimuts, à l'éparpillement des désirs » (Leménager, 2017).

Enfin nous pouvons affirmer que l'écriture malaussénienne continue à enthousias-

mer encore aujourd'hui et exactement comme il y a vingt ans, elle met en scène pas seulement l'imagination et le comique mais aussi une grande partie de notre réalité. Les dimensions de la réalité et de la fiction, de la vérité et du mensonge, se mêlent entre eux jusqu'à faire ressortir aussi des opinions sur la société contemporaine qui peuvent être relevées par quiconque a envie de les voir. En effet Pennac refuse de se dresser à « lanceur de messages » et il s'adresse aux lecteurs en disant : « Je raconte une histoire et cette histoire rencontre du réel. Les lecteurs se disent : "Ah ! Il veut dire ceci ou cela !" Mais c'est votre grande liberté créatrice qui prête du sens à tout ça [...] » (Collard, 2017).

Conclusions

Tout ce que nous avons examiné jusqu'à ici nous a permis de réfléchir sur l'œuvre d'un écrivain non conventionnel qui s'amuse à combiner fiction et réalité, à jouer avec le mensonge et la vérité sans toutefois renoncer à mettre en relief, juste à travers la fiction romanesque, une subtile critique à propos d'une société à laquelle il semble avoir quelque chose à reprocher. Cet itinéraire nous a amené aussi à jeter de la lumière sur la méthode utilisée par l'auteur afin de rendre possible la réalisation d'un roman où ces éléments cohabitent sans alourdir la narration qui résulte toujours légère et le plus souvent comique.

Un parcours que nous avons commencé par l'analyse de la relation entre imagination et réalité et par laquelle le premier roman de la série Malaussène, *Au bonheur des ogres*, semble être marqué. En effet nous avons constaté que cet entrelacement est rendu d'une façon très originale grâce à celles que nous pouvons considérer des contraintes auxquelles l'écrivain n'a jamais renoncé lors de la rédaction de cette saga. Nous avons vu les plusieurs identités fictives possédées par Benjamin Malaussène, personnage qui se caractérise principalement par son rôle fictif de bouc-émissaire mais qui pendant ses rocambolesques journées finit pour accepter d'assumer d'autres personnalités qui ne lui appartiennent pas.

Ensuite nous avons procédé remarquant comment la fiction s'appuie sur une base solide de réalité. Ceci a été mis en relief par les personnages et les situations présents dans le premier roman lesquels renvoient à des épisodes et à des personnes qui existent vraiment et à lesquels Pennac s'est inspiré. Mais pour ce qui concerne l'histoire elle-même nous avons accentué les moments où le réel et l'imaginaire se rencontrent et ceci se passe aussi bien dans les pensées et les rêves les yeux ouverts du protagoniste que dans les histoires qu'il invente pour ses frères. Toutes ces considérations nous ont amené à affirmer qu'existe un lien indissoluble entre les dimensions du réel et du fictif et que l'imagination naît de la réalité.

Si c'est vrai que ces dernières se mélangent jusqu'au point de rendre presque invisibles leurs frontières, il est vrai aussi que le protagoniste cherche parfois d'échapper au réel utilisant des méthodes tels que la métaphore, le comique et le rêve en ajout à ses amusantes histoires de fiction et à ses digressions journalières. Les lieux aussi ne restent

pas exempts de contaminations fantastiques qui se rendent visibles à travers les personnages qui habitent à Belleville et à Paris mais aussi à travers la différente ambiance qui caractérise ces derniers.

Benjamin Malaussène, vieilli de vingt ans, revient en Italie en 2017 protagoniste d'une nouvelle aventure et d'une nouvelle saga : *Le cas Malaussène – Ils m'ont menti*. À ce point notre analyse a visé au lien, et parfois à l'opposition, entre vérité et mensonge qui semble toutefois ne laisser pas de côté la relation, toujours évidente, entre fiction et réalité. En effet, même si l'opposition centrale autour de laquelle se déroule l'histoire est sans aucun doute celle entre vérité et mensonge, nous avons souligné le fait que l'auteur s'appuie toujours sur la réalité pour donner forme aux lieux de la fiction et de la même façon il construit les personnages du roman.

Nous avons souligné comment Pennac nous a fait réfléchir sur les dimensions de la vérité et du mensonge et sur la subtile frontière qui existe entre eux à travers les événements narrés dans ce nouveau tome. L'opposition se rend évidente lorsque l'histoire porte sur les mensonges racontés par des parents adoptifs desquels le fils désire se venger mais aussi quand l'indécision de Verdun fait ainsi qu'elle soit combattue entre son travail et l'affect familial. La famille de Benjamin elle-même n'hésite pas à lui raconter un grand mensonge. Nous avons constaté que tous ces éléments font ressortir des questions morales concernant le choix entre mensonge et vérité et soulignent, à travers des histoires du soir profondément différentes, l'énorme diversité qui existe entre un conteur et un menteur.

Ensuite notre analyse a porté sur la relation entre écriture et vérité. En effet la présence dans l'histoire des écrivains de vérité vraie, dont le représentant est Alceste, nous a permis de nous apercevoir comment l'auteur se range du côté de la fiction en dépit du genre de l'autofiction qui est très à la mode aujourd'hui. Ceci est mis en relief par l'opposition de deux personnages, Alceste et Benjamin, qui se dressent ici à porte-parole de deux genres littéraires opposés ce qui nous fait remarquer comment l'auteur se sert de ce contraste pour souligner encore une fois le mélange entre vérité et mensonge.

Le contraste entre fiction et réalité, vérité et mensonge ressort aussi dans un procédé habituel de l'auteur, c'est-à-dire la dualité des personnages. Au-delà des constatations à propos des identités d'Alceste et Benjamin, nous avons observé qu'Ariana Lapietà aussi possède une identité fictive mais elle n'est pas la seule. En effet le personnage de Verdun est marqué par une ambiguïté qui porte sur l'identité fictive de la juge Talvern ce

qui l'amène à un combat intérieur entre mensonge et vérité.

Le contraste entre les deux dimensions s'achève sur le risque d'une quête de vérité trop acharnée. Ce risque est encore une fois incarné par une opposition entre deux identités distinguées : celle de Coudrier, représentant de la sagesse, et celle de Legendre, un personnage loin d'être capable de tenir compte du hasard. L'excès de cohérence, thématique à laquelle l'auteur tient particulièrement, revient aussi dans l'analyse que nous avons menée dans le troisième chapitre, où la relation entre fiction et réalité est envisagée sur un autre point de vue.

Nous pouvons affirmer que la fiction, réalisée par l'écrivain en s'appuyant sur la réalité, est utilisée aussi comme un instrument de dénonciation sociale. Nous avons aperçu que dans le premier roman de la saga de Belleville les événements auxquels Benjamin assiste sont présentés d'une façon presque critique et qui nous laisse entrevoir l'opinion négative que l'écrivain possède à propos de certains sujets contemporains. La fiction est mise au service d'une réalité faite de mensonge, d'hypocrisie et d'individualisme, caractéristiques qui sont attribuées à la société de consommation à travers les commentaires du même Benjamin.

Le monde du travail n'échappe pas aux observations de l'auteur qui nous offre un portrait, ou pour mieux dire un archétype, de patron contemporain, un homme froid et égoïste, intéressé uniquement au profit. Une critique réalisée à travers les yeux du protagoniste qui nous décrit tout ce qu'il voit et ce qu'il vit pendant ses journées de travail, à partir de l'insensibilité des gens et de l'ambiance du Magasin présentés comme complètement fictifs jusqu'à arriver à la gentille apparence de Sainclair qui cache une personnalité presque monstrueuse.

Aussi pour ce qui concerne le contraste entre mensonge et vérité, nous avons pu vérifier comment ceci aide l'auteur dans sa critique au monde contemporain. En effet ce que nous avons mis en relief c'est la constante recherche de vérité menée par la société contemporaine laquelle va hypocritement de pair avec les mensonges qu'elle profère. Ceci est toujours remarquable dans les émissions télévisées qui se proposent de dire la vérité alors que ce qu'elles proposent c'est essentiellement de la fiction. Les nouvelles technologies aussi ne sont pas épargnées par l'écrivain qui souligne le caractère mensonger d'Internet ce que dans son nouveau roman est représenté par la tromperie mise en place par les jeunes Malaussène.

Toutefois nous avons vu que ces observations laissent entrevoir une mélancolie profonde du protagoniste et du même Pennac qui souligne de n'avoir rien contre le progrès informatique et la nouvelle génération. Au contraire nous avons vu que certains extraits d'*Ils m'ont menti* montrent la désapprobation de l'auteur sur certains comportements sociaux tels que le divertissement, qui vise à effacer les tragédies et cacher les problèmes, ou l'aptitude de la société pour se donner en spectacle.

C'est à ce point que nous retrouvons la thématique de la justice. L'écrivain, utilisant des situations aussi bien amusantes qu'invraisemblables, nous amène à réfléchir sur la construction du coupable parfait rendue possible parfois par l'inefficacité de la justice laquelle suivant la cohérence arrive à l'erreur judiciaire. C'est après ces considérations que nous avons pu nous apercevoir de l'opinion de Pennac juste à propos de la justice : un manifeste, réalisé dans la fiction romanesque par les trois Malaussène, explique tout ce que l'auteur reproche à une justice qu'il définit de classe.

Dans ce sens, si la réalité lui sert d'inspiration pour écrire des histoires de fiction, de la même façon la fiction romanesque est mise au service de la réalité dans le moment où elle devient la base sur laquelle donner un point de vue sur la société contemporaine. Nous pouvons affirmer que le parcours entrepris nous a permis de partir du début de l'aventure malaussénienne, qui se situe dans les années 1980, et d'arriver jusqu'à aujourd'hui en mettant en évidence le fait que le style de l'écrivain n'a jamais changé. Les contraintes qui existaient il y a vingt ans demeurent toujours les mêmes ce qui a rendu possible un retour d'une tribu qui est grandi et a changée mais qui dans l'esprit est toujours la même, exactement comme l'auteur.

À partir d'*Au bonheur des ogres*, imagination et réalité constituent deux éléments qui se mêlent constamment donnant forme à une histoire où il est quelque fois difficile faire une distinction entre les moments de la narration et les moments des digressions sur le plan du fantastique. Ainsi nous pouvons affirmer que cet entrelacement, qui s'accompagne des moments comiques qui adoucissent la narration, est remarquable tout au long de l'histoire mais il n'est pas quelque chose d'occasionnel.

En effet, bien que l'histoire soit tout à fait différente, avec un nouveau tome d'une nouvelle saga Pennac nous fait replonger dans le monde de l'imagination nous proposant un récit où le réel et le fictif dominent les événements laissant toutefois la place au contraste entre vérité et mensonge autour duquel les protagonistes mènent leurs vies et font

leurs choix. Compte tenu de l'importance que l'auteur accorde aux dimensions de la réalité et de la fiction, de la vérité et du mensonge, celles-ci apparaissent la base sur laquelle ajouter des considérations, toujours bien pondérées, sur l'époque contemporaine.

Presque tous les entretiens sur lesquels nous nous sommes focalisés dans notre analyse mettent en relief l'aspect du mélange entre réel et fictif, vérité et mensonge jusqu'à remarquer cette aptitude de l'auteur à exprimer des opinions politiques. Nous pouvons conclure soulignant le fait que, de façon jamais arrogante et toujours très empathique, Pennac décrit seulement ce qu'il voit : un monde où la fiction cohabite avec la réalité, où le comique et l'imagination servent à nous apporter du soulagement mais aussi un monde où les dimensions de la vérité et du mensonge nous conduisent à réfléchir sur des questions morales importantes jusqu'à nous faire observer aussi que « il n'y a de vérité qu'explosive » (Pennac, 2016, p. 99).

Riassunto

Daniel Pennac, all'anagrafe Daniel Pennacchioni, raggiunge definitivamente il successo nel 1985, anno in cui viene pubblicato il primo di una serie di romanzi appartenenti alla Saga di Belleville e intitolato *Au bonheur des ogres*. Reso celebre da una storia del tutto fuori dal comune, l'autore deciderà nel 1995 di lasciare la sua professione di insegnante per dedicarsi interamente alla letteratura. Dopo aver stabilito, nel 1997, che le avventure dei Malaussène si sarebbero concluse lì, nel 2016 l'autore ci ha stupito con un ritorno sulle scene che ha visto la pubblicazione di un nuovo romanzo di una nuova saga: *Le cas Malaussène – Ils m'ont menti*.

Senza dubbio la storia di Benjamin, iniziata circa trentadue anni fa, è a dir poco originale: principale protagonista degli inquietanti avvenimenti che si verificano a Parigi intorno agli anni 80, questo personaggio strampalato è impiegato in un Grande Magazzino della città dove svolge la tanto sofferta mansione di capro espiatorio. Ufficialmente Controllore Tecnico, il suo ruolo consiste in realtà nel subire le lamentele dei clienti che adirati si rivolgono a lui qualora la merce acquistata presenti dei danni. Nel momento in cui ciò accade Benjamin, sgridato dal suo capo, si mostra afflitto e se necessario arriva a piangere suscitando la compassione dei clienti i quali dispiaciuti ritirano ogni lamentela.

Questo lavoro anche se umiliante è tuttavia molto importante per il protagonista in quanto gli permette di mantenere la sua numerosa famiglia costituita da tre sorellastre e due fratellastri affidategli dalla madre, perennemente innamorata e lontana da Belleville. È proprio questo il quartiere in cui i Malaussène risiedono, alloggiati in un edificio all'interno del quale si trovava un tempo una ferramenta. La vita di Benjamin non sarebbe la stessa senza il suo fedele Julius, cane puzzolente ed epilettico al quale tutta la famiglia è estremamente affezionata.

Nel momento in cui si verifica la prima esplosione nel reparto giocattoli del Grande Magazzino, la quale provoca la prima vittima, la vita di Benjamin viene stravolta. A questa esplosione ne seguono delle altre che faranno ricadere i primi sospetti della polizia, ma anche dei colleghi, proprio sul protagonista. Assieme all'amico Théo, Benjamin inizia a sospettare che le bombe non mirino a vittime occasionali e, nonostante la sua innocenza, verrà accusato dal Commissario Coudrier di essere il responsabile dei cinque omicidi avvenuti nel Grande Magazzino. Dopo aver fatto la conoscenza di Julie, aiutante

giornalista di cui finirà per innamorarsi, il protagonista deciderà di far conoscere la sua storia attraverso un articolo sul suo ruolo di capro espiatorio. Ciò causerà una lite fra lui e il suo titolare il quale deciderà alla fine di licenziarlo.

La svolta avviene solamente quando Benjamin incontra un anziano, da lui soprannominato Gimini Criquet, il quale gli racconta di ciò che accadde all'interno del centro commerciale durante la Seconda guerra mondiale. Scopriamo a questo punto che una setta di sei orchi commise dei gravi crimini contro i bambini. L'anziano comunica a Benjamin luogo e ora della prossima esecuzione e quest'ultimo si rivolge alla polizia. La vicenda si conclude con un'ultima esplosione che causerà la morte del vecchio Gimini, il quale si rivelerà essere in realtà l'ultimo degli orchi. Benjamin, assolto da ogni accusa, torna a casa e viene chiamato dalla titolare di una casa editrice la quale dopo aver letto il manoscritto inviatole da Clara, che narrava tutte le storie serali inventate da lui per i fratelli, decide di assumerlo come capro espiatorio.

Dopo aver constatato l'importanza della comicità e della fantasia come elementi indispensabili a un romanzo in cui la finzione e la realtà arrivano a mescolarsi fra loro fino a confondere il lettore, abbiamo iniziato un percorso che ci ha permesso di evidenziare i procedimenti che rendono possibile tutto ciò. Innanzitutto abbiamo notato che pur avendo un protagonista dall'identità fittizia, non manca la presenza di riferimenti a reali personaggi celebri nel mondo dell'arte, della poesia e della letteratura. Abbiamo proseguito analizzando la personalità di Benjamin Malaussène e individuando la presenza nel personaggio delle diverse identità che egli assume nel corso della storia.

Dotato di una grande responsabilità nei confronti dei suoi fratelli, il protagonista è costretto infatti a rivestire per loro il ruolo di padre e quello di madre oltre a continuare ad essere il fratello maggiore e l'unico loro punto di riferimento. Per quanto riguarda invece l'ambito lavorativo è evidente che lui è obbligato dalle circostanze ad assumere un'altra identità, quella del capro espiatorio che lo porterà anche ad essere accusato delle esplosioni che avvengono all'interno del Grande Magazzino e quindi ad assumere l'identità di un criminale. È proprio partendo da queste osservazioni che possiamo affermare che Benjamin può essere considerato come un capro espiatorio universale e questo lo avvicina alla figura di un santo o un di un Cristo. Quest'ultimo ruolo può essere ricondotto inoltre a quello del narratore onnisciente la cui identità si confonde con quella del protagonista stesso.

Abbiamo poi proseguito sottolineando come, nonostante l'identità di Benjamin sia fittizia, quella del suo amico Stojil sia invece reale e come anche la descrizione dei luoghi della narrazione ne lasci trasparire una conoscenza reale da parte dello scrittore. Arriviamo perciò a constatare come l'autore si appoggi su fatti reali traendone l'ispirazione per creare un mondo dove fantasia e realtà vanno di pari passo. A questo punto ci siamo immersi nella storia per verificare tutto ciò che contribuisce a questo gioco tra le due dimensioni.

Prima di tutto ci siamo soffermati sulle digressioni fantastiche fatte dal protagonista nel corso delle sue giornate e sul fatto che i tristi e a volte terribili avvenimenti che accadono nella realtà lo spingono ad elaborare delle storie che hanno a che vedere con il reale e che andranno a nutrire l'immaginazione dei suoi fratelli. Infatti è proprio sulla realtà che si basano le storie che Benjamin narra loro ogni sera e che hanno come principali protagonisti due buffi poliziotti che indagano sulla questione delle bombe. Tuttavia la fantasia supera la realtà e questi due personaggi immaginari finiscono per diventare quasi reali nel momento in cui il nostro eroe si accorge di una certa somiglianza con due poliziotti reali.

Si tratta di una storia del tutto inventata che rischia però di passare come reale nel momento in cui il commissario Coudrier entra in possesso del manoscritto firmato dal protagonista. Altro caso in cui possiamo evidenziare la debolezza del confine tra immaginazione e realtà riguarda la questione degli orchi, storia che non è stata completamente inventata dall'autore ma si basa su fatti reali accaduti durante la Prima guerra mondiale. Tutti questi elementi ci permettono di affermare che Daniel Pennac crea un romanzo in cui la fantasia nasce dalla realtà e queste due dimensioni intrattengono fra loro una relazione così stretta che è a volte difficile distinguerne i limiti.

Il nostro percorso è continuato cercando di comprendere, attraverso determinate situazioni presenti all'interno del romanzo, come l'immaginazione sia utilizzata come metodo per fuggire dalla realtà. Nel momento in cui Julius ha uno dei suoi attacchi di epilessia, Benjamin inventa per i suoi fratelli una bellissima storia in cui il loro cane, dopo essere stato investito, si trova alloggiato in una moderna ed efficiente clinica per cani. L'umore e la fantasia costituiscono i principali metodi per prendere le distanze da una realtà a volte troppo crudele e ne abbiamo la prova quando le vicende ingiuste che coin-

volgono il protagonista sono alleggerite dalle sue divertenti descrizioni e dai suoi irriverenti pensieri.

Inoltre abbiamo osservato che anche la metafora è un procedimento molto utilizzato dal protagonista così come il fatto di trascinarci nella dimensione del sogno. Infine riteniamo molto importanti ai fini di una fuga dalla realtà anche le storie che vengono raccontate la sera ai fratelli di Benjamin, i quali vengono condotti da quest'ultimo in una dimensione fantastica che non ha nulla a che vedere con la realtà e in cui tutta la tribù può dimenticare, anche se per brevi istanti, le problematiche reali. Per terminare la nostra analisi abbiamo evidenziato come l'universo dell'immaginazione e quello della realtà trovino spazio anche nei luoghi stessi della narrazione.

Parigi, luogo in cui si trova il Grande Magazzino, è infatti una città rappresentativa della dimensione della finzione e dell'apparenza. Si tratta di luoghi dall'aspetto fiabesco, dotati di un'atmosfera illusoria, che nascondono in realtà una grande freddezza che emerge in particolare dai personaggi che vi abitano. Al contrario, il quartiere di Belleville all'apparenza sinistro e oscuro cela una grande solidarietà da parte di coloro che ci vivono facendo sentire a casa il protagonista. Un contrasto tra esterno e interno, apparenza e sostanza che riflette quello tra finzione e realtà.

Il ritorno sulla scena letteraria di Daniel Pennac e la tanto attesa pubblicazione del suo nuovo romanzo *Ils m'ont menti* fa sì che non possiamo fare a meno di addentrarci alla scoperta della nuova avventura dei Malaussène. Ambientato nell'epoca contemporanea, questo nuovo episodio ci mette di fronte a dei protagonisti invecchiati di vent'anni e ci situa in una società in cui dominano il progresso e l'evoluzione tecnologica. Protagonista principale è la nuova generazione, rappresentata dal figlio di Benjamin e dai suoi due nipoti i quali si rendono responsabili del rapimento di George Lapietà, importante e ricco uomo d'affari e proprietario del gruppo LAVA. I rapitori esigono come riscatto lo stesso ammontare della cifra che quest'ultimo era andato a ritirare la mattina in cui era stato sequestrato.

La notizia giunge alle orecchie di Benjamin mentre si trova nel Vercors assieme a Julie, dove ha il compito, affidatogli dalla Regina Zabo, di proteggere Alceste, scrittore il cui dogma consiste nel raccontare la verità. Costui dopo aver pubblicato il suo romanzo dal titolo *Ils m'ont menti*, in cui accusa i suoi genitori adottivi di avergli raccontato delle menzogne che facevano passare i suoi veri genitori come degli eroi, si nasconde nella

foresta per fuggire all'ira dei suoi familiari. Nel frattempo inizia l'indagine della polizia e il commissario Titus scoprirà che sono stati proprio i tre giovani Malaussène, i quali avevano finto di partire al servizio delle ONG, ad aver rapito George Lapietà aiutati dal figlio di quest'ultimo.

Nel momento in cui la polizia, su ordine della giudice Talvern, andrà a recuperare i tre Malaussène si verificherà una sparatoria che coinvolgerà poliziotti veri e rapitori travestiti da poliziotti i quali alla fine sequestreranno Lapietà e suo figlio. Intanto Benjamin, di ritorno dal Vercors, viene intervistato sul treno e dichiara di essere vicino alle famiglie dei rapitori i quali, secondo lui, devono essere giovani. Nel momento in cui arriva all'aeroporto per accogliere il figlio di ritorno dal Brasile, che in realtà noi sappiamo non essere mai partito, Benjamin non sapeva nulla di tutto ciò che era accaduto, tanto meno del coinvolgimento dei tre nel rapimento di Lapietà. La sua intera famiglia aveva deciso di tenerlo all'oscuro di tutto.

Ma Benjamin fa ben presto i conti con la realtà quando, nel bel mezzo della notte, viene arrestato a causa di diversi indizi che fanno pensare a un suo coinvolgimento nel caso. Tuttavia, dopo averne constatato l'innocenza, Benjamin viene rilasciato. Il romanzo resta incompleto e si chiude con gli interrogativi di Alceste che si chiede se il suo nuovo manoscritto, *Leur très grande faute*, verrà mai pubblicato. Sebbene le dimensioni della realtà e dell'immaginazione rimangano centrali nella costruzione del romanzo, possiamo notare che abbiamo un contrasto ancora più evidente attorno al quale si snodano le vite, le avventure e i pensieri stessi dei protagonisti, quello tra verità e menzogna.

È evidente che la storia si sviluppa sempre attraverso i procedimenti che Daniel Pennac è solito utilizzare nei suoi romanzi. La realtà continua ad essere di grande ispirazione per l'autore e notiamo che ancora una volta, oltre a riferimenti a personaggi esistenti, certi protagonisti prendono ispirazione da persone che lo scrittore conosce veramente come ad esempio la Regina Zabo o l'amico Robert. Come se non bastasse anche i luoghi non sono frutto della fantasia dell'autore: il Vercors infatti è un luogo molto amato da Daniel Pennac il quale è solito passare qui le vacanze estive con la sua famiglia e molti dei ricordi che Benjamin ha dell'infanzia dei suoi nipoti sono gli stessi che lo scrittore ha di sua figlia. La stessa capanna in cui il protagonista nasconde Alceste, nella realtà è stata donata all'autore dal suo amico Robert.

Realtà e immaginazione continuano dunque a costituire delle dimensioni molto

importanti nei romanzi dei Malaussène tanto che arrivano a confondersi fra loro. Tuttavia in quest'ultimo libro sono la menzogna e la verità che caratterizzano le vite dei protagonisti. Approfondendo la storia che ci viene raccontata, questo contrasto lo ritroviamo subito nella vita di Alceste, il quale da bambino ha ascoltato numerosi racconti che riguardavano i suoi veri genitori, dei racconti completamente falsi. I fratelli di Alceste difendono i genitori sostenendo che questi ultimi lo hanno fatto solo per proteggerli. Questo ci porta a chiederci se la verità è sempre la scelta giusta e ci ricorda inevitabilmente le storie di fantasia che alla sera Benjamin raccontava ai suoi fratelli pur sapendo che per l'autore immaginazione e menzogna sono due universi inconciliabili.

Il contrasto tra verità e menzogna emerge anche dall'indecisione della giudice Talvern che si trova combattuta tra il raccontare una verità che salverebbe la sua carriera e una bugia che salverebbe dei membri della sua famiglia. Altro episodio significativo è quello in cui i giovani Malaussène fingono di essere partiti al servizio delle ONG e assieme all'intera famiglia nascondono una grande verità al povero Benjamin. Infine possiamo notare il fatto che Alceste desidera vendicarsi della sua famiglia raccontando tutta la verità: il suo desiderio di vendetta è enorme e il suo comportamento si oppone fortemente a quello del protagonista il quale non ne fa un dramma. Realtà e finzione, verità e menzogna sono delle tematiche molto care all'autore e delle quali le pagine dei suoi romanzi sono impregnate.

Abbiamo proseguito il nostro percorso evidenziando la relazione che esiste fra la dimensione della verità e la scrittura. In questo romanzo Alceste si erge a rappresentante di un genere letterario che ha iniziato ad essere molto in voga a partire della fine degli anni Ottanta, l'auto fiction, e che troviamo contrapposto al genere della fiction incarnato qui dal personaggio di Benjamin. Ritroviamo quindi le dimensioni dell'immaginazione e della realtà rappresentate da questi due personaggi estremamente diversi tra loro e dai due generi letterari che essi rappresentano. Tuttavia Alceste rappresenta un personaggio che non è nuovo ai romanzi dell'autore: si tratta di uno scrittore portatore di un dogma. Costui, nel momento in cui pretende di possedere la verità e se ne fa rappresentante diviene egli stesso un personaggio romanzesco.

Tutto ciò fa trasparire una grande passione dell'autore per il genere letterario del romanzo, ricco di immaginazione e fantasia, e in particolare per la figura del narratore.

Questa osservazione trova sostegno nella figura dello stesso protagonista che ama inventare delle storie e raccontarle ai suoi fratelli per scacciare i loro incubi e farli entrare nella dimensione fantastica. Una passione che contrasta con le preferenze delle case editrici di oggi ma che non scoraggia Daniel Pennac il quale difende il piacere dell'immaginazione e della lettura a voce alta.

In seguito abbiamo notato che il procedimento del dualismo ritorna anche in questo nuovo episodio riflettendo in particolare il contrasto tra verità e menzogna. Pur continuando a possedere le sue numerose identità fittizie, abbiamo notato che in questa avventura Benjamin trova una identità che gli si oppone, quella di Alceste. I due mostrano due personalità dal carattere completamente diverso e possiedono anche due posizioni molto diverse in relazione al contrasto fra verità e menzogna, finzione e realtà. Mentre il primo si schiera dalla parte dell'immaginazione e del sogno, il secondo propone la verità contro l'oscurità della menzogna.

Il dualismo può essere rilevato anche nella figura di Verdun dato che quest'ultima possiede una personalità fittizia rappresentata dalla mansione di giudice da lei esercitata. Inoltre questo dualismo lascia spazio al contrasto fra menzogna e verità nel momento in cui la giudice Talvern deve scegliere fra il suo lavoro e la sua famiglia, fra una verità che comprometterebbe i tre Malaussène e una bugia che metterebbe a rischio il suo ruolo istituzionale. Infine abbiamo osservato come anche Ariana Lapietà presenti una doppia identità rappresentata dalla figura di Claudia Cardinale. Il marito, desiderando una moglie sempre giovane e bella, le chiede infatti di truccarsi fino a somigliare all'attrice in questione e la donna cerca pertanto di soddisfare le sue aspettative.

La dimensione della verità viene messa in risalto anche nel momento in cui, nell'ambito dell'intrigo poliziesco, la ricerca di quest'ultima arriva fino ad un eccesso di coerenza. È proprio questa la tematica che viene affrontata nel manoscritto che il commissario Coudrier sta redigendo, intitolato *Le cas Malaussène*. L'opinione di quest'ultimo infatti è che nel corso delle indagini la polizia non tiene conto degli avvenimenti casuali che possono verificarsi nella vita di ognuno e ciò fa sì che alcuni elementi del tutto casuali possano essere utilizzati come prove anche se del tutto prive di fondamento. Benjamin Malaussène è l'esempio vivente sul quale si appoggia la tesi del poliziotto.

A questo punto abbiamo potuto rilevare un altro caso di dualismo nelle opposte personalità del commissario Coudrier e suo genero, Xavier Legendre. Quest'ultimo viene

descritto come un uomo freddo il cui unico sogno è sempre stato quello di succedere al suocero. Legendre si occupa del caso Lapietà ed è lui ad accusare Benjamin di essere il responsabile del rapimento. Il commissario Coudrier arriverà a rimproverarlo per aver condotto l'indagine ricercando la verità in modo talmente accanito da arrivare ad un eccesso di coerenza e quindi all'errore giudiziario. Ciò che contraddistingue i due personaggi è proprio la saggezza insita nella personalità di Coudrier il quale, attraverso l'esperienza, ha compreso l'importante ruolo che il caso gioca nella vita.

Infine abbiamo affrontato la tematica dell'immaginazione sotto un altro punto di vista: questa può essere considerata infatti come una dimensione che viene messa al servizio di uno sguardo critico sulla realtà. Innanzitutto abbiamo messo in evidenza come nel primo romanzo dei Malaussène la comicità e l'utilizzo della metafora siano utilizzate per esprimere dei giudizi propri dell'autore a proposito della società capitalista. Benjamin ci descrive il Grande Magazzino in cui lavora come il luogo simbolo del materialismo e lo fa proprio nel periodo di Natale in cui il consumismo trova la sua massima espressione.

Un'atmosfera di certo fiabesca ma che in realtà è costruita a tavolino, secondo le leggi del mercato. Ciò che emerge dalla narrazione fatta dal protagonista è proprio l'egoismo e la falsità di tutte quelle persone che durante il periodo natalizio fingono di essere migliori. Ne abbiamo la prova nel momento in cui si verifica l'esplosione della prima bomba e i clienti terrorizzati corrono verso l'uscita non curandosi di chi sta loro accanto: ognuno pensa a salvare solamente sé stesso. È proprio nel momento in cui Benjamin si ritrova all'esterno dell'edificio che si rende conto di quanto si soffochi al suo interno lasciando intendere quanto il suo pensiero e il suo stile di vita si trovino lontano da quelli della società capitalista. In certi momenti inoltre lui stesso afferma che desidererebbe rimanere sordo per non sentire più la confusione che lo circonda.

Il protagonista ci fornisce un ritratto significativo della clientela che occupa il Grande Magazzino descrivendola come del tutto ipocrita e spinta dall'egoismo. Ciò è ancora più chiaro quando, radunata al di fuori del centro commerciale, essa mostra una curiosità che confina con la mancanza di rispetto. Quest'ultima si manifesta anche nei giorni seguenti all'esplosione, quando i clienti affollano il Grande Magazzino nella speranza di assistere a un nuovo colpo di scena mostrando così una grande insensibilità nei confronti delle vittime.

Il comportamento delle persone risulta strano agli occhi di Benjamin che nota

come il centro commerciale si svuota nel momento in cui la notizia perde d'interesse e come al contrario esso si riempie quando una nuova esplosione provoca un'altra vittima. La gente sembra infatti provare un certo piacere nel sentire del pericolo che in questo caso si accompagna all'attitudine al consumo non curandosi del fatto che le esplosioni hanno ucciso delle persone. Tutto ciò stupisce il protagonista, che si sente molto distante dalla società contemporanea e dal suo modo di agire.

Benjamin non si limita a solamente a queste osservazioni. Infatti abbiamo proseguito la nostra analisi facendo notare come anche il mondo del lavoro non sfugga al suo giudizio. Prendendo in considerazione la sua mansione di capro espiatorio abbiamo potuto notare come Sainclair e Lehmann rappresentino qui un prototipo di padrone. Sempre sorridenti e gentili, i due possiedono delle personalità ingannevoli che nascondono la loro vera natura. Questa emerge nel loro interesse verso il denaro e il profitto ma anche nei momenti in cui Benjamin viene deriso e umiliato.

La figura del padrone ritorna anche nell'ultimo romanzo di Daniel Pennac attraverso la descrizione di George Lapietà. Dotato di una grande abilità nella dialettica, suo grande punto di forza, quest'ultimo si dimostra essere un uomo interessato solo al denaro e che non si fa alcuno scrupolo verso gli altri. Lapietà è descritto come un uomo avido che incarna perfettamente una determinata tipologia di padrone, oltre che l'immagine dell'uomo politico contemporaneo.

Dopo aver constatato come una storia così leggera e divertente permetta dei brillanti commenti dell'autore a proposito della società contemporanea abbiamo sottolineato come l'immaginazione sia in questo senso messa al servizio della realtà. Il nostro percorso ha virato sul modo in cui il contrasto tra verità e menzogna, rilevato nell'ultimo romanzo di Daniel Pennac, rinforzi l'idea dell'ipocrisia di una società individualista in cui tutti mentono per trarne profitto. A questo punto abbiamo notato come le nuove tecnologie siano considerate dallo scrittore come dei mezzi essenzialmente fasulli.

Prima di tutto la televisione: nell'opinione dell'autore certi programmi televisivi mettono in scena una realtà che non è tale. Essi si propongono di raccontare nient'altro che la verità e al contempo tutto ciò che viene trasmesso rientra in una logica commerciale che li rende dei prodotti e li situa nella dimensione della finzione. Ciò che Daniel Pennac mette in risalto è un certo atteggiamento volto a creare dello spettacolo sulle disgrazie altrui. Questo è chiaramente riscontrabile nel caso della famiglia di Alceste attorno al cui

dramma familiare viene creato un aspetto di commedia.

Ma anche per quanto riguarda il pubblico che partecipa alla trasmissione sono presenti riferimenti alla falsità del programma che prevede domande prefissate, dibattiti organizzati e un pubblico che applaude a comando. Tutto ciò sottolinea il carattere fasullo di un certo tipo di trasmissioni televisive. Le osservazioni dell'autore si allargano anche al mondo di Internet. Pur non avendo mai affermato di essere contro le nuove tecnologie, lo scrittore sottolinea il carattere menzognero di Internet il quale se da una parte ha fatto sì che sia più difficile raccontare delle bugie dall'altro le ha facilitate e ne abbiamo l'esempio nel caso in cui i tre Malaussène utilizzando Skype riescono a prendersi gioco di Benjamin.

Il progresso tecnologico sembra annunciare la presenza di una nuova generazione e lascia spazio ai ricordi e alla dolce malinconia di un protagonista e di un autore che faticano ad adattarsi alla contemporaneità. Tuttavia tutto ciò che abbiamo osservato finora non vuole essere una critica: Daniel Pennac ci tiene a sottolineare che lui descrive solamente ciò che vede e non rimprovera nulla alla nuova generazione. Anzi, le sue osservazioni si spostano sul piano dell'educazione e su come questa società utilizzi il divertimento, la musica, la televisione al fine di distrarre le persone dai problemi reali della vita quotidiana. Ma ciò che lo stupisce maggiormente è questo desiderio di darsi in spettacolo nel nome del vero.

Per concludere abbiamo deciso di dedicare uno spazio all'opinione che Daniel Pennac ha sulla giustizia, tematica a lui molto cara. Abbiamo quindi messo in evidenza ancora una volta il fatto che lui consideri l'eccesso di coerenza la principale causa dell'errore giudiziario aggiungendo che la sua opinione non è affatto cambiata nel corso degli anni e ritorna anche in quest'ultimo romanzo in cui l'autore sottolinea la debolezza e l'inefficienza della giustizia. Dopo aver constatato che già diversi anni fa Daniel Pennac non nascondeva il suo parere in merito a una giustizia che lui ha sempre definito di classe, abbiamo notato come il manifesto scritto nell'ambito della fiction dai giovani Malaussène riporti esattamente i pensieri dell'autore.

Pertanto possiamo terminare la nostra analisi affermando che se da una parte lo scrittore si basa sulla realtà per dare vita a un mondo fantastico in cui i confini tra i due universi risultano labili, dall'altra l'immaginazione è una dimensione indispensabile che viene da lui utilizzata come punto d'appoggio per darci la sua opinione a proposito di

tematiche sociali importanti. Tutto ciò ci porta a riflettere su questioni reali e contemporanee e a constatare la grande capacità dell'autore nel creare un mondo in cui comicità e immaginazione vanno di pari passo alla realtà.

Oggi come vent'anni fa, Daniel Pennac dimostra la sua grande originalità riprendendo una saga senza tempo e donando nuova vita a dei personaggi bizzarri che non hanno mai lasciato il cuore dei lettori più appassionati. La vita dei Malaussène mette in scena un universo fiabesco in cui la realtà convive con la fantasia ma anche un mondo in cui il contrasto tra menzogna e verità ci porta a riflettere sull'epoca contemporanea con le sue problematiche e le sue contraddizioni. Non ci resta che attendere la pubblicazione di *Leur très grande faute* per immergerci in una nuova meravigliosa avventura il cui successo sembra già essere annunciato.

Bibliografia

- Armel Alette, *Daniel Pennac : Au bonheur des enfants*, entretien avec Daniel Pennac in « Magazine Littéraire », n° 357, septembre 1997, pp. 96-103.
- Brocas Alexis, « *La cohérence c'est quand tout est fini* », entretien avec Daniel Pennac in « Magazine Littéraire », n° 575, janvier 2017, pp. 30-34.
- Girard René, *Le bouc-émissaire*, 1982, Paris, Librairie générale française, coll. « Le Livre de poche. Biblio essais », 1986.
- Kœnig Anne-Marie, *Daniel Pennac, passeur d'histoires*, Itinéraires in Magazine Littéraire, n° 469, novembre 2007, pp. 22-23.
- Lozzi Nicolas, *Les nombreuses vies de Malaussène*, Paris, Les Moutons électriques, coll. La Bibliothèque Rouge, 2008.
- Pennac Daniel, *Au bonheur des ogres*, 1985, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1997.
- Pennac Daniel, *Le cas Malaussène – Ils m'ont menti*, 2016, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2016.
- Sitbon Guy, *Daniel Pennac, La fée carabine*, Dossier 1966-2016. Grands et petits millésimes in « Magazine Littéraire », n° 574, décembre 2016, p. 90.

Filmografia

Au bonheur des ogres, réalisation de Nicolas Bary, France, 2013.

Sitografia

- Bergeron Patrick, 2011, *Comme une odeur de chair fraîche – L'ogresse dans trois romans contemporains*, in « Frontières », vol. 23, n° 2, pp. 14-19, in : <https://www.erudit.org/fr/revues/fr/2011-v23-n2-fr1830545/1007584ar/> (16.11.17)
- Bisson Julien, *Daniel Pennac : "Tout le monde ment ! À condition que le mensonge soit rentable"*, entretien avec Daniel Pennac, L'Express, février 2017, in : https://www.lexpress.fr/culture/livre/daniel-pennac-tout-le-monde-ment-a-condition-que-le-mensonge-soit-rentable_1873135.html (16.01.18).
- Brasleret Fanny, 2011, *Résurgence de la figure du bouc émissaire : série policière de*

- Daniel Pennac, in : <http://revel.unice.fr/loxias/index.html?id=6553>. (23.11.17)
- Bond David J., 1998, *Daniel Pennac : des Histoires d'histoires*, LittéRéalité, vol. X, n° 2, 1998, pp. 53-60, in : <https://litte.journals.yorku.ca/index.php/litte/article/view/28136> (06.11.17)
- Collard Nathalie, *Daniel Pennac : le retour des Malaussène*, entretien avec Daniel Pennac, La Presse, janvier 2017, in : <http://www.lapresse.ca/arts/livres/entrevues/201701/26/01-5063368-daniel-pennac-le-retour-des-malaussene.php> (12.01.18)
- Ferniot Christine, *Le jeu des apparences*, L'Express, septembre 1997, in : https://www.lexpress.fr/culture/livre/messieurs-les-enfants_800773.html (11.12.17)
- Gallimard, *Le cas Malaussène. I. Ils m'ont menti de Daniel Pennac. Entretien*, entretien avec Daniel Pennac, janvier 2017, in : [http://www.gallimard.fr/Media/Gallimard/Entretien-ecrit/Entretien-Daniel-Pennac.-Le-cas-Malaussene-ils-m-ont-menti/\(source\)/284120](http://www.gallimard.fr/Media/Gallimard/Entretien-ecrit/Entretien-Daniel-Pennac.-Le-cas-Malaussene-ils-m-ont-menti/(source)/284120) (08.01.18).
- Garcia Victor, *Carte interactive. Au bonheur des ogres de Pennac géolocalisé*, L'Express, octobre 2013, in : https://www.lexpress.fr/culture/livre/carte-interactive-au-bonheur-des-ogres-de-pennac-geolocalise_1287196.html (30.10.17)
- Gary Nicolas, *Daniel Pennac : "Mon rêve est de créer une université européenne"*, Actualité Litté, mai 2017, in : <https://www.actualitte.com/article/monde-edition/daniel-pennac-mon-reve-est-de-creer-une-universite-europeenne/82847> (16.01.18)
- Lahmédi Moez, 2011, *Représentation de l'espace urbain dans la série Malaussène de Daniel Pennac*, Le Rayon du Polar, pp. 1-9, in : <http://docplayer.fr/46660099-Representation-de-l-espace-urbain-dans-la-serie-malaussene-de-daniel-pennac.html> (27.10.17)
- Leménager Grégoire, *Daniel Pennac : "les bobos sont des bons chrétiens"*, Le Nouvel Observateur, janvier 2017, in : <https://bibliobs.nouvelobs.com/actualites/20170105.OBS3435/daniel-pennac-les-bobos-sont-des-bons-chretiens.html> (12.01.18)
- Libiot Eric, *Daniel Pennac : "le roman est un genre incontrôlable"*, entretien avec Daniel Pennac, L'Express, janvier 2017, in : https://www.lexpress.fr/culture/livre/daniel-pennac-le-roman-est-un-genre-incontrolable_1869670.html (12.01.18)

- Jacmin Sophie, *Création : Dieu reconnaîtra les seins (roman) – Travail critique : L'humour dans Au bonheur des ogres de Daniel Pennac : étude des parenthèses*, mémoire de maîtrise, Montréal, Département des littératures de langue française, Université du Québec à Montréal, mars 2012, in : <https://papyrus.bib.umontreal.ca/xmlui/handle/1866/8340> (14.12.17)
- Noël-Gaudreault Monique, *La lecture à haute voix*, in « Québec français », hiver 2005, n° 136, pp. 42-43, in : <https://www.erudit.org/fr/revues/qf/2005-n136-qf1182920/55520ac/> (11.12.17)
- Payot Marianne, *Daniel Pennac*, entretien avec Daniel Pennac, L'Express, mai 1995, in : https://www.lexpress.fr/culture/livre/daniel-pennac_798671.html (30.10.17)
- Perrier Jean-Claude, « *Daniel Pennac : L'Italie et le Liban sont notre honneur* », L'Orient Littéraire, n° 129, mars 2017, in : http://www.lorientlitteraire.com/article_details.php?cid=31&nid=6814 (08.01.18)